61E ANNÉE MAI 1954

★

LA REVUE DE PARIS

MAURICE GARÇON : Justice de Dictature
SIMONE : Menés par le Hasard
JEAN GIONO : Angelo va à Milan (III)
TIBOR MENDE : Inde et Pakistan
HENRI THOMAS : Histoire de Pierrot
PIERRE FRÉDÉRIX : La Révolte des Cipayes
HENRY METCALFE : Le Siège de Lücknow
SUZANNE LILAR : Trompe-l'Œil
PAUL GUTH : Blaise Cendrars
MARCEL BRION : L'Art des Vikings
BERNARD de FALLOIS : Proust et Sainte-Beuve
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, BERNARD VOYENNE, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, JEAN STERN, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
MAURICE GARÇON	Justice de Dictature	3
SIMONE	Menés par le Hasard	19
JEAN GIONO	Angelo va à Milan (III)	30
TIBOR MENDE	Inde et Pakistan	52
HENRI THOMAS	Histoire de Pierrot	67
PIERRE FRÉDÉRIX	La Révolte des Cipayes	81
HENRY METCALFE	Le Siège de Lücknow	87
SUZANNE LILAR	Trompe-l'Œil	109
PAUL GUTH	Blaise Cendrars	120
MARCEL BRION	L'Art des Vikings	130
BERNARD DE FALLOIS	Proust et Sainte-Beuve	138
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	144
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	148
Le Mois à Paris	157 Chronique bibliographique	172

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

KLEIST
par **ANDRÉ MAUROIS**
de l'Académie française

AU TEMPS DE BRUANT
par **FRANCIS CARCO**
de l'Académie Goncourt

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire . .. . Fr.S. 30

Espagne. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie . .. . Lires 4.360

Angleterre.. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1954.

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée Générale Ordinaire du 26 mars 1954 a approuvé les comptes de l'exercice 1953, faisant apparaître un bénéfice de 365.738.997 francs.

Le dividende, qui sera mis en paiement à partir du 1er avril 1954, est fixé à 625 francs brut par action. Sur ce montant, 125 francs brut correspondant au dividende statutaire de 5 % seront payés en espèces; le solde sera réglé en actions « COMPAGNIE FINANCIÈRE BELGE DES PÉTROLES « PÉTROFINA », à raison d'une action « Pétrofina » pour 35 actions « BANQUE DE L'UNION PARISIENNE ».

qu'il pleuve qu'il neige

à l'Aigle HUTCHINSON

CAOUTCHOUCS GARANTIS PAR 100 ANNÉES DE PRODUCTION

En vente chez tous les spécialistes et grands magasins

*AVEC LE TRAIN VOUS GAGNEZ DU TEMPS

Demandez la brochure SNCF

ENVOI GRATUIT sur demande.

* SNCF 54 Bd HAUSSMANN PARIS 9e

83-53

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. GRAV. PÉRET PARIS

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

JUSTICE DE DICTATURE

par MAURICE GARÇON

LE *Journal officiel* de l'État français a publié le 27 août 1942 un décret un peu insolite :

Nous, Maréchal de France, chef de l'Etat Français ;
Le Conseil des Ministres entendu ;

DÉCRÉTONS :

Article premier. — Est annulé le jugement rendu le 24 décembre 1919 par le premier conseil de guerre permanent de la IIe région de corps d'armée siégeant à Amiens et qui a condamné Robert Roechling et Hermann Roechling savoir, le premier à dix ans de réclusion, cinq ans d'interdiction de séjour et dix millions de francs d'amende, le second à dix ans de réclusion, quinze ans d'interdiction de séjour et dix millions de francs d'amende pour vols qualifiés et destruction d'édifices.

Art. 2. — Le présent décret sera exécuté comme loi de l'Etat.

Fait à Vichy, le 18 mai 1942.

Ph. PÉTAIN.

Par le Maréchal de France, chef de l'Etat français :
Le Garde des Sceaux, Ministre Secrétaire d'Etat à la Justice,
Joseph BARTHÉLEMY.

Ce décret paraissait n'avoir qu'un intérêt rétrospectif puisqu'il annulait une décision vieille de vingt-trois ans, à laquelle, semble-t-il, per-

sonne ne pensait plus. Pourtant il revêt un caractère exorbitant. La seule voie de recours contre une décision criminelle passée en force de chose jugée est la révision. Cette procédure est fixée par des règles très strictes inscrites dans le Code d'Instruction Criminelle. Pour un esprit juridique, un acte du Gouvernement annulant une décision judiciaire est une violation incroyable du droit.

La condamnation des frères Roechling était une conséquence de l'article 228 du traité de Versailles, par lequel le Gouvernement allemand reconnaissait aux puissances alliées et associées la liberté de traduire devant leurs tribunaux militaires les personnes accusées d'avoir commis des actes contraires aux lois et coutumes de la guerre.

Ludwig, Hermann et Robert Roechling étaient de grands industriels dont les usines se trouvaient à Karlshütte. Ils étaient surnommés les « rois de l'acier » et ils avaient profité, pendant les hostilités, des facilités que fournissait l'occupation de certaines régions françaises pour y pratiquer un pillage qui, dans l'avenir, aurait pour effet de supprimer la concurrence de notre industrie nationale. C'est ainsi qu'ils avaient raflé tout le matériel des aciéries de Rehon, dans le bassin de Briey, à Nomecourt, à La Chiers, à Micheville et à Longwy. Tout avait été transporté dans leurs usines. Lorsque la fortune de la guerre avait tourné et que les troupes françaises arrivèrent à Karlshütte, Robert Roechling fit sauter ses usines pour rendre le matériel volé inutilisable.

Le colonel Mercier, du service de l'inspection des forges, s'étant présenté à l'usine des Roechling, et ayant constaté le désastre, demanda des explications, tant sur le vol de l'outillage français que sur sa destruction ensuite. Il fut reçu par Robert Roechling qui se montra si arrogant et injurieux qu'il fallut l'arrêter et l'inculper d'outrages en même temps que de vol et de destruction d'édifices.

On voulut également appréhender les deux autres frères, mais vainement. Hermann, retrouvé à Trèves, dut être relâché sur l'intervention des Américains parce qu'il faisait partie de la commission d'armistice. Ludwig, qui semblait étranger aux faits, bénéficia d'un non-lieu, ce qui lui permit de devenir membre de la délégation de la paix.

Robert Roechling comparut donc seul et Hermann fut jugé par contumace. Devant le tribunal militaire, l'accusé prétendit qu'il n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs. Le prétexte perdait un peu de sa valeur en raison des découvertes que les perquisitions avaient amené à faire. Dans son château, on avait retrouvé des objets d'art, des meubles et une grande quantité de linge volé en France à des particuliers.

C'est dans ces conditions qu'était intervenue une condamnation qui ne souleva, en son temps, aucune contestation. En ce qui touche Hermann dont l'Allemagne refusa l'extradition, elle était un peu gratuite, mais, du moins, le territoire français lui était interdit.

Les frères Roechling avaient gardé de l'affaire un grand ressentiment. Ne plus pouvoir revenir en France leur parut un insupportable outrage.

Puissants industriels, ils avaient été atteints dans leur orgueil. C'est la raison pour laquelle, lorsqu'après 1940 la France fut abattue et occupée, ils résolurent de prendre leur revanche et obtinrent que les autorités allemandes demandent au chef de l'État français d'annuler le jugement du tribunal militaire.

Du point de vue juridique, cette annulation était impossible. Mais aux objections qu'on leur opposa les Allemands répondirent qu'il existait un précédent : l'affaire Werbrouck. L'argument parut valable et le décret fut signé. Il paraît intéressant de rechercher ce qu'était ce fameux précédent.

L'affaire Werbrouck, aujourd'hui complètement oubliée, eut, en son temps, un très grand retentissement. Elle constitue un des plus importants scandales de notre histoire judiciaire. Jamais, à notre connaissance, elle n'a fait l'objet d'une étude vraiment approfondie. Au greffe de la Cour de Douai, où devrait se trouver le dossier, tout a disparu. Il est cependant possible de reconstituer l'affaire grâce à un autre dossier conservé au greffe de la Cour d'assises de la Flandre orientale en Belgique [1]. D'autre part, les mémoires du temps [2] font connaître l'indignation que manifestèrent les contemporains. Enfin, l'affaire a été esquissée dans deux études parues en Belgique, malheureusement trop succinctes, d'Augustin Thys et de Paul Varhaegen ainsi que dans un court chapitre de Lanzac de Laborie [3]. La connaissance de ce procès et de ses alentours est indispensable à connaître, si incroyable que cela puisse paraître, si l'on veut comprendre les raisons du décret du 18 mai 1942.

Jean-Etienne Werbrouck, né en 1750, était, sous le Premier Empire, un notable de la ville d'Anvers. Il dirigeait une banque et jouissait de l'estime universelle. Lors de la venue des Français, il s'était très sincèrement rallié à leur cause. C'est par lui que Dumouriez, sur le point de pénétrer en Hollande, avait obtenu la trésorerie nécessaire à son expédition. En germinal an V il avait été élu membre du Conseil des Anciens. Pendant le Consulat, on lui avait offert d'être maire. Modeste, il avait refusé tout d'abord et n'avait fini par accepter en 1801, que sur l'insistance d'un conseiller d'État que le Premier Consul avait envoyé spécialement à Anvers pour le décider. Président du Collège électoral du département, il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur et il fut l'un des trente-six maires qui furent invités à assister au couronnement de l'Empereur. Rien dans son passé ne pouvait faire deviner les grands malheurs qui allaient soudain s'abattre sur lui.

L'administration de la municipalité d'Anvers n'était pas chose facile. La ville avait des dettes et pour faire face aux dépenses on avait dû recourir à l'établissement de l'octroi. De 1800 à 1802, la municipalité avait

1. Affaire Marescal.
2. Notamment ceux du chancelier Pasquier, du préfet Voyer d'Argenson et de Berryer.
3. *La Domination française en Belgique.*

procédé par voie de régie directe, de 1803 à 1806 par voie de régie intéressée et enfin depuis 1806, afin d'en simplifier l'administration, l'octroi avait été affermé pour trois ans puis réaffermé en 1809.

L'octroi ne satisfaisait pas tout le monde et, à plusieurs reprises, les plaintes étaient parvenues au maire et au préfet. On n'y avait pas pris garde. Un incident fortuit bouleversa la situation. Le caissier de la ville, Bunelle, leva le pied laissant un gros déficit. Il s'était rendu coupable d'un détournement d'environ 500 000 francs. L'enquête à laquelle on se livra fit découvrir que la comptabilité comportait un déficit beaucoup plus considérable et l'on arrêta un certain Marescal, ancien prêtre, entré dans l'octroi sur recommandation d'un conseiller d'État en 1800, et qui, après avoir été contrôleur et directeur, avait fait prendre la ferme par un homme de paille. On appréhenda aussi Lacoste, commissaire de l'octroi. Cette opération avait été pratiquée par une redoutable canaille, Bellemare, commissaire général de police pour Anvers et les environs. Ce Bellemare exerçait dans la ville une véritable tyrannie et avait voué depuis longtemps une haine solide au préfet et au maire. Son inimitié contre Werbrouck était née le jour où il avait eu la prétention d'imposer la présence de sa maîtresse au théâtre dans la loge réservée à la municipalité, où se trouvait madame Werbrouck. Celle-ci était partie, d'où un scandale que le commissaire ne devait pas pardonner et que le maire et sa famille devaient payer cher.

Bellemare interrogea lui-même les deux personnes arrêtées et leur fit avouer que la ferme de l'octroi avait été prise en 1806 par une association non déclarée comprenant l'adjoint au maire Petit, le commissaire de l'octroi Lacostè, un chef de bureau de la Préfecture, Biart, et enfin Werbrouck.

Werbrouck nia et il fut démontré par la suite qu'il n'avait jamais fait partie de l'association qui, au demeurant, semble avoir très honnêtement fonctionné. Seul Marescal s'était livré à des malversations.

N'empêche que Bellemare tenait sa vengeance. Il envoya en avril et mai 1811 rapports sur rapports au ministre de la Police à Paris. L'Empereur suspendit le maire de ses fonctions et nomma une commission présidée par Boulay de la Meurthe pour enquêter. Ce Boulay de la Meurthe, président de la section de législation au Conseil d'État, grand officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre impérial de la Réunion, était ami personnel du commissaire Bellemare qui, en même temps que des rapports, lui envoyait des pièces de gibier[1]. Werbrouck,

1. Boulay de la Meurthe né en 1765 près d'Epinal, avait été reçu avocat au Parlement de Nancy en 1784, puis à Paris en 1786. Revenu à Nancy en 1789, il s'engagea en 1792 comme simple soldat, prit part à la bataille de Valmy et revint à Nancy où il fut élu juge au tribunal civil. Destitué en 1793 il reprit du service aux armées, puis libéré il dut se cacher comme suspect de tiédeur et ne reparut qu'après Thermidor. Il fut alors élu président du tribunal civil puis accusateur public. Député au Conseil des Cinq-Cents, il fut l'auteur du rapport contre le retour des prêtres déportés. Membre du Comité de salut public, il demanda la déportation des vaincus de

Petit, Lacoste, Biard et Marescal furent conduits à Paris et interrogés par la commission en présence du ministre de la Justice lui-même.

De ces auditions sortit un rapport extravagant qui concluait au renvoi de tous les intéressés devant la Cour d'assises. On n'avait pas jugé sur pièces, mais seulement sur les rapports perfides de Bellemare. Ainsi considéra-t-on que le montant des dilapidations s'élevait à 1 867 936 francs[1]. On avait calculé par comparaison sur le produit de l'octroi au cours des années, on avait supposé qu'il devait exister une double comptabilité, mais sans que rien permît de l'affirmer. On déclarait témérairement que les produits annuels de l'octroi avaient été sous-évalués afin de faire adjuger la ferme au rabais. Tout dans la poursuite était conjectural et bâti sur les audacieuses affirmations de Bellemare.

L'affaire entrait dans sa phase judiciaire. Les inculpés contre lesquels la police avait ameuté l'opinion à Anvers, introduisirent une procédure de suspicion légitime et la connaissance du procès fut soumise à la Cour d'assises de Bruxelles.

Bellemare ne désarmait pas. Pendant l'instruction, il imagina des accusations nouvelles. Il prétendit que le maire avait opéré des détournements par l'entremise de sa femme qui aurait fait partie de la fameuse association. Il allégua que, pour écarter les adjudicataires, Werbrouck avait, le jour de l'adjudication de la ferme, donné ordre au sonneur de l'église Notre-Dame de retarder l'heure du carillon. Les magistrats se transportèrent dans le clocher pour découvrir dans le livre de bord l'ordre donné par le maire et ne trouvèrent rien. Les accusations du policier devenaient aberrantes mais on en faisait grand cas. Bien plus, Bellemare enjoignit au préfet de mettre sous séquestre tous les biens des inculpés. Le préfet, Voyer d'Argenson, refusa. Bellemare obtint sa révocation le 12 mars 1813[2]. Sur tous les tableaux, la canaille triomphait. Le procureur général Van de Walle rédigea un réquisitoire où se trouvaient accumulés tous les rapports de police et en fit une publication qui ne comporte pas moins de cinquante-deux pages.

Le résultat dépassa le but cherché. L'opinion publique, confiante en la justice, avait cru d'abord à la culpabilité des personnes arrêtées. La lecture de l'acte d'accusation, qui ne contenait rien de sérieux et qui ne reposait que sur des conjectures, modifia tout. Le seul coupable, Marescal,

Fructidor et sollicita l'expulsion des membres de la noblesse qui n'avaient pas émigré ou au moins leur exclusion de toute fonction publique. Devenu président du Conseil des Cinq-Cents, il fut l'un des meilleurs soutiens de Bonaparte pour le coup d'Etat de Brumaire. En remerciement Napoléon le nomma au Conseil d'Etat où le 4 janvier 1800 il devint président de la Commission de législation. En 1802 il prit la direction des domaines nationaux. Napoléon lui avait dit : « Je vous donne une place où réside toute la politique intérieure de l'Etat ; j'ai été très indulgent pour les personnes et je n'ai presque fait que des ingrats ; mais soyez très sévère pour les biens. » Pendant les dernières années de l'Empire il appartint au Conseil privé.

1. Le rapport fut publié dans *le Moniteur* du 5 octobre 1811.

2. Le chancelier Pasquier a commis une erreur dans ses mémoires lorsqu'il pense que cette révocation est intervenue après le procès.

mis en liberté, avait pris la fuite. L'affaire prenait une tournure politique. Les accusés étaient victimes des Français occupants : prendre parti pour eux c'était se livrer à une légitime résistance contre les persécutions étrangères.

Quand le procès vint devant la Cour d'assises, le 10 mai 1813, une foule énorme envahit la salle. Malgré les efforts de la magistrature, la monstruosité de la poursuite apparut. L'avocat général Van der Fosse sentit passer le vent de la défaite. Il prit prétexte de ce que trois témoins s'étaient contredits pour demander et obtenir le renvoi à une autre session afin de les faire condamner auparavant pour faux témoignage.

Quelques jours plus tard, les témoins étaient incarcérés et avec eux maître Deswerte, avocat de Lacoste, accusé de les avoir subornés. La poursuite sombra dans le ridicule : la chambre des mises en accusation ordonna la mise en liberté et rendit un arrêt de non-lieu.

Le procès reprit le 14 juillet 1813 et dura dix jours. Plus encore que la première fois, une foule énorme envahit le palais de justice. L'indignation du public était à son comble.

Werbrouck était défendu par Berryer, venu de Paris, et assisté de maître Vleeschouder, du barreau de Bruxelles. Près d'eux, maître Deswerte, sortant de prison, victime de son devoir professionnel, attirait toutes les sympathies. En vain le président Calmeyn, conseiller à la Cour impériale, tenta-t-il de soutenir le ministère public. Bellemare faisait près de lui des démarches continuelles pour exciter sa partialité. Il écrira plus tard dans un rapport au ministre :

M. le Président Calmeyn, très jeune homme arrivé rapidement au fauteuil par des moyens dont la chronique de Bruxelles attribue tout l'honneur à madame Weyts, femme du président à la Cour impériale, a surpris tout le monde par la manière dont il a dirigé l'instruction ; il a souffert que le vice-président du tribunal civil et le commissaire de police d'Anvers fussent livrés sans pitié à la censure la plus mordante et la plus éhontée des avocats de Paris ; ils n'ont été écoutés un moment que comme par grâce. Parmi les témoins les plus importants, se trouvaient deux anciens receveurs de l'octroi : Donas et Franssen. Des inconnus rôdant autour d'eux dans la salle d'audience leur conseillaient de ne pas rester là, parce que, si les avocats les apercevaient, ils ne manqueraient pas de les écraser de nouveau. M. le Président ne les a point réclamés ; ceux des témoins qui ont voulu se retirer après leurs dépositions sommaires en ont eu la faculté, on ne les a plus interpellés au cours des débats. Dans le résumé de M. le Président, deux anciens membres du conseil municipal d'Anvers, dont les dépositions étaient accablantes et avaient duré une heure, n'ont obtenu que deux petites phrases d'une demi-minute.

Les avocats étaient donc entièrement maîtres du champ de bataille. Le sieur Berryer a scandaleusement profité de cet avantage et a montré l'accusé Werbrouck décoré de la croix, honoré des témoignages les plus particuliers de l'affection de l'Empereur dont il avait reçu le portrait enrichi de diamants, comblé en tout de marques de confiance, tandis que ses accusateurs « le passionné vice-président du tribunal civil et l'implacable commissaire général de police » n'avaient rien qui parle pour eux.

La veille de la mise en jugement des accusés j'avais eu occasion de voir

M. le Président Calmeyn. Comme il me parlait de cette affaire, je m'étonnai de ce qu'il ne faisait pas mention de telles ou telles pièces de la procédure...

On avait, dans toute la mesure du possible, trié les jurés. Sur les douze, cinq étaient Français et tous étaient propriétaires ou hauts fonctionnaires. Parmi eux on reconnaissait un ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, le payeur général, l'inspecteur de l'Enregistrement, qu'on supposait dociles aux ordres.

Rien ne put cependant amener le jury à voter contre sa conscience. A l'évidence, les accusés étaient innocents. Werbrouck faisait figure de patriarche, soutenu par ses soixante-quatre enfants et petits-enfants.

Le 24 juillet 1813, tard dans la soirée, tous les accusés furent acquittés. Marescal, seul coupable, et que Bellemare avait fait fuir, était condamné par contumace à quinze ans de travaux forcés.

L'enthousiasme du public fut indescriptible. Berryer a écrit :

Toute la ville de Bruxelles acclama avec transport l'arrêt d'acquittement. Le peuple entoura en foule ce triomphant maire et sa nombreuse descendance, il s'attela devant sa voiture et le conduisit jusqu'à sa résidence. Toute la soirée se passa en bruit de fanfares et je l'entendis encore quand je montai en voiture pour retourner à Paris où me rappelaient des affaires urgentes.

L'acquittement apparaissait comme une revanche contre la domination étrangère. Cinq jours plus tard, un long compte rendu publié dans *la Gazette de France* contenait ces mots :

Il a paru que les passions et les haines locales ont donné à ce procès une consistance qu'il ne devait point avoir.

Bellemare fit aussitôt un rapport incendiaire. Il accusait tout le monde et affirmait, en particulier, que les jurés avaient été corrompus par les familles des accusés. Il proclamait que l'acquittement était si bien acheté qu'on avait pu à l'avance commander le banquet qui avait suivi le triomphe des accusés. Il allait jusqu'à essayer de compromettre le duc de Bassano dont on aurait affirmé « que Son Excellence regarderait comme un sujet d'affliction profonde pour Elle la condamnation des prévenus ». Il faisait un rapprochement avec un voyage que la duchesse aurait fait dans sa terre d'Hulst pendant le cours de l'instruction !

La nouvelle de cet acquittement parvint à l'Empereur le 5 août. Il était alors à Dresde. Le souverain entra en fureur et écrivit le jour même à Cambacérès.

Les faits de Bruxelles sont un scandale public. Faites arrêter le maire et les autres accusés par mesure de haute police. Voyez avec le comte Merlin à faire casser le jugement. Il doit y avoir prévarication. Ne pourrait-on pas intenter aux jurés un procès en prévarication qu'on laisserait ensuite traîner en longueur [1] *?*

1. Le Cestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, 277.

A l'évidence, Napoléon, souverain autocrate, faisait bon marché du principe de la chose jugée. Son mépris pour les décisions judiciaires, non empreintes de servilité, ne s'est jamais mieux révélé.

Le 14 août, l'Empereur confirmait son ordre au grand juge Régnier :

... Le jury n'a pas répondu à la confiance de la loi et plusieurs jurés, trahissant leur serment, se sont livrés publiquement à la plus honteuse corruption. Dans cette circonstance, quoiqu'il soit dans nos principes et dans notre volonté que nos tribunaux administrent la justice avec la plus grande indépendance, cependant comme ils l'administrent en notre nom et à la décharge de notre conscience, nous ne pouvons pas ignorer et tolérer un pareil scandale, ni permettre que la corruption triomphe et marche tête levée dans nos bonnes villes de Bruxelles et d'Anvers.

Notre intention est qu'à la réception de la présente lettre, vous ayez à ordonner à notre procureur impérial près la Cour de Bruxelles de réunir les juges qui ont présidé la session des assises, et de dresser procès-verbal en forme d'enquête de ce qui est à leur connaissance et de ce qu'il pensent relativement à la scandaleuse déclaration du jury de l'affaire dont il s'agit. Notre intention est que vous fassiez connaître à notre procureur impérial près la Cour de Bruxelles que le jugement de la Cour rendu en conséquence de ladite déclaration du jury, doit être regardé comme suspendu ; qu'en conséquence, les prévenus doivent être remis sous la main de justice et le séquestre réapposé sur leurs biens...

Savary, duc de Rovigo, ministre de la Police générale, n'avait pas attendu. Il avait deviné la volonté du maître dès la lettre du 5. Le 11 août, ordre avait été transmis de réincarcérer les acquittés. Lacoste et Petit, prévenus à temps, purent prendre la fuite. Werbrouck et Biard furent seuls arrêtés. Bellemare, une fois de plus, triomphait. Il estima cependant que sa victoire n'était pas assez complète puisque deux de ses victimes échappaient à ses recherches. Il proposa : « Pour mettre Lacoste dans la nécessité de se constituer prisonnier, je ne vois que le moyen de faire arrêter sa femme qui se trouve à Bruxelles. » L'idée séduisit le ministre de la Police qui envoya ce télégramme :

Vous devez faire mettre en état d'arrestation madame Lacoste jusqu'à ce que son mari se présente.

Le mari ne se présenta pas et l'infortunée, qui était malade, demeura au secret le plus absolu. En même temps, on tendait des pièges indignes. On envoya des lettres faussement signées à l'avocat de Petit dans l'espoir que par sa réponse on découvrirait l'adresse de son client. On mit un mouton près de madame Lacoste pour tirer d'elle des confidences. Le 20 août 1813, le duc de Massa écrivit au Procureur impérial :

Sa Majesté me charge de vous faire connaître que l'ordonnance d'acquittement rendue par le Président de la Cour d'assises de Bruxelles, le 24 juillet dernier en suite de la déclaration du jury donnée le même jour en faveur des nommés Lacoste, Werbrouck, Biard et Petit, accusés de dilapidations dans la

gestion et l'administration de l'octroi d'Anvers, doit être regardée comme suspendue, *que ces individus doivent en conséquence être remis sous la main de justice et que le séquestre doit être réapposé sur leurs biens.*

Le procureur général transmit l'ordre au préfet des Deux-Nèthes. La mesure de séquestre était particulièrement abominable. D'une part elle privait complètement de ressources les familles de personnes acquittées et illégalement détenues, d'autre part, touchant spécialement Werbrouck, celui-ci avait depuis le 5 avril 1804 partagé une grande partie de ses biens entre ses enfants par acte notarié. On saisissait donc des biens qui depuis neuf ans ne lui appartenaient plus. On passa outre en prétendant, bien qu'il eût date certaine par un acte authentique, que le partage était simulé et frauduleux !

Restait à justifier la suspension inouïe de l'acquittement. Le Conseil d'État consulté répondit que la chose paraissait impossible. Le principe de la chose jugée s'y opposait absolument. La Cour de cassation ne se montra pas plus encourageante. C'est Boulay de la Meurthe qui découvrit les solutions au Sénat.

L'article 55 du *senatus-consulte* de l'an X disposait :

Le Sénat, par des actes intitulés senatus-consultes...
Paragraphe 4 annule les jugements des tribunaux lorsqu'ils sont attentatoires à la sûreté de l'Etat.

Cette disposition exorbitante ne pouvait en tout cas recevoir application que si la sûreté de l'Empire était menacée. Il fallait une fameuse imagination pour en arriver à considérer que l'affaire de l'octroi d'Anvers mettait l'État en péril. Boulay de la Meurthe n'hésita pas. Dans le rapport qu'il fit à la Commission du Sénat, il déclara :

Considérez, messieurs, l'influence du jugement sur l'ordre public. Ce n'est point ici une affaire ordinaire dont l'effet et le souvenir puissent se refermer dans un cercle rétréci. Elle a des rapports immédiats et importants avec l'administration générale et la morale publique. Elle est connue dans tout l'Empire ; de toute part on en attendait l'événement avec impatience. Le jugement d'absolution a retenti partout. Quel signal d'encouragement pour tous les déprédateurs des deniers publics, pour tous ceux qui seraient tentés de le devenir !

Le crime pourra donc marcher avec assurance, avec audace, il lui suffira de s'enrichir pour se jouer de la justice.

Non, messieurs, il faut s'opposer à de désastreuses conséquences ; il faut que le jugement qui les entraînerait soit effacé des registres qui le renferment...

Au surplus ce haut dignitaire servile avait une curieuse opinion du pouvoir de l'Empereur sur la justice. Il ajoutait en effet :

... Notre législation ordinaire n'offre aucun moyen de l'anéantir. Il faut donc que la main du Souverain intervienne ; le Souverain est la loi suprême et toujours vivante. *C'est le propre de la souveraineté de renfermer en soi tous les pouvoirs nécessaires pour assurer le bien, pour prévenir ou réparer le mal...*

... Il faut louer le Prince de la douleur qu'il a ressentie, il faut s'empresser d'accueillir le remède qu'il y veut apporter et qui se trouve renfermé dans le projet de senatus-consulte soumis à votre sanction...

Après Boulay de la Meurthe, le comte Chasset fit également un rapport au nom d'une commission spéciale. Il reprenait toute l'affaire en se basant à peu près uniquement sur les renseignements mensongers fournis par Bellemare. Il affirmait audacieusement que le jurés avaient été corrompus, rappelait la lettre de l'Empereur ordonnant la suspension de l'acquittement et concluait :

Cette pièce émanée du Souverain lui-même, du Souverain dans les mains duquel sont déposés exclusivement et avec tant de raison tous les actes de la puissance exécutoire et de l'administration, cette pièce a dû fixer le repos de la commission sur les faits y mentionnés.

Chasset allait encore plus loin. Il n'avait pas confiance dans un nouveau jury, aussi proposait-il de renvoyer l'affaire devant une cour qui jugerait sans jury. C'était une nouvelle monstruosité :

Quelque vénération que nous ayons pour les jurés, il semble qu'environ quarante magistrats qui composent une Cour impériale valent bien douze jurés. Mais les raisons qui déterminent à prendre ce parti se sentent mieux qu'on ne peut les exprimer...

Pouvait-on déclarer plus expressément qu'on comptait sur la docilité des magistrats ?

... Cependant, on peut dire qu'il n'est pas généralement vrai qu'on ne puisse suspendre le jury ; cette mesure peut être commandée avec sagesse dans un gouvernement naissant, au commencement d'une dynastie, à la suite d'une grande révolution qui agite encore les deux mondes pour ainsi dire, et qui donne lieu à des exaspérations mal éteintes qu'on ne peut voir disparaître qu'après des générations. Au surplus, cette mesure est autorisée par la constitution suivant le paragraphe premier de l'article 55 que j'ai lu : « Le Sénat peut suspendre pour cinq ans les fonctions des jurés dans les départements où cette mesure est nécessaire. » Le paragraphe 2 l'autorise même à déclarer, quand les circonstances l'exigent, des départements hors de la Constitution. Le Sénat a ces pouvoirs, comment peut-on lui contester de suspendre le jury pour une matière compliquée et pour une affaire dont l'objet repose sur cette matière ?

Le Sénat qui était d'une servilité à toute épreuve s'inclina devant ces sophismes et le 2 septembre 1813 parut un *senatus-consulte* qui constitue la plus extraordinaire injure au droit :

Article premier. — La déclaration donnée le 24 juillet dernier par le jury en faveur des nommés Werbrouck, Lacoste, Biard et Petit traduits devant la Cour d'assises de Bruxelles comme accusés d'être auteurs ou complices des dilapidations commises dans la gestion et l'administration de l'octroi d'Anvers, ainsi que l'ordonnance d'acquittement prononcée par suite de cette déclara-

tion, sont annulées conformément au paragraphe 4 de l'article 55, titre V de l'acte des Constitutions de l'Empire du 16 thermidor an X.

Art. 2. — En conséquence, la Cour de cassation est chargée de renvoyer les accusés devant une autre Cour impériale qui prononcera sur ladite accusation en sections réunies sans jury.

Art. 3. — Seront poursuivis devant la même Cour et dans les mêmes formes les prévenus du crime de corruption qui a eu lieu dans le procès criminel dont il s'agit.

On faisait coup double. Non seulement, au mépris de la chose jugée, le procès terminé par un acquittement était recommencé, mais encore on poursuivait les jurés coupables de s'être montrés indépendants sous prétexte que cette prétendue manifestation d'indépendance ne pouvait être que la révélation de quelque corruption.

Le commissaire Bellemare frétilla d'aise mais ne s'estimait pas encore satisfait. Il s'attaquait maintenant aux jurés qui étaient fonctionnaires, et aux magistrats et proposait leur révocation. Il écrivit dans un rapport :

Voici maintenant comment le public raisonne. Le Gouvernement ne manque pas de moyens de punir tous ceux qui doivent l'être dans cette affaire, sans avoir besoin de recourir aux irrégularités en élevant de hautes questions à cette occasion ; il montra assez ce qu'il pense de l'affaire et il marque les coupables du sceau de l'infamie. Il lui reste un autre moyen d'atteindre indirectement les juges ineptes et corrompus et les individus qui ont profité de l'ineptie et de la corruption. Les uns tiennent de lui des fonctions et des emplois dont il est toujours le maître de disposer. La majeure partie des jurés est dans ce cas. L'Empereur n'est pas obligé de leur conserver sa confiance et ses bienfaits ; en les leur retirant dans cette circonstance, cela équivaudrait auprès de l'opinion publique à la cassation du jugement. Ce mode aurait l'avantage de faire marquer du respect pour l'institution du jury qui est constitutionnelle.

L'Empereur ne pourrait-il pas en user de même à l'égard de M. l'avocat général Van der Fosse et de M. le Président d'assises Calmeyn ?

On n'alla tout de même pas jusque-là. On ne révoqua pas les magistrats, mais on se vengea sur les avocats. Deswerte fut radié le 23 septembre 1813 du tableau de l'ordre des avocats de Bruxelles sur ordre du ministre de la Justice malgré une énergique protestation du barreau tout entier. Berryer fut l'objet d'une plainte et dut faire intervenir Cambacérès pour empêcher la peine disciplinaire dont on voulait le frapper.

Pendant ce temps on enquêtait. On avait confié l'instruction à un magistrat bien choisi. Dans le rapport administratif établi pour son dossier en 1810 on peut lire :

Louis Gobart, vice-président, est un homme très ordinaire sous le rapport de la capacité. On lui a toujours reproché d'avoir cherché à s'élever en répandant des dénonciations outrageantes et calomnieuses contre ceux qu'il regardait comme ses concurrents dans les places qu'il sollicitait. Il n'a pas cherché à se rendre exempt du reproche de partialité et l'on croit que, quand un homme a eu le malheur de lui déplaire, le jugement que M. Gobart peut avoir à rendre

envers lui est tellement connu, que le public a coutume d'improuver les décisions de ce Président. Quand il les regarde comme partiales, on dit : « C'est un jugement à la Gobart ! »

Ce magistrat recommençait l'instruction de l'affaire de l'octroi. Malgré son zèle il ne trouvait rien en dehors de la culpabilité certaine de Marescal, contumax. En même temps il enquêtait sur le nouveau procès relatif à la corruption des jurés. Bellemare lui fournissait des renseignements sensationnels qui tous aboutissaient au néant lorsqu'on cherchait leur confirmation. Il signalait qu'on avait acheté des bijoux, des dentelles, des soieries et des shalls pour les femmes des jurés au cours des débats. On se rendit chez les marchands désignés et l'on ne trouva rien.

Du moins on arrêta de nouveau madame Werbrouck comme présumée coupable d'avoir acheté les jurés. La malheureuse femme fut mise à un régime abject. Les prisons de Belgique étaient alors d'ignobles taudis. Las Cases qui avait eu l'occasion de les inspecter, précisément en 1812 et 1813, a écrit dans *le Mémorial :*

C'est presque universellement un tableau d'horreur et de véritable misère, la partie la plus honteuse de nos départements : de vrais cloaques infects, des réduits abominables qu'il m'a fallu parfois traverser en courant ou dont j'étais repoussé en dépit de tous mes efforts.

Malgré toutes les recherches, l'instruction n'avançait pas. L'opinion se montrait de plus en plus indignée. A ce moment survint un incident comique qui démontra une fois de plus le cynisme du commissaire de police Bellemare. Croyant rassurer la foule, on avait publié les lettres de l'Empereur ordonnant l'annulation du verdict de Bruxelles et le *senatus-consulte* ainsi que le rapport de Boulay qui l'avait précédé. Le résultat fut si diamétralement en contradiction avec le dessein proposé et l'indignation suscitée fut si grande que le nouveau maire d'Anvers fit saisir les brochures chez l'imprimeur et arrêter le colporteur qui les répandait dans la ville. Bellemare s'enflamma. Lui qui avait fait si bon marché de la liberté des citoyens innocents s'éleva au nom des principes. Il fit relâcher le colporteur et arrêter le policier qui l'avait appréhendé. Dans le rapport qu'il fit sur-le-champ, il inséra :

L'agent de police Cops n'a pas été scrupuleux... Il a oublié, dans cette occasion comme dans les autres, que la liberté des citoyens ne dépend pas d'un ordre capricieux donné verbalement par une autorité incompétente à un agent incompétent et il a opéré l'arrestation du malheureux colporteur qu'il a conduit à la prison de la ville.

Informé de ces faits, j'ai commencé par les éclaircir et ils se sont trouvés conformes à l'exposé que je viens d'en faire. Autant pour venger la Majesté impériale de l'outrage, heureusement involontaire sans doute, qu'elle venait de recevoir, que pour faire rentrer sur la ligne de leurs attributions ceux qui s'en écartent, j'ai ordonné sur-le-champ l'arrestation de l'agent de police qui avait mis en charte privée un citoyen de la ville d'Anvers et j'ai chargé M. le

commissaire de police de Listré de faire sortir de prison le colporteur qu'on y avait jeté si arbitrairement et si mal à propos (!).

Cependant, tandis qu'à Anvers l'instruction piétinait mais qu'on gardait tout le monde en prison, on était bien embarrassé à Paris. La Cour de cassation sous l'influence de son président Merlin était prête à tout mais elle ne savait devant quelle Cour renvoyer l'affaire. Renseignement pris, les magistrats de Paris ne se souciaient pas de tremper dans cette vilaine histoire qui était la négation même du droit. Cambacérès écrivit à ce sujet à l'Empereur le 8 septembre 1813.

... On a cru, au premier aperçu devoir donner la préférence à la Cour impériale de Paris et Votre Majesté aurait peut-être été de cet avis ; mais les renseignements de police font craindre quelques désagréments en prenant ce parti. Le duc de Rovigo[1] *m'a écrit qu'il avait des raisons de croire que l'opinion des magistrats n'était pas favorable et qu'il croyait qu'il fallait remettre cette affaire aux vacances, d'autant plus qu'il n'y avait rien à craindre, puisque les prévenus étaient pour la plupart arrêtés.*

Aujourd'hui, après le Conseil des ministres, j'ai retenu le grand-juge et le duc de Rovigo pour examiner conjointement avec eux quel serait le meilleur parti à prendre dans cette affaire, qui deviendrait désagréable si les prévenus étaient acquittés encore une fois.

Comme la Cour de cassation est au moment d'entrer en vacances et que le comte Merlin va partir pour la campagne, nous sommes convenus que le grand-juge donnerait à ce magistrat l'ordre de suspendre jusqu'à sa rentrée le réquisitoire qui doit déterminer la nouvelle Cour de justice. Dans cet intervalle, le ministre de la police prendra de nouvelles informations et dans le cas où l'on aurait quelque doute fondé relativement à l'issue que pourrait avoir cette affaire devant la Cour impériale de Paris, nous la renverrons devant celle de Douai, qui est composée d'hommes fermes et instruits et qui, étant sur un plus petit théâtre, sont moins influencés par l'opinion publique[2].

Le président de la Cour de cassation Merlin accepta bien volontiers de soumettre l'arrêt de la Cour suprême aux suggestions de la police : par décision du 21 octobre[3] l'affaire fut renvoyée devant la Cour de Douai.

Dès le 3 novembre 1813 le dossier fut transmis à la nouvelle juridiction saisie. Restait à transférer les détenus. Malgré tous les pièges tendus par Bellemare, Lacoste et Petit étaient restés introuvables. Werbrouck très malade fut conduit à Douai sans ménagements. Interrogé par le premier président Warenghien le 26 novembre, il mourut le 16 décembre suivant épuisé par la longue et injuste détention.

Le procès se poursuivit néanmoins.

1. Savary, ministre de la Police.

2. Cette lettre envoyée à l'Empereur fut interceptée par un parti de cosaques et publiée par l'état-major allié dans le *Journal de Francfort* pour montrer le cas que le Gouvernement de l'Empire faisait de la magistrature et de son indépendance.

3. Cet arrêt n'a pas été inséré au recueil officiel de la Cour de cassation.

Le procureur général entendait que la Cour jugeât non seulement le premier procès mais encore l'affaire de corruption des jurés, et demandait en conséquence qu'il soit procédé à une instruction de ce chef. La Cour refusa. Par un arrêt du 27 décembre 1813, la Cour présidée par son premier président et composée de vingt et un présidents de chambre et conseillers déclara qu'elle n'avait pas qualité pour renvoyer à l'instruction et qu'elle n'était saisie que de l'affaire déjà jugée à Bruxelles. Les magistrats avaient compté sans la complaisance de Merlin et de la Cour de cassation. Sur pourvoi du procureur général, la Cour suprême décida le 20 janvier 1814 — la justice impériale était expéditive lorsqu'il convenait de plaire à l'Empereur — que l'affaire de l'octroi et celle de corruption de jurés seraient jugées en même temps et qu'il y avait donc lieu d'instruire la seconde pour la mettre en état d'être portée devant les juges. La Cour de Douai dut s'incliner et désigna un juge pour instruire.

Cependant des événements extérieurs allaient déjouer l'affreux complot judiciaire qu'on avait tramé.

Depuis le 2 décembre 1814, le prince d'Orange avait proclamé l'indépendance des Pays-Bas. En vain le duc de Plaisance d'abord, Carnot ensuite, tentèrent de résister dans Anvers assiégé. Le 30 mars, Paris capitulait et le 3 avril le Sénat prononçait la déchéance de l'Empereur. Le Sénat particulièrement méprisable rappela parmi les griefs formulés contre le Souverain, l'affaire Werbrouck, au sujet de laquelle quelques mois auparavant, il avait lui-même, par le *senatus-consulte*, consommé une forfaiture !

Considérant... qu'il a anéanti les responsabilités des ministres, confondu tous les pouvoirs et *détruit l'indépendance des corps judiciaires...*

Le changement de régime n'amena pas les magistrats à faire un retour immédiat sur eux-mêmes. Madame Werbrouck et Biard, seuls détenus, restèrent en prison. Petit, qui s'était évadé, présenta le 20 avril une requête au Conseil d'État pour obtenir la levée du séquestre apposé sur ses biens. Il obtint satisfaction. Ce n'est qu'à ce moment que le procureur général de Douai consentit à s'émouvoir. Il écrivit au commissaire provisoire à la justice qu'étant donné les circonstances, la date de l'audience demeurait imprévisible et que peut-être on pourrait songer à une mise en liberté provisoire. L'ordre de mise en liberté ne vint que le 23 mai !

Le Gouvernement de Louis XVIII se saisit enfin de l'affaire et le 4 juillet 1814 intervint cette ordonnance royale :

... Considérant que l'acte du 28 août 1813 est contraire à l'autorité de la chose jugée et attentatoire à l'institution du jury consacrée en France, tant par les lois antérieures que par la Charte constitutionnelle ;

Déclare Sa Majesté que ledit senatus-consulte du 28 août 1813 et tout ce qui s'en est suivi doit être considéré comme nul et non avenu ;

Ordonne que l'arrêt de la Cour d'assises du 26 juillet dernier sortira son

plein et entier effet, et que le séquestre apposé sur les biens des requérants et de leurs consorts légalement acquittés sera levé sur-le-champ si fait n'a été.

Dans *l'Oracle* de Bruxelles parut cet article :

Cet acte monstrueux, résultat bien malheureux de la tyrannie sous laquelle nous gémissions tous alors, est détruit grâce à la sagesse et à la justice du roi. Ce triomphe de la justice est dû au zèle de M. Berryer, un des premiers avocats de Paris, et puisque nous en avons l'occasion, nous nous empressons de dire qu'il a déployé dans tout le cours de cette longue et déplorable affaire autant de courage que de talent. Après avoir défendu devant la Cour de Bruxelles le maire d'Anvers, principal accusé, M. Berryer n'a point borné là les devoirs de son ministère. Il a osé s'adresser lui-même au Sénat et réclamer en son propre nom contre l'attentat qu'on allait commettre; et lorsque, ensuite, la Cour de Douai fut saisie de l'affaire, il lui a présenté encore lui-même une requête pleine d'éloquence et de force pour la déterminer à réparer, autant qu'il était en elle, l'iniquité commise. C'est ainsi que le ministère de l'avocat devient honorable à celui qui l'exerce et utile à la société entière.

Ainsi se termina la sombre affaire Werbrouck qui avait coûté la vie à l'honnête homme qu'était le maire d'Anvers.

Constatons seulement que la justice finit par triompher. Marescal le vrai coupable, qu'on avait condamné par contumace et que Bellemare, pourtant si actif contre les autres, avait fait laisser en liberté, se présenta à Bruxelles en 1816 pour purger sa contumace. La Cour d'assises le condamna à cinq ans de travaux forcés et à payer 500 000 francs de dommages-intérêts à la ville d'Anvers.

Nous ne savons ce que fut par la suite le sort de Bellemare.

Boulay de la Meurthe en 1815 prit le chemin de l'exil. Il vécut quatre ans à Halberstadt et à Francfort où il occupa ses loisirs à écrire des livres d'histoire. Revenu en France en 1819, il se tint à l'écart de la vie publique et mourut en 1840.

Merlin, exilé aussi, ne rentra en France qu'en 1830 et mourut en 1838.

L'affaire Werbrouck est bien oubliée. Rares sont les historiens de l'Empire qui y font allusion. Elle fut retrouvée par les érudits allemands en 1942, lorsque Hitler vainqueur résolut de faire annuler la condamnation de Roechling. Lorsque le Gouvernement de Vichy objecta que l'autorité de la chose jugée empêchait de revenir sur la décision rendue et que l'absence de fait nouveau interdisait toute revision, les Allemands exhumèrent l'histoire de l'octroi d'Anvers. Ils rappelèrent qu'une fois déjà en France on avait proclamé que « le souverain est la loi suprême et toujours vivante » et que « c'est le propre de la souveraineté de renfermer en soi tous les pouvoirs nécessaires pour assurer le bien, pour prévenir ou réparer le mal ». Ces arguments parurent convaincants. Ce que Napoléon avait fait, le Gouvernement de Vichy pensa qu'il pouvait bien le faire. Il ne pouvait pourtant s'appuyer sur aucun texte. En 1813 on avait invoqué l'article 55 de la Constitution de l'an X. A Vichy on se

contenta d'inscrire : « Le Conseil des ministres entendu ». Ainsi s'explique le décret du 18 mai 1942 qui fit peu parler de lui, mais qui constitue un inqualifiable attentat contre le droit et la justice.

Peut-être même ne faut-il pas s'arrêter là. L'archichancelier Cambacérès avait écrit à l'Empereur le 8 septembre 1813, et avait esquissé une condamnation du jury. Il avait indiqué combien étaient fâcheuses d'une part son indépendance et d'autre part la publicité assurée aux audiences des procès criminels. Le contrôle de la justice par l'opinion lui paraissait intolérable. Il avait écrit :

... Je ne peux pas, Sire, me dissimuler que, dans les tribunaux, les débats dans les affaires criminelles ne soient devenus une espèce d'arène. Je ne connais rien d'aussi antisocial, d'aussi antimonarchique que la manière dont on attend un jugement, lorsqu'il est question de prononcer sur un crime où sont impliquées des personnes en crédit.

Votre Majesté voit quel a été le résultat d'une cause entièrement évidente à Bruxelles : ce qui se passe maintenant à Paris est un vrai scandale public. Ces désordres proviennent moins du jury que de la forme de l'instruction[1] *des procès et du jugement.*

Je crois nécessaire que Votre Majesté, après avoir terminé la guerre actuelle, se fasse rendre compte de toutes ces scènes ; ce compte fera sans doute sentir la nécessité de faire une revision du Code d'instruction, ainsi que du Code pénal, et d'adopter un mode plus conforme aux mœurs et au caractère de la nation.

La guerre se termina si mal pour Napoléon, qu'il n'eut pas le loisir de réaliser la réforme souhaitée. Par la suite on ne parut pas se rappeler la proposition. Pourtant les gouvernements autoritaires ne virent jamais d'un bon œil le caractère libéral de l'institution du jury. Beaucoup de régimes successifs souhaitèrent l'abrogation d'un système qui contrariait trop souvent, par son caractère indépendant, les désirs du Pouvoir. Nous n'irons pas jusqu'à dire que le rapport de Cambacérès fut lointainement pour quelque chose dans la loi du 25 novembre 1941 qui modifia si profondément le régime de la Cour d'assises qu'on peut dire qu'elle a pratiquement supprimé le jury[2]. On ne peut manquer d'être frappé de ce que la modification envisagée sous une dictature fut réalisée sous une autre. On pouvait espérer que la IVe République reviendrait à un principe essentiel de notre procédure. L'indépendance témoignée par les jurés de Bruxelles dans l'affaire Werbrouck serait, s'il en était besoin, une preuve éclatante de son utilité. Seul le jury a refusé de collaborer à une abominable forfaiture judiciaire.

Sept ans ont passé, hélas, et malgré les avertissements le Parlement n'a pas daigné se soucier de la question.

MAURICE GARÇON,
de l'Académie française.

1. Il faut entendre par ce mot la liberté de la défense et la publicité des débats.
2. Consulter notre article : *La Cour d'assises, juridiction d'exception* dans *la Revue de Paris* de décembre 1949.

MENÉS PAR LE HASARD...

(Souvenirs)

par SIMONE

MA mère n'aimait point la campagne. Passer l'été au milieu des champs et des bois eût signifié pour elle la mise au coin qui punit les enfants indociles. Son goût de la toilette, du spectacle, de la conversation, la poussait vers les grands hôtels des stations à la mode.

Pourtant, en 1896, elle décida que durant août et septembre nous habiterions à Arcachon la villa Store acquise jadis par mon père. Bienheureuse résolution ! A peine arrivée, je connus dans ce pays nouveau des joies sans pareilles.

De ma chambre et de son balcon de bois découpé suivant la mode absurdement mauresque de 1860, mes regards se perdaient à l'infini entre les grands pins élancés vers la lumière.

Mes pieds ne rencontraient plus l'inamical asphalte des villes d'eaux, mais, nus, se plaisaient à enfoncer librement dans la tiède mollesse du sable. Délivrée de l'incontinence des kiosques à musique, je n'entendais plus qu'un chant profond, celui des souffles de l'été, qui errait de branche en branche et portait jusqu'au ciel ma tristesse et mes rêves. Et toujours ce parfum de fleurs d'oranges, suave haleine de la forêt, caressait mes joues et mes narines.

Vers midi, sous un azur brûlant qu'éventaient les hauts bouquets d'aiguilles vertes, lorsque la forêt craquait frappée de soleil, durant de courtes promenades, les premières qui me furent données à moi seule, je sentais se desserrer un moment les brides qui, depuis tant d'années, gênaient mon expansion. La solitude et cette nature odorante me causaient une véritable ivresse. J'allais devant moi, parlant comme on chante, pleurant comme on aime, ressuscitant le passé, racontant à mon père le temps, la saison, la couleur du jour au milieu d'effusions qui ressemblaient à des prières.

⁂

Mon frère, Robert, inaugurait à Trouville les extravagances qui devaient le mener à la ruine, mais son cadet, jeune enseigne de vaisseau,

acceptait notre seule compagnie durant ces deux mois qui précédaient son tour du monde. Ensemble, nous nous baignions, filions à la voile ou galopions en forêt.

Certain dimanche pluvieux, il décida de me conduire danser au casino. La direction annonçait un bal, bal d'après-midi sans faste, où notre besoin de remuer trouverait à se satisfaire.

Il va de soi que le projet me convint. Qui m'eût dit qu'à cet instant je décidais de ma vie véritable ?

Cette kermesse bon enfant se déroulait dans une longue salle, flanquée à son bout d'une estrade où trônait l'orchestre.

Pleine à craquer de gambilleurs entre six et trente ans, l'on y voyait de tout : des robes courtes et des robes longues, des vêtements de soie et des cols marins, des vestons et des jaquettes bordées.

Sigis et moi n'attendions notre plaisir que de nous-mêmes, aussi, après avoir marqué deux places sur la banquette de moleskine, grâce à sa casquette d'uniforme et à mon éventail, nous nous élançâmes au cœur de la mêlée. Après polkas et mazurks, mon frère me conduisit au buffet. Là, un Saint-Cyrien de bonne mine vint se présenter. « Entre jeunes officiers, quoi de plus naturel ? » Il s'appelait Jules Bacharach, et son frère Alfred, polytechnicien, ne tarda pas à le rejoindre. Nous bûmes quelques verres de sirop d'orgeat ou de groseille à nos santés réciproques, et Sigis céda son tour de valse aux amis que nous envoyait le hasard. Mais, lorsque nous nous quittâmes, fût-ce timidité chez les uns ou réserve chez les autres, aucun rendez-vous n'assurait à notre quatuor une nouvelle rencontre.

Le soir même, alors qu'un temps meilleur invitait à la promenade, nous eûmes la surprise de voir sur le toit de la villa Vélasquez, sise exactement en face de la nôtre, un superbe feu d'artifice illuminer le ciel, mais par une malchance fâcheuse, les fusées multicolores dégringolaient toutes sur nos balcons et dans notre jardin.

— Quelle maladresse ! remarqua maman.

— Et quelle imprudence, ajoutait Alfred H... J'espère que vos polices d'assurance sont parfaitement en règle.

Or le lendemain nos nouvelles connaissances, des fleurs plein les bras, prièrent maman de les recevoir afin d'agréer leurs plus humbles excuses. Mes danseurs de la veille étaient nos voisins et les auteurs de la pyrotechnie qui manqua d'enflammer notre habitation. Ce moyen violent leur avait semblé le plus ingénieux et le plus rapide d'entamer des relations officielles. Ils y réussirent et, dorénavant, se joignirent à nous, que ce fût à la promenade, au bain ou sous la voile de notre petit bateau. Il y eut aussi d'autres bals où nous dansâmes gaiement ensemble.

Pourtant, mon attention ne se fixa ni sur le beau blond à casoar, ni sur le mathématicien à bicorne, mais sur leur cousin âgé de dix-huit ans,

inapte au boston, paresseux à la nage, toutes ses forces données à la littérature et à la musique.

Il s'appelait Guido de Soria. Une balle perdue à la fin d'une bataille ôta la vie, en 1916, à ce modèle d'honneur et de bravoure.

Lorsque nous quittâmes Arcachon, mon nouvel ami qui habitait Bordeaux réclama et obtint de maman la permission de m'écrire.

Je rentrai à Paris tandis que le destin continuait de nouer ses fils.

L'un d'eux, un soir de décembre, conduisit Guido jusqu'à certain café-concert où il s'apprêtait à passer une soirée fort ordinaire lorsque, non loin de lui, un quidam rudoya une femme sans cavalier qui, du fait, se trouva en triste posture. Tout comme Évariste Galois, des années plus tôt, un étudiant qui ne savait rien de la victime, sinon qu'elle était humiliée et seule, prit sa défense, s'avança jusque vers le malotru et le gifla le plus tranquillement du monde. Il y eut échange de cartes, et Guido, constatant que le généreux redresseur de torts n'avait à ses côtés ni amis ni camarades, s'offrit à lui servir de témoin. Le giflé s'étant abrité le lendemain derrière de plates excuses, le duel n'eut pas lieu, mais un solide attachement lia pour le reste de la vie cet amoureux des livres auquel un hasard incroyable offrait la rencontre d'un poète qu'à la suite d'une fugue en galante compagnie, sa famille avait exilé à Bordeaux. Il s'appelait François Porché. Pardonné, dès avril il revenait dans la capitale muni d'une lettre qui l'introduisait auprès de cette demoiselle pour qui la poésie signifiait une seconde respiration.

Je connaissais déjà quelques écrits du jeune homme annoncé par Guido : sans commentaire, celui-ci avait inclus dans une de ses lettres deux poèmes signés, l'un « François Chagrin », l'autre « François Porché », dont la robuste nudité qui les apparentait à certaines pièces du XVIe siècle m'avait saisie.

Leur auteur parut un jour de décembre, cérémonieux, timide, vêtu d'une redingote à revers de soie noire, un chapeau haut de forme dans ses mains gantées. Fort brun, grand, mince et beau, les joues colorées, l'œil large, la bouche et les dents superbes ; une barbe taillée avec un soin pictural tâchait vainement de solenniser son jeune visage possédé par la douceur et le rêve.

Je l'avais devant moi, celui dont le cœur puissant réussirait à guérir mes blessures, sécher mes larmes, calmer toutes mes angoisses et nourrir ce besoin de perfection que je traînais depuis l'enfance. Mais quels chemins absurdes ou sanglants il nous restait à parcourir l'un et l'autre avant que le destin permît notre union !

Les visites qu'il me rendit me persuadèrent bientôt du plaisir que nous goûtions en compagnie l'un de l'autre.

Je ne l'accueillais point comme les garçons dont j'attendais une distraction banale. Je ne le mêlais point aux autres, ceux avec qui je dan-

sais et jouais au tennis ou déjeunais sur l'herbe, lui qu'ennoblissait la double richesse d'un avenir et d'un secret.

L'hiver passa. Le printemps dora la vitre et, plus assidûment de mois en mois, mon nouvel ami vint finir la journée dans la salle d'études que j'occupais seule maintenant.

François me lisait les strophes qu'il avait nouvellement composées et recopiées à mon intention sur des grandes feuilles japonaises. Je demeurais troublée comme devant la subite floraison d'une rose, enrichie comme après un cadeau princier. Quelle récompense recevait mon amour de la poésie !

Bien plus, la gravité et la mélancolie dont ces rêveries étaient pleines et qui donnaient raison à mes tristesses secrètes m'apprenaient que la solitude dont je continuais à souffrir n'était peut-être pas irrémédiable.

Les vacances nous séparèrent. Plus longuement ensuite le service militaire qui ramena le poète dans sa province natale.

⁂

A la rentrée, je m'inscrivis en Sorbonne.

La curiosité d'entendre parler Ribot me conduisit un après-midi dans la petite salle du Collège de France où ce maître professait devant un groupe restreint d'auditeurs.

La leçon portait sur la pathologie des instincts, et singulièrement, ce jour-là, sur l'instinct de conservation. Je demeurais éblouie. J'entendais se développer un enseignement visant l'examen des problèmes qui se posaient confusément à moi depuis que, moins aveuglée par mes peines, le caractère des remous affectifs dont j'étais le théâtre et la victime ne cessait de me préoccuper.

Bientôt cette nouvelle science vouée aux troubles et aux faux-pas de l'âme m'apparut plus digne d'attention qu'aucune autre. Je m'y donnais avec ferveur et, deux fois par semaine, me rendais à la Salpêtrière où Ribot illustrait ses leçons d'expériences et démonstrations sur la personne de malades présentant des lésions ou des anomalies psychiques.

J'étais entourée d'étudiants apprentis médecins. Deux d'entre eux [1], mes voisins de banc, m'incitaient à suivre la même voie. Je secouais la tête en riant comme devant une offre plaisante. C'est qu'il ne m'était jamais apparu que je dusse embrasser une carrière. Je demeurais l'héritière d'un certain milieu bourgeois où, hormis l'aquarelle, le chant et le piano, tout travail restait interdit aux « demoiselles ».

L'avenir, mon avenir, ne m'apparaissait point sous d'autres couleurs que celles réservées aux filles de ma condition.

1. L'un devint le docteur Vaschid, psychiâtre renommé, et mourut fort jeune de la fièvre typhoïde. L'autre, le docteur Bour, devint directeur de la Maison de Santé de la Malmaison.

La vérité est qu'à la fois remuante et rêveuse, précoce et tardive, aussi froide qu'un poisson rouge frétillant dans son bocal, je ne rêvais pas plus au mariage que de sauter à pieds joints dans un mode de vie anarchique. Ni mon besoin d'ordre, ni mes exigences de pureté n'avaient fléchi. La fièvre intellectuelle dont je brûlais, amusant sans doute des hommes de lettres déjà célèbres rencontrés ici ou là, notre maison, ornée, possédait des raisons de plaire. Pourquoi regarder ailleurs ? Enfant débile métamorphosée en une créature infatigable, mes activités d'étudiante ne nuisaient aucunement au goût que je montrais pour les plaisirs mondains.

Le hasard, qui toujours commanda ma vie, allait rompre cette sorte d'équilibre.

A propos d'un travail que Bour m'avait demandé, et qui portait sur « les phénomènes de fausse reconnaissance », il me téléphona et, parlant d'abondance, n'eut aucune peine de révéler à maman, seule au bout du fil, une série d'activités dont elle demeurait parfaitement ignorante. Mon camarade proprement tancé, elle se retourna vers sa progéniture et l'écrasa sous un flot de reproches, de menaces et de prédictions funestes. Eh quoi ! J'allais deux fois par semaine examiner des prostituées entourées de carabins ! Où était-il, l'homme sérieux qui prendrait pour femme une malheureuse ainsi compromise ? Chacun savait quelle espèce de créatures échouaient à la Salpêtrière. Ah ! ils devaient être convenables les cas soumis à notre examen, etc... etc... etc.

La discussion fut violente et longue. Pour la première fois, je résistai à un ordre formulé par ma mère. J'avançais même que mes dix-huit ans tombant dans trois mois, si un obstacle nuisait à ma volonté de perfectionnement, j'obtiendrais de notre conseil de famille une émancipation légale, et m'installerais avec Katy au mieux de mes convenances. Menace hardie et sans douceur. C'est que la défense visait une audace qui, selon moi, méritait plus de respect que de blâme.

La lutte aboutit à des concessions réciproques : je continuerais de recueillir l'enseignement de mon maître au Collège de France, mais renoncerais d'aller à l'hôpital et, « pour me changer les idées », acceptèrais de m'asseoir chaque mardi dans le salon de madame Carter, 5, rue Léo-Delibes, où Charles Le Bargy prodiguait ses conseils à un quarteron de jeunes personnes bien élevées.

En exécution de ce traité de paix, dès la semaine suivante, accompagnée de ma mère qui s'installa au troisième rang parmi les autres tutrices, je m'insérais d'assez mauvaise humeur entre deux frisées au pied d'une ridicule estrade, où un fauteuil sans aplomb et un guéridon sans consistance attendaient notre professeur.

Il tardait. Telle était sans doute sa coutume, car ses pimpantes élèves n'en semblaient point surprises. Madame Carter, la directrice de ce collège frivole, petite, crépue, noire et ravie, tournait autour de son trou-

peau enrubanné, pareille à une chienne bergère en quête d'un bol d'eau fraîche.

Le Maître parut enfin, l'air calme et peu content.

A l'époque, il entrait dans sa quarantième année. Plutôt grand, encore svelte et de fort jolie tournure, la réputation de suffocante élégance qu'il devait à quelques chansonniers n'était qu'une fable. Bien mis, sans plus, mais soigné autant qu'une dame chatte, il portait, rejetés en arrière, des cheveux blonds roux devenus rares. L'œil était large et d'un bleu de porcelaine, le nez plutôt fort, la bouche sinueuse, les dents blanches, petites et régulières. De toute sa personne se dégageait une vaporeuse impression de dédain et de nonchalance. Monsieur avait le temps ! C'était clair ! Quant aux autre humains, ils devaient composer autour de sa personne un paysage dont le manque de splendeur décourageait une attention paresseuse.

Ganté d'épais Suède blanc, il se carra dans le fauteuil et laissa chuter sur notre misérable cohorte un regard que noyaient l'incuriosité et l'ennui.

Comme ma figure inédite n'avait point réussi à se faire remarquer, madame Carter monta sur l'estrade et signala coquettement à l'illustre sociétaire la présence de sa nouvelle élève.

Une indifférence somptueuse accueillit cette révélation, et, à leur rang de bêtes, chacune des néophytes reçut l'ordre de gravir les deux marches qui l'exhaussaient au niveau du maître, afin de débiter la poésie sur quoi elle s'était escrimée depuis la leçon précédente.

Lorsque vint mon tour, je peux affirmer que l'incuriosité du professeur à m'entendre égalait à peine l'agacement que j'éprouvais à me faire écouter.

Prise au dépourvu, ne sachant que choisir entre les centaines de vers que je savais par cœur, je proposais de réciter un poème de Lamartine intitulé *Le Tombeau d'une Mère*.

Après un acquiescement où je crus percevoir comme un soupçon d'intérêt en faveur du texte, j'attaquai la première strophe. Le déplaisir que me causait cette exhibition vaine eût fusillé mon émoi, si j'eusse été capable d'en ressentir.

J'avançais donc sans gêne aucune, mais aussi sans désir de me faire valoir, uniquement respectueuse des conventions auxquelles j'avais souscrit. Mais tandis que je progressais dans une récitation dont je comptais rester absente, les vers qui passaient par ma bouche commençaient de retentir en moi à la façon d'un orage. Et voici que se libérait, anarchique, involontaire, une force inattendue. Cela ressemblait aux ivresses d'une colère qui eût été noble et sans regret, au bonheur d'un abandon, si l'on eût reçu non seulement permission mais ordre de s'abandonner.

Après expiration de la dernière syllabe, je regagnai ma place, pleine de malaise, à cause du transport où ma neutralité avait semblé finir.

Cinq ou six auditions mollement commentées suivirent la mienne, puis, la demie de six heures ayant sonné, notre professeur se leva. Tandis que nous l'imitions, il appela madame Carter et lui demanda qui accompagnait la nouvelle élève. Conduit auprès de ma mère que j'avais rejointe, il s'informa de la date à laquelle je me présenterais au Conservatoire. Devant notre haut-le-corps, il voulut bien expliquer que mes dons justifiaient mille fois la question. Son air de dédain et d'ennui l'avait quitté. Pour un peu, il eût insisté, plaidé, lorsque maman affirma que ni elle ni moi ne formions un projet semblable. C'est que le profond amour que ce grand comédien portait à son art, sans modifier son caractère, corrigeait son humeur. Il suffisait qu'une de mes intonations eût éveillé son intérêt professionnel pour qu'au lieu d'apparaître indifférent et lointain, il se fît proche et chaleureux.

— Te voilà bien avancée, dis-je à maman, sous prétexte de convenances, tu me prives d'aller à l'hôpital, et tu me conduis dans un endroit où l'on veut faire de moi une cabotine.

— Bévue sans importance, me fut-il répondu. Nous inviterons M. Le Bargy à dîner et il comprendra son erreur.

La réunion projetée eut lieu, et nous nous fiançâmes six mois plus tard.

Il n'est pas question que je développe ici la géographie de la demi-année qui nous conduisit l'un et l'autre à cette résolution. Y eut-il amour de lui à moi, de moi à lui, je le crus pour ma part puisque j'ignorais alors ce que c'était qu'aimer.

Quant à mon futur, je l'entendais souvent répéter que l'ennui dont il souffrait en dehors de l'exercice de son art cédait en ma compagnie. Pour les avantages matériels que lui apportait notre union, et qu'il ne dédaignait point, n'en trouvais-je point l'équivalence dans le plaisir de vivre au milieu d'artistes et de gens de lettres, cependant que je conquérais enfin la liberté de m'instruire aux lieux et aux heures que je choisirais ?

Ce qu'il faut dire surtout, c'est que le matin de mes noces, les replicments et les refus où je trouvais mes défenses depuis des années, je les crus désormais inutiles. J'aurais un ami, un époux.

***

La cérémonie eut lieu à Saint-Philippe-du-Roule, dans la chapelle de la Vierge, à onze heures du matin. Il s'agissait d'éviter les curieux. Un lunch réunit ensuite nos amis et parents. Vers une heure, mon mari ayant décidé (curieux emploi d'un jour de noces) que nous assisterions à la répétition générale du *Berceau* à la Comédie-Française, je troquais ma robe de moire blanche contre un tailleur de serge bleu marine.

Ce changement d'habits eut lieu dans la salle d'études qui ouvrait directement sur l'escalier.

Maman fit irruption, m'embrassa à la sauvette et disparut, réclamée, disait-elle, par ses devoirs de maîtresse de maison. Me demande-t-on si cet au revoir distrait me causa de la peine, il me faut répondre que je n'en savais proprement rien. Le fait est que j'en garde un souvenir aigu, aussi des heures singulières qui allaient suivre. Au vrai, j'étais la proie d'un état peu facile à définir et que m'imposa longtemps toute circonstance grave.

Si je m'obstine à en démêler la nature, il me semble, quoique n'ayant jamais été ivre, que c'est à l'ivresse qu'il s'apparentait le plus étroitement ; l'ivresse qui défigure la réalité, brouille toutes les perspectives et nous condamne momentanément à errer dans une région privée d'assises où notre cœur profond, stupéfié, n'a point d'accès.

Nous montâmes dans la voiture de ma mère, offerte à notre première sortie conjugale.

On touchait à la fin d'un décembre brumeux, et le ciel n'honorait ce jour particulier d'aucun sourire. Pourtant, mon mari donna l'ordre au cocher de descendre lentement l'avenue des Champs-Élysées.

Obstinément silencieux, rencogné, le héros de la fête gardait les yeux mi-clos. A quelles pensées, quels souvenirs s'abandonnait-il à côté de moi, de moi apparemment oubliée ?

Soudain il parla. Mais non son propre langage. Il empruntait des mots assemblés par un autre pour se décharger du tourment que lui imposait notre tête à tête.

Dès les premières syllabes, je compris à la musicalité de sa voix qu'il me faisait hommage d'un poème, et voici l'épithalame que reçut aux premières heures de ses noces la jeune fille à qui, depuis le matin, une nouvelle espérance rendait un souffle plus large et un pas plus orgueilleux.

Le cœur n'est pas fragile, il est fait d'or solide.
Plût aux dieux que, pareil à l'amphore de grès,
Il ne servît qu'un temps et fût poussière après !
Mais il ne s'use point, ô douleur ! Il se vide !

Au bord, la volupté rôde toujours avide ;
Frère, ne permets pas qu'elle y boive à longs traits ;
Garde sévèrement ce qu'il contient de frais,
Trésor vingt ans accru qu'une nuit dilapide.

Sois avare de lui. Malheur à l'insensé
Qui, portant ce beau vase aux rouges bacchanales,
En perd le baume aux pieds des idoles banales !

Il sent un jour, sincère et traître fiancé,
Les lèvres d'une vierge à son cœur se suspendre,
Et son cœur grand ouvert n'a plus rien à répandre.

Après l'écoulement de plus d'un demi-siècle, je pourrais désigner le point de l'avenue où commença de retentir cet étrange aveu de misère. Entre les branches dénudées où pendait une dernière feuille jaune, je découvrais la baraque aux pains d'épices, le manège de chevaux de bois. Jadis, en compagnie de Robert et Sigis, je m'y dressais fièrement sur mes étriers. Mon père vivait alors, et pourtant, au milieu de nos ébats, le rappel fréquent et fatal des accidents dont le menaçaient sa fatigue et sa maladie, creusait soudain dans ma poitrine un vide étourdissant. N'eût-il pas été logique que la rencontre des lieux, où, à l'âge des joies parfaites, pareille angoisse m'ôtait le souffle, aggravât la mauvaise surprise que me réservait ce jour essentiel ? Or, elle l'estompait curieusement.

En peu de minutes, les espoirs qui m'habitaient à l'aurore disparurent, balayés par la certitude que manquer le bonheur était ma loi, mon destin. Fallait-il donc m'étonner de recevoir au seuil de ma nouvelle existence en cadeau symbolique un bouquet d'épines. Le décor où se jouait la comédie témoignait de mon aptitude à respirer sans me plaindre dans un monde dur. Il ne s'agissait que de continuer sous le masque inchangé de la bonne humeur.

Le soupir en forme de poème et le poème en forme de regret ne furent suivis d'aucun commentaire mais d'un nouveau silence que je ne brisai point.

Place de la Concorde, les chevaux, fouettés, prirent le trot et nous arrivâmes au théâtre où, cachés dans la baignoire d'avant-scène, nous assistâmes à la répétition générale du *Berceau*.

Il y eut ensuite un dîner au Café de Paris en cabinet particulier. Là, je fus régalée d'une pertinente critique suivie d'abondants commentaires consacrés à l'œuvre de Brieux, à la maladroite distribution des rôles et à l'imperfection de la mise en scène. Vers dix heures, nous rentrâmes à l'Hôtel Ritz où notre couple s'installait jusqu'au départ prochain pour l'Italie.

La salle à manger du Café de la Paix nous reçut le lendemain vers une heure.

Le rapprochement nocturne imposé par l'usage n'avait représenté pour un homme peu amoureux, habitué aux gentillesses de nymphes pleines d'expérience, qu'une suite de fâcheux problèmes posés par la froideur et l'ignorance d'une vierge dont nul trouble n'obscurcissait le regard.

Mon soi-disant mari ayant passé la commande, sortit un journal de sa poche et le déploya largement entre nous. Comme je lui demandais la raison de ce cloisonnement, il répliqua que c'était « pour ne pas me voir ». Sur quoi je posais la question de savoir pourquoi il m'avait épousée.

— Pour ton argent, dit-il. J'ajoute que ce fut sans brutalité, comme on renseigne un interlocuteur curieux.

Encore une fois cette réponse inhumaine ne me causa ni stupéfaction, ni chagrin.

Du premier jour de nos fiançailles, ma mère prêta les plus cyniques calculs à son futur gendre. Pourtant, mon impassibilité ne devait rien à ces accusations. Un bien autre mystère entourait son existence. Etait-elle héritage du fatalisme juif ? Mais, force ou faiblesse, vice ou vertu, j'admettais, bien mieux, je digérais sur le champ les faits extérieurs amers ou suaves qui m'étaient imposés. Les incorporant à leur naissance, je les vieillissais du même coup et me trouvais incapable d'une réaction vive à l'égard de circonstances dont le visage et l'odeur m'étaient devenus comme habituels.

Pourtant, je ne me défendais point contre l'agression fidèle des souvenirs qui me rendaient le sourire et la parole de mon père. Mon cœur était toujours plein de force et de sang rouge. Je savais encore souffrir. Or, je ne souffrais point. Les singularités qui marquèrent le début de mon mariage me restaient donc extérieures, à moins que grâce à mon pouvoir de défense soudainement accru, je ne leur permisse pas de ne pas l'être.

Paraissant avoir oublié questions et réponses, je balayais tranquillement le journal d'un revers de main puis, sous l'œil éberlué de mon vis-à-vis, tout en déjeunant, non sans gourmandise, repris à mon compte la conversation professionnelle entamée la veille. Je jouais à multiplier les points de vue, approuvant, objectant, raillant.

Le Don Juan mal marié buvait son café à petits coups et, conquis par mon animation, ne songeait point à quitter la table. Je lui rappelai un rendez-vous urgent pris chez son ébéniste. Il m'invita à l'y accompagner. Je refusai de bonne humeur, et, négligeant toute explication, sautai dans le premier fiacre passant à ma portée.

Quelle était la raison de cette fuite ? Qui allais-je retrouver avec cette hâte ? Nul autre que moi-même.

Certains n'eussent pas manqué d'appeler abandon, maladresse, ce départ inexpliqué. N'aurait-il pas fallu pousser plus loin ma petite victoire ? Peut-être ? A condition toutefois d'en éprouver le désir : or, j'en étais fort éloignée.

Dans cette salle de restaurant trop chaude, le visage qui peu à peu s'épanouissait en face du mien, se révélait de minute en minute affligé d'un aspect nouveau, non point étrange mais étranger.

« Elle a des retours farouches », disait plus tard, parlant de moi à sa sœur, mon mari de ce matin-là.

Sans doute étais-je soumise à un de ces mouvements profonds et durs dont je me reconnais fautive.

La voiture s'arrêta aux Champs-Élysées et je m'en fus tout droit m'asseoir sur un banc. J'étais seule dans la rue pour la première fois de ma vie. Un bonheur singulier, puissant envahissait mon corps, tel une fièvre inattendue.

M'était-il jamais arrivé de me sentir aussi parfaitement moi-même qu'en cette minute, baignée d'air frais, libérée des murs, des plafonds et de tout cadre social ?

Je respirais jusqu'au cœur. Je croyais oubliés les incidents de la veille et de la matinée ; quelle erreur ! Ils n'étaient point oubliés mais vaincus. L'alacrité qu'en cet instant me dispensait la solitude signifiait la réponse vitale aux attaques que j'avais subies. Au milieu d'un bourdonnement causé par le galop de mon sang, je comprenais les recours qui m'étaient promis si je consentais à ne rien demander qu'à moi-même. Mes maîtres m'invitaient à faire carrière dans une science qui, jusqu'ici, ne m'avait apporté qu'un merveilleux enrichissement, je leur obéirais, je suivrais leur conseil. L'amour m'était défendu, il me restait le travail.

Néanmoins, au prix d'un nouveau hasard, en attendant que le destin qui connaît de superbes repentirs m'accordât toutes les félicités que je m'imaginais interdites, une voie bien différente de mes préférences allait s'ouvrir devant mon besoin d'action, je m'y précipiterais par gageure, n'imaginant pas qu'elle me retiendrait captive durant trente années.

Si j'ai évoqué ces noces singulières, ce n'est point pour charger la mémoire d'un homme qui me témoigna par la suite un attachement extrême et un dévouement dont je garde fidèlement la mémoire. Ce premier matin, triomphateur brusquement humilié, il se targua d'un méfait n'étant qu'à demi véritable.

Mais puisqu'en prenant la plume mon dessein fut de tirer au jour les désespoirs, les émerveillements, les surprises, les peurs qui m'ont faite ce que je suis, pouvais-je omettre l'instant où je décidais qu'en ma faveur la vie n'illuminerait jamais sa face du sourire qui signifie extase, repos dans un autre cœur à jamais donné. D'ailleurs, n'y a-t-il pas maldonne, erreur, involontaire injustice, lorsque nous imputons au poids des circonstances ce que nous devons à notre fatalité ?

Est-ce qu'en s'écoulant, les années ne nous apprennent pas que là où fléchit notre épaule et saigna notre cœur, des semblables, des frères demeurèrent intouchés et droits ; qu'en somme le bonheur, le malheur, le plaisir, la gloire et la mort elle-même n'ont point un visage qui leur appartient, mais qu'ils empruntent tour à tour les traits de celui qui les accueille, les subit, les honore, ou, obéissant à sa faiblesse, s'imagine ignorer leur approche ?

SIMONE

ANGELO VA A MILAN

par JEAN GIONO

ANGELO exprima complètement sa pensée qui était digne de l'antique, mais un peu ridicule, s'adressant à une personne pleine de bon sens, à qui la fraîcheur de l'air avait mis, il est vrai, du rose aux joues.

Il était sincère. Il posa même la main sur la poignée de la porte.

— Laissez donc cette poignée de porte tranquille, dit la vieille dame. J'attendais mieux de vous. Je m'étais fait de votre esprit une opinion plus flatteuse en vous regardant dormir. J'étais loin de penser qu'une fois éveillé vous raisonneriez de façon aussi plate. Dès que je m'amuse, il faut toujours qu'on me mette des bâtons dans les roues : c'était sous

Résumé des précédents chapitres. — Italie 1848. Principal personnage : Angelo, jeune colonel, ou plutôt ex-colonel, passé au rang des patriotes qui luttent contre l'Autriche pour l'indépendance de l'Italie. Angelo, envoyé en mission, se rend à Milan. Il vient de quitter Turin et doit traverser toutes les lignes ennemies. Il est vif, rapide, courageux. Le danger l'amuse. Il se rend d'abord à Ivrée, ville qui est à l'ennemi. De-là, en prenant de petits chemins de campagne, il se dirige vers Novare. A l'entrée d'un village, au cours d'une escarmouche (à laquelle il ne prend pas part), un soldat autrichien est tué. Guidé par des paysans, Angelo (que l'on soupçonnera à tort par la suite d'avoir assassiné ce soldat), réussit à pénétrer dans Casteletto, bondé de troupes ennemies. D'abord bien accueilli dans une auberge, il est dénoncé comme agent de l'ennemi et toute la police se lance à ses trousses. Une jeune fille patriote le sauve et le conduit aux portes de la ville. Mais les environs immédiats sont si bien gardés par la troupe qu'Angelo doit rentrer dans Casteletto et se réfugier chez une vieille dame. Au moment où reprend le récit, il a décidé de quitter cet asile pour ne pas compromettre celle qui l'abrite et il lui confie précisément ce projet de départ.

prétexte de prudence, c'est sous prétexte de gentillesse, maintenant sous prétexte de générosité ou de je ne sais quel synonyme de l'orgueil. C'est le bouquet ! Cela ne finira donc jamais ? Êtes-vous un révolutionnaire, oui ou non ? Si oui, admettez donc une bonne fois pour toutes l'esprit de révolution en général. Et ne restez pas bouche bée parce qu'une vieille dame parle énergiquement, sinon je vais me mettre à jurer. On m'a totalement privée de cheval mécanique, sous prétexte que mes longs cheveux — que j'avais fort beaux à l'époque du cheval mécanique — pouvaient se prendre dans l'engrenage. J'ai toujours été morte d'envie, depuis, de fourrer des quantités de choses dans des quantités d'engrenages.

Il passa, le lendemain, une journée fort pénible.

Dès le matin, des tambours voilés de crêpe furent battus dans toutes les rues. Ils étaient portés par des soldats qui marchaient à pas lents et roulaient les baguettes sur des peaux détendues. On leur avait imposé la cadence d'un roulement tous les deux pas, comme pour les généraux en chef. Ce rythme funèbre est étudié pour provoquer des idées très égoïstes et très noires.

Angelo n'osa pas avouer qu'il était fort ébranlé par ces coups frappés à cadence régulière. Il constata qu'en déplaçant légèrement une grande glace de Venise, il pouvait y voir reflété tout ce qui se passait dans la rue et sans courir le risque d'être aperçu à la fenêtre. Il terminait son arrangement quand il se trouva ainsi nez à nez, dans le miroir, avec trois tambours qui marchèrent sur lui à pas comptés, en roulant leur caisse. Ils imitaient très bien par ordre la douleur profonde, à la façon des gens sans imagination : c'est-à-dire le regard fixe.

Angelo se trompa généreusement sur ce que signifiait cette absence totale d'expression. Il la mit sur le compte d'une imbécillité produite par une douleur qui dépasse les forces, comme dans l'Arioste. Il en fut très malheureux. Il n'aimait pas voir souffrir.

Ce malheur fut encore augmenté par une grosse cloche qui se mit à sonner le glas. Il y eut aussi un coup de canon, comme pour porter à la connaissance des populations le deuil de tous ces fringants officiers qui, la veille encore, caquetaient avec les bourgeoises, puis les décharges de mousqueterie des soldats qui rendaient les honneurs.

La veuve était arrivée dans le courant de la nuit, sans escorte, et même pas dans la calèche qu'on lui avait ostensiblement envoyée. On l'avait naturellement logée à l'auberge qui avait abrité Angelo, la chose prêtant à rapprochements utiles. C'était une petite femme trapue, forte comme un Turc, et qui poussait de temps en temps un cri, comme pour appeler des moutons ou réveiller un mulet.

Elle était en train de boire un verre de vin en silence quand on lui amena trois enfants.

Après la tournée des tambours, les gens commencèrent à s'assembler

sous les arcades de la place Saint-Georges Les femmes avaient fait toilette en pensant aux uniformes et on voyait quelques rubans fort gais. Une petite cloche plus aiguë que celle qui avait sonné le glas se mit à frapper des coups précipités ; la porte de l'église s'ouvrit à deux battants et l'on aperçut tous les préparatifs d'une messe à *corps présent*. C'était donc très sérieux et on parla à voix basse. L'attitude des officiers était également significative. Groupés autour du colonel des lanciers, les représentants de chaque corps de troupe portaient la tête haute et la moue, comme sur les images quand ils défient la mort. On remarqua, toutefois, l'absence du commandant de l'artillerie. Il avait, disait-on, tiré son coup de canon de mauvaise grâce. C'était d'ailleurs un homme porté sur la boisson et qui s'était répandu en paroles malséantes à propos de la cérémonie. On chuchotait qu'il allait être cassé, qu'on avait même des doutes sur sa fidélité au roi, et on se montrait un personnage qui paraissait être en grand deuil malgré ses habits râpés, à cause de son visage ingrat et sévère. C'était le policier qui avait juré sur le corps du soldat de ne plus boire une goutte d'eau-de-vie avant d'avoir mis un terme aux agissements criminels des Républicains. C'est à celui-là que ceux qui ne marchaient pas droit auraient à faire.

Les officiers s'étaient alignés sur le côté de la place Saint-Georges qui faisait face à l'église. Les piquets d'honneur vinrent se masser à leur gauche et firent un « reposez armes » ! fort impressionnant. Après le claquement des bretelles contre le bois des fusils et le bruit des crosses sur les pavés, le silence s'établit. On n'entendit plus que le piétinement des sabots dans les rues voisines où six pelotons de lanciers attendaient, assez mal à l'aise sous les tintements réguliers d'une cloche grêle qui agaçait les chevaux.

La veuve apparut dans l'embrasure de la porte de l'auberge. Elle poussa un de ses cris mais fut vivement tirée en arrière par quelqu'un qui lui avait saisi le bras. C'était, comme l'on sut plus tard, pour lui faire mettre un chapeau à longs voiles, mais d'ailleurs, le corps n'était pas encore arrivé et le colonel s'impatientait. Il sembla dire quelques mots un peu vifs. Juste à ce moment-là retentit le commandement de : « Présentez armes ! » Les officiers au garde-à-vous portèrent la main au képi, les hommes se découvrirent, les femmes firent le signe de la croix et le héros de la fête (ou tout au moins la boîte de sapin blanc qui le contenait) porté par huit de ses camarades, fit son entrée sur la place. Il y eut un moment de véritable tristesse et qui ne fut pas provoqué par l'appareil solennel ; ni par la grosse cloche qui s'était mise à sonner en bourdon.

La veuve, complètement équipée, sortit alors de l'auberge. Elle marchait peut-être un peu vite et traînait un enfant à chaque main. Le bruit courut que le troisième enfant, terrifié par la mort de son père, avait été pris de convulsions et que le major du régiment de chasseurs

était à son chevet. On plaignait beaucoup cette petite femme qui, dans ses longs voiles noirs et en raison de sa taille animée par de courtes pattes, ressemblait à un hérisson. Elle poussait très régulièrement toutes les cinq minutes un cri paisible et très paysan.

— Il faut qu'on me voie à cette cérémonie, dit la vieille dame. Au surplus, je ne veux pas en perdre une bouchée.

Angelo n'était pas d'humeur à trouver les choses plaisantes. Il voyait dans son miroir la rue déserte et toutes les boutiques fermées. Le hennissement des chevaux, le son des cloches, les rumeurs qui venaient de la place Saint-Georges lui donnaient fort à penser. Il en était arrivé à cette conclusion qu'on avait tué un homme à cause de lui et peut-être même par sa faute. Il avait l'imagination vive ; il se représentait tous les détails, surtout les plus horribles. Il était littéralement en présence d'un sang intarissable ruisselant d'un garrot déplacé ; il le voyait rougissant, imbibant, durcissant l'uniforme, l'équipement, le cuir de la selle et jusqu'à la robe du cheval, faisant trace sur la poussière des routes et des champs. Il se disait : « Sans moi, cet homme vivrait encore et n'aurait pas eu cette longue agonie (dont il contemplait le spectacle minutieusement reconstitué). Il allait jusqu'à ajouter : « Cet homme *innocent* ! » Il était stupéfié de la facilité avec laquelle on arrive à tuer par personnes interposées.

C'est dans cet état d'esprit qu'il entendit chanter le *Dies Irae* d'une façon fort lugubre. Il regarda son miroir. Il y vit apparaître la croix que portait un petit clergeon noir comme de l'encre.

Le clergé avait déployé une grande pompe. Les étoles, les surplis de dentelle et les chapes étaient de première classe. On se demandait qui allait payer tous ces frais. On disait que ce serait l'intendance. La première classe comportait des chants à pleine voix pendant toute la durée du cortège. Ils étaient fournis d'ordinaire par le fils aîné d'un boucher — qui était une fort belle basse — et par deux jeunes élèves du collège des jésuites : garçons joufflus ayant déjà un soupçon de barbe mais possédant chacun une voix très pure et un peu verte comme celle des petites filles. Les trois acolytes étaient là, somptueusement habillés et ils donnaient une très grande jouissance de l'œil et de l'oreille. Comme dans l'ordre de la cérémonie on avait prévu de mettre en avant du corps (juste derrière les trois chanteurs) les porteurs de draps et de bannières de toutes les sociétés constituées du pays, il y avait eu, jusqu'au matin même, beaucoup d'intrigues pour être de ceux qui, ainsi bien placés, pourraient se délecter des chants.

Cette avant-garde du cortège, toute à son plaisir, avançait donc avec une lenteur très solennelle. Uniquement occupés à jouir profondément du mélange des trois voix qui, elles-mêmes, se mariaient avec un contentement extrême, ces amateurs de musique avaient tous la fixité de regard et l'immobilité de traits de l'égoïste en travail. On ne pouvait pas imiter plus parfaitement la stupidité de la douleur.

« Ces hommes ne sont pas tristes par ordre », se disait Angelo. Il était surtout impressionné par les grosses moustaches de cette bourgeoisie paysanne. Ces poils bourrus donnaient de la vertu à tout.

Il entendit le grincement de larges roues et le bruit sourd qu'elles faisaient en roulant lentement sur un pavé inégal. Il s'attendait à voir arriver une prolonge d'artillerie ; c'était un simple fardier sur lequel on avait disposé des drapeaux. Des carabiniers, fusils pointés à terre, accompagnaient le cercueil qu'on avait assez bizarrement juché au sommet d'une sorte de catafalque. Le désir de monter en épingle le *corps du délit* était trop évident et sentait sa police.

Angelo eut enfin une idée raisonnable qui, même, pouvait être d'une certaine utilité.

« Y a-t-il vraiment quelqu'un dans ce cercueil, se dit-il ? Et si le cercueil est vide, quel joli tour ! »

La vieille dame arriva avec des nouvelles.

— C'était un sacre, dit-elle en enlevant les épingles de son chapeau à plumes. On vous a publiquement couronné loup-garou. Cette cérémonie leur a fait gagner du temps. Ici où l'on connaît la vie, il faut vingt ans avant qu'on dise de quelqu'un qu'il est un assassin ; jusqu'au dixième cadavre, on n'est que malheureux. Vous, par ce procédé, on est arrivé à vous étiqueter dès le premier. Un officier qui avait quatre médailles fort apparentes a fait un discours sur la tombe où il a tout expliqué : votre lâcheté, votre façon de ramper dans l'ombre, et surtout que votre coutume est de vous attaquer *au peuple*. Il a fait ressortir que vous avez tué un soldat mais que vous vous êtes bien gardé de tirer sur le gradé qui commandait la patrouille. Il n'a pas osé dire que vous en aviez peur, ce qui, au surplus, aurait été plutôt sympathique à tous ces commerçants qui en ont peur aussi ; mais il a fait remarquer que vous étiez un ancien colonel et un aristocrate. Personne ne s'étonnera plus si on vous tue à première vue. La police a, de ce côté, les mains libres : c'est ce qu'elle voulait. Il semble bien qu'elle voulait encore quelque chose mais elle a été dépitée. L'officier a lu son discours si lentement que je me suis demandé s'il ne cherchait pas à provoquer la contradiction. Quand il disait que vous êtes un lâche — et le mot est bien revenu plus de cent fois — le policier et l'état-major jetaient des regards à la ronde, par-dessus les têtes de gens assemblés. Ils avaient l'air d'attendre quelqu'un. Je me suis promis de vous poser une question. Est-ce que la police connaît votre âme ? Ou, si vous préférez, est-ce qu'un ami n'a pas pu expliquer à la police votre petit mécanisme intérieur ? Celui qui vous cherche a l'air de tabler sur une certaine connaissance de vos faiblesses.

— J'ai peu d'amis.

— Il suffit d'un.

— Aucun ne me vendrait.

— Il ne s'agit sans doute pas d'une vente au comptant. D'ailleurs,

vous venez de dire une sottise. Ne savez-vous pas qu'un ami a cent façons de haïr ? Bref, êtes-vous homme à répondre sans hésiter aux provocations, quelles qu'elles soient, ou, autrement dit, quand on vous cherche, est-ce qu'on vous *trouve ?*

— Il est vrai que je ne réfléchis pas, dit-il, mais je m'en voudrais de réfléchir. Si je ne me laisse pas emporter par mon instinct qui est d'accomplir les actions qui me rendent heureux tout de suite, je cours le risque de mentir et de m'habituer au mensonge. Or, quand je mens, je m'ennuie.

— Vous êtes un enfant, dit-elle, et ils le savent.

— Mais ils ne savent pas que j'ai de grands yeux.

Et il parla du cercueil probablement vide.

— Je ne suis pas de votre avis, dit-elle. Le cercueil était plein comme un œuf. On a dit une messe à corps présent, devant tout le monde. Et un corps présent, c'est une aubaine pour la peur de l'enfer. Le clergé n'irait pas gâcher son plus bel atout, même pour aider à tendre un piège.

Angelo fut très touché par le petit adverbe. « Je ne suis pas fait pour la joie et pour le grand rire, se dit-il, mais je suis fait pour le bonheur et ce « même » m'en donne beaucoup. »

Le temps se mit aux bourrasques pendant la nuit. En sortant de son réduit, Angelo entendit la grêle qui frappait les vitres.

— Je suis allée aux nouvelles chez les voisins, dit la vieille dame. Une femme seule et de mon âge a le droit d'avoir peur, surtout quand le vent secoue les portes. Le commandant de l'artillerie a fait des siennes. Il a eu, hier soir, une discussion très violente avec un capitaine de lanciers, à propos de vous. Il semble que vous ayez en partie raison. Il n'y avait peut-être pas grand chose dans le cercueil. Non pas quant au cadavre : on en avait un sous la main, cela ne fait pas de doute ; on a eu soin de l'exposer et cinquante personnes incapables de s'en tenir à un mensonge concerté l'ont vu. Mais, de retour du cimetière, la soi-disant veuve a bu quelques verres de vin et, comme on essayait de l'envoyer coucher sans mettre de gants, elle a réclamé d'une voix puissante un certain argent qu'on lui avait promis. On va jusqu'à dire que les enfants ont été prêtés. Il y en avait d'abord trois ; on n'en a vu que deux. On brode. Un esclandre est aussi une cérémonie. Votre commandant d'artillerie a carrément mis les pieds dans le plat, et devant des lanciers qui y buvaient du lait, comme les chats, sans se mouiller les moustaches. Ils allaient se conduire comme des charretiers quand on leur a fait remarquer qu'ils portaient des sabres. On parle de duel.

— J'y vais, dit Angelo. Ce n'est pas à lui à se battre, c'est à moi.

— Où irez-vous ?

— Chez cet artilleur. Il est peut-être à l'instant même blessé ou mort. On l'a certainement placé devant un roublard qui lui aura fait son affaire. Je n'ai qu'une qualité : c'est de savoir me servir d'un sabre.

D'ici une demi-heure, il y a au moins un lancier qui n'aura pas du tout envie de rire.

Il mit son manteau et il répéta cinq ou six fois de suite : « Cette maison a-t-elle une porte qui me permette de sortir sans vous compromettre ? » La dernière fois d'un ton si haut qu'il se fit honte à lui-même. Il posa sa question très gentiment.

— Et si c'était à nouveau un piège ? dit-elle.

— Il faudrait l'accepter celui-là, dit-il.

Elle le conduisit au rez-de-chaussée où un couloir de communs donnait sur une petite ruelle. Elle ouvrit la porte et elle eut un très joli sourire. « J'aime les femmes, se dit-il. Elles comprennent tout. »

Il était de très bonne heure. La pluie et le vent couraient seuls les rues. Il marcha plus de dix minutes, tête baissée, avant de trouver un homme abrité sous un sac qui essayait de débonder un tuyau de descente bouché par les grêlons. Il lui demanda où logeait le commandant de l'artillerie. C'était chez un marchand de charpentes qui avait une fort belle maison à côté de ses entrepôts. Angelo frappa à la porte qui fut ouverte tout de suite par une servante très jeune, très effrayée et qui avait pleuré. Elle dit en reniflant entre chaque mot que le commandant était là ; qu'il n'était pas sorti.

— Rassure-toi, dit Angelo, je suis son ami. Mène-moi à sa chambre.

Le commandant était en pantoufles. Il fumait sa pipe et il regarda Angelo d'un air ébahi.

— Je suis celui qui n'a pas tué le lancier et qui le regrette, dit Angelo. On m'a dit que vous deviez vous battre pour moi. Vous comprenez fort bien que, s'il s'agit d'expédier un des impresarii du petit opéra-bouffe d'hier, je veuille m'en charger moi-même.

— Je croyais qu'il n'y avait plus de Piémont, dit l'autre. Mettez-vous à votre aise et buvez le café avec moi.

C'était un homme de petite taille, un peu corpulent mais robuste. Le bleu de ses yeux étonnait.

— Quant à prendre ma place, dit-il, vous pouvez vous brosser. Mes canonniers ne me le pardonneraient pas. Je suis loin d'être un novice. A force de nous voir avec des coupe-choux on se dit qu'une latte de cavalerie nous découpera facilement en rondelles. On va y trouver un os. D'ailleurs, le duel a été renvoyé à demain à cause du mauvais temps.

— C'est une malice, dit Angelo. On ne renvoie pas une affaire d'honneur. Je sais très bien ce que va faire votre adversaire aujourd'hui.

— Foutons-nous de ce qu'il va faire aujourd'hui ; je sais très bien ce que je ferai, moi, demain. Savez-vous ce que je me disais, une demi-heure avant que vous frappiez à ma porte ? On sait que vous êtes resté ici puisqu'on a passé les champs au peigne fin. Je me disais : si ce gaillard-là vaut quelque chose, tu le sauras. Si vous n'aviez rien valu, je me serais battu quand même, mais, maintenant, permettez, c'est du nanan.

Il alla à la porte et appela doucement la servante. Elle devait le guetter, elle arriva tout de suite.

— Mon petit lapin, dit-il, va nous faire un grand pot de café.

« Et voilà la voix d'un artilleur », se dit Angelo.

— Elle a l'air de bien vous aimer, dit-il.

— Annette ? C'est une chic petite fille. Je suis le bon papa pour elle. Elle est orpheline ; alors, elle fond.

— C'est la première fois que je vais laisser quelqu'un se battre à ma place, dit Angelo, mais, vous avez assez fait depuis un quart d'heure pour que je vous en reconnaisse le droit. Il y a cependant une chose que nous désirons tous les deux : c'est vivre, pour emmerder ceux qui veulent nous voir morts. Or, cela dépend simplement de quelques tours de poignet. Vous en connaisez neuf ; je dois en connaître dix. Il ne faut rien laisser au hasard. Faites dire à votre maître d'armes d'apporter deux sabres de cavalerie, je vous montrerai deux ou trois petites choses que les lanciers sont loin de soupçonner. Mais, ajouta-t-il, peut-être me trouvez-vous trop imprudent ? Je suis votre hôte ; vous pouvez désirer que je reste inconnu de tout le monde, sauf de vous et de la petite fille dont vous êtes le dieu.

Il se disait qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau que ce héros en pantoufles.

— Non seulement je vais faire venir le maître d'armes, dit cet homme bien installé dans la vie, mais cinq ou six de mes officiers. Si nous étions aussi comédiens que ces cavaliers de parade, je pourrais vous faire promener tête nue et sans risque au milieu de toutes les batteries. Pour manier des canons, il faut se foutre les mains pleines de graisse et se coltiner pas mal de trucs sur les reins. C'est pourquoi nous sommes tous républicains. Il y a bien longtemps que le roi aurait mis sa police au rancart s'il pouvait compter sur ses canons. Mais il ne peut pas.

La petite fille apporta le café. Elle avait cessé de renifler ; il ne lui restait plus qu'une respiration un peu courte.

— Va me chercher Bartholomé, mon petit lapin.

L'ordonnance arriva dix minutes après.

— Tu ne sauras qui est ce monsieur que si tu exécutes bien mes ordres, lui dit le commandant. File chez les amis dont je te marque le nom. Tu leur diras qu'ils rappliquent à toute vitesse ; qu'il y a du bon.

Angelo goûtait un bonheur difficile à décrire. Il n'était plus seul et on répondait à sa passion.

Bientôt, on frappa à la porte : c'étaient les deux lieutenants qu'on était allé prévenir. Ils avaient juste pris le temps de jeter un manteau sur leur uniforme d'exercice. Ensuite, entrèrent un capitaine, un adjudant et un brigadier. Angelo fut présenté à des hommes qui, depuis dix ans, attendaient un peu de folie. Malgré les âges et les grades mélangés,

tous ces artilleurs se mirent à prononcer des paroles un peu extravagantes et à rire comme si c'était la première fois de leur vie.

« Surtout, se dit Angelo, ne parlons pas de fraternité ni d'aucun de ces sentiments qu'on achète à la foire d'empoigne. »

— Messieurs, dit-il, quand je me fais un ami, je tremble toujours de ne pas le mériter ; et maintenant, en voilà six...

« Partout ailleurs je serais ridicule, se disait-il. Voilà pourquoi nous nous révoltons. »

— Tous vos amis ne sont pas là, dit le brigadier ; allez voir dans les batteries, vous en trouverez d'autres. D'ailleurs, je vous connais, mon colonel : je servais dans l'escadron du comte Avogadro, quand vous êtes parti pour la France. Ce n'est pas la première fois que vous me faites boire du lait.

— Je n'ai jamais été qu'un colonel d'opérette. C'est maintenant qu'il me faut gagner mes galons de laine.

Finalement, on parla de duel. Il y avait au fond de la cour les entrepôts à charpentes du marchand de bois.

— Allons chercher là-bas dedans un petit coin discret, dit Angelo, et travaillons. Mettez dès maintenant les culottes et les bottes que vous mettrez demain, mon commandant. Il faut les briser. Dans ces affaires, les choses tiennent parfois à un fil. Soyez assuré que votre adversaire le sait et s'en occupe. Ils n'ont renvoyé la rencontre que pour faire *grand.*

On trouva dans les entrepôts un endroit convenable. Le brigadier avait apporté des sabres de bon poids et de bonne longueur. Il rougit de plaisir quand Angelo le félicita de n'avoir rien laissé au hasard.

— Je suis de votre école, monsieur, dit-il.

— Je vais m'en rendre compte, dit Angelo. Nous allons faire un petit assaut tous les deux. Je voudrais que le commandant voie d'abord. On refait mieux les malices qu'on voit.

— Comment voulez-vous être attaqué ? dit le brigadier.

— De toutes vos forces ; et si vous pouviez même me détester un peu, ce serait parfait. Attendez que je précise ma pensée. Ne jouons pas. Tâchons de reproduire le plus exactement possible le combat qui aura lieu demain. Attaquez-moi à mort. Nous nous arrêterons dès qu'un de mes coups pourra passer. Je le retiendrai, il ne vous touchera pas. Soyons sans crainte : en réalité, je vous aime et vous m'aimez. Même si vous me tuez, il n'y aura pas de mal.

— Vous m'en demandez trop, dit le brigadier.

— Il faut aider notre ami ; rien n'est trop.

— Vous êtes un type, dit le commandant. Fais ce qu'il dit, Ettore. C'est le plus beau jour de ma vie.

Le brigadier était un ancien hussard. Il commença à faire quelques fioritures. Elles avaient de la force mais restaient encore trop décoratives.

— Halte ! dit Angelo. A l'italienne, tu ne battrais pas le lancier. Pendant que j'étais en France — je suis resté plus d'un an à Aix-en-Provence — je m'ennuyais. J'ai fréquenté un prytanée tenu par un certain M. Bisse. Je n'ai jamais rencontré personne qui ait le sens de l'arme comme lui. Il m'a dit quelque chose de très juste : « Le sabre, par sa forme, incite aux ronds de bras. Il faut couper court. » Il avait ajouté : « Ronds de bras, et quand c'est un bras italien, ça n'en finit plus. » Je me suis piqué ; j'ai appris à couper court. A la fin, je coupais plus court que lui. En garde, tiens ! Attaque et tu vas voir !

Au milieu d'un grand « déploiement d'acier », Angelo fit passer sans effort et presque sans bouger un coup de revers imparable.

— Bougre, dit le brigadier, ceci m'intéresse !

Il se mit au travail de façon beaucoup plus chaleureuse. Il s'enragea à parer, des revers, des coups droits, des fouets assez dédaigneux, et d'abord faciles, puis plus raides, plus imprévisibles et venant même d'endroits où la lame de son adversaire *n'était pas*. Il était lui-même doué. Il inventa avec bonheur. Angelo l'excita à aller plus loin. Il y alla en se donnant à fond. Quand il se crut hermétiquement fermé, Angelo fit passer un coup de pointe *divin* qui sonna sur la plaque du ceinturon et s'arrêta pile à un doigt de la peau du ventre.

— Soufflons ! dit Angelo.

— J'ai mieux à faire qu'à souffler, dit le brigadier. J'ai à dire que pour ma part, c'est fini. J'ai donné tout ce que je savais, même plus, et assez pour avoir à ma main trois charretées de prévôts. Mais, vous, j'aime mieux vous voir en peinture. Si on recommençait, je vous détesterais pour de bon.

— Alors, embrassons-nous vite, dit Angelo. Moi aussi, j'ai fait tout ce que je savais et vous m'avez tenu tête.

Les deux petits lieutenants étaient frais émoulus de l'école. C'était la première fois qu'ils voyaient monts et merveilles et un combat qui ne sortait pas d'une table de logarithmes. Ils dirent tout ce qui était d'enthousiasme et hors de propos. Le capitaine et l'adjudant, très excités aussi, parlèrent cependant comme des gens qui savent qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. C'étaient de vieux amis du commandant et ils ne le cachaient pas.

— Vous êtes bon, dit ce dernier, mais quoi ? Je suis majeur ! Vous me couvez. Savez-vous ce qui va sortir si vous me couvez trop longtemps ? Un beau petit barbon bien gâteux. Allons, allons, place au théâtre ! Je meurs d'envie d'être sur la sellette.

Angelo le trouva meilleur que ce qu'il croyait et même assez finaud.

— Ne vous fatiguez pas ; échauffez-vous seulement.

« Voilà un très beau combattant, se disait-il, franc du collier et qui prend tous ses risques avec courage. Si les intelligents ne s'étaient pas mêlés de l'art de combattre, voilà comment il faudrait le faire. Mais il y a les intelligents.

— Vous ne vous couvrez pas assez, dit-il. Vous allez au-devant des coups comme la flamme qui surmonte le cœur de Jésus, et, certes, pour ma part, j'en suis ébloui. Mais vous allez avoir à faire à un lancier qui, d'abord, a des ordres (il ne faut pas se le dissimuler) et ensuite est complètement détaché de toute grandeur d'âme. On l'a chargé d'accomplir un petit travail ; il va s'arranger pour le faire le plus rapidement possible et de façon à ce qu'il n'y ait pas à y revenir. Ce qui compte pour lui c'est que ses patrons soient contents et qu'il ait loisir de retourner à ses parties de cartes. Vous avez agi comme un grand honnête homme courageux et vous continuez à agir avec honnêteté et courage. Mais ces qualités sont contre vous parce qu'ils les connaissent. Il faut les faire tomber sur des choses qu'ils ne connaissent pas et auxquelles ils sont loin de s'attendre.

Pendant trois bonnes heures, mais avec des repos judicieusement placés qui laissaient à son élève toute sa vigueur, Angelo essaya de démontrer au commandant qu'il s'agissait en réalité d'un mécanisme d'horlogerie.

— Je suis très malheureux, dit-il. Vous êtes l'homme à l'estime duquel je tiens le plus et je donnerais ma vie pour que les cinq amis qui sont là voient le fond de mon cœur tel qu'il est. Cependant, je suis en train de tout faire pour que vous me méprisiez. Cette mécanique est en effet tellement méprisable, et je le sais ! Mais je veux que vous viviez et c'est le seul moyen.

Ils se précipitèrent dans ses bras. Lui se savait sincère. Il se disait : « Je ne m'en sors plus avec mon cœur ! Mais à cette heure, le lancier est en train de répéter cent et cent fois devant sa glace le coup de poignet qui fendra peut-être demain la tête de mon ami. Que ces embrassades sont bonnes ! »

— Allons, dit-il en se dégageant, soyons *salauds* nous aussi. C'est nous qui méritons de vivre.

Maintenant, écoutez-moi bien. Je ne vais vous apprendre qu'un coup, mais à fond, et nous allons le répéter cent et cent fois, jusqu'à ce qu'il vous soit naturel et qu'il sorte de votre poignet sans que vous y pensiez.

Le coup qu'il expliqua n'était pas traître mais simplement très beau ; si beau qu'il confinait à la ruse la plus inattendue, pour des rusés.

Ces jeunes hommes n'en comprirent que la beauté ; ils avaient été bouleversés par la sincérité d'Angelo. Le commandant et le capitaine étaient enthousiasmés de retrouver les raisons absurdes de la jeunesse.

Après encore une heure de travail où tout le monde mit du cœur, le commandant s'arrêta et dit qu'il avait faim. Il était plus de midi.

Ils furent tous étonnés, en sortant du hangar, de retrouver le mauvais temps, les bourrasques, la grêle, une pluie très lourde et cependant presque horizontale tellement le vent soufflait.

On fit un bon feu d'hiver dans la cheminée ; on tira la table au milieu de la chambre et on envoya chercher le déjeuner au mess. Une corvée

de trois soldats vint mettre le couvert et apporter des fiasques de vin. Tout le monde était content. C'était une bonne partie de campagne.

— Aujourd'hui, dit le capitaine, foutons-nous de la police, des lanciers et de tout ce qui n'est pas nous. Il n'y a pas dans tout le royaume de Sardaigne un seul jean-foutre qui oserait mettre son nez dans nos affaires.

Angelo demanda la permission de donner deux florins à la corvée pour qu'elle se paie du vin.

— Si mon commandant est d'accord, dit l'adjudant, je donne l'ordre d'acheter du vin pour toutes les batteries. J'ai de la « gratte ».

Il fallait faire voir aux lanciers que les artilleurs étaient des hommes. On ne pouvait pas mieux le montrer qu'en buvant gaillardement. Le commandant était entièrement d'accord.

L'ordonnance fut chargé d'aller rouler des barriques avec des volontaires.

— Nous voilà partis pour je ne sais où, dit le commandant, mais enfin pour quelque chose qui me plaît. J'en ai assez d'exiger des saluts. Notre Maison de Savoie qui, cependant, n'a eu jusqu'ici que des privilèges de bourgeois à donner, a une peur horrible de la nuit du 4 août. En voilà une et rien n'est plus beau.

Il faut reconnaître qu'Angelo était effrayé de cet enthousiasme. Enfin, il vit dans les yeux du commandant un peu de tristesse ou tout au moins de gravité.

Le déjeuner fut cependant très gai. Il faisait chaud, la pluie battait les vitres ; on avait beaucoup fait tourner les bras et les cœurs dans la matinée.

— Je suis parti de Turin il y a huit jours, dit Angelo, je ne sais rien des événements. La présence de toutes ces troupes à Casteletto m'a surpris. Que se passe-t-il ?

— Vous ne voyez ici que la réserve, répondit l'adjudant. Toute l'armée active du royaume de Sardaigne est alignée le long du Tessin. Les cartouchières sont pleines. Il y a trois jours de vivres dans les musettes. Nous avons dans nos caissons vingt coups par pièce à tirer. La cavalerie a la moitié de ses effectifs en selle et se garde par roulement jour et nuit. Et nous avons l'ordre de nous conformer aux instructions de la circulaire secrète n° 4, c'est-à-dire, comme tout le monde le sait, celle qui autorise les réquisitions et donne le pas à la juridiction militaire sur la juridiction civile. Quoique simple adjudant, j'ai depuis cinq jours le droit de donner des ordres aux syndics.

— On a passé les verres de lorgnette à la peau de chamois, dit le capitaine. Tous les regards sont fixés sur Milan et l'on dit qu'il va y avoir du bruit. Si on entend ce bruit-là, c'est la guerre avec l'Autriche. On va prendre la Lombardie.

— On va prendre probablement un bon coup dans les gencives, Achille, dit le commandant. On s'imagine à Turin que Radetzky tombera dans

les pommes dès qu'on fera péter trois coups de pistolet sous le nez de ses officiers. Les carottes ne sont pas tellement cuites.

— Radetzky a quatre-vingt-trois ans, dit un des lieutenants qui avait de charmantes moustaches blondes, bien roulées sur des lèvres très fines.

— Alessandro, mon petit, vous faites tort à votre jugement. Quand notre monarchie filait le parfait amour avec le vice-roi (ce n'est pas si vieux que ça) vous avez mangé comme moi à la table du feld-maréchal. Est-ce qu'il vous a paru tellement moisi ?

— Non, mon capitaine, mais la guerre est une affaire de jeunesse.

Le commandant s'esclaffa.

— Ils rougissent, dit-il. Ils rougissent tous les deux. L'autre n'a rien dit, mais ils sont de mèche, comme toujours. Ils essayent de me faire comprendre que je suis une vieille baderne. C'est ça qu'ils veulent dire, Achille, et tu peux en prendre pour ton grade, toi aussi.

Les deux lieutenants protestèrent mais ils étaient en effet devenus rouges jusqu'aux oreilles, et, sur l'écarlate de la joue, on voyait leur duvet de poussin.

— Non, mes petits lapins, n'essayez pas de me faire prendre des vessies pour des lanternes. Je l'ai fait avant vous. J'ai passé par l'âge où l'on trouve qu'un homme de trente ans est un vieillard ; et, comme j'en ai quarante...

« Les beaux yeux qu'il a, se disait Angelo. Beaux yeux d'une franchise étonnante ! Ai-je le droit, même pour le sauver, de lui apprendre la ruse ? »

Angelo se prenait pour un monstre de duplicité parce qu'il connaissait trente façons secrètes de tuer un homme avec un sabre, en combat singulier.

— ... Un vieux singe qui sait faire la grimace. On vous met en boîte avec trois plumes de coq, mes enfants. Vous me direz que moi aussi, puisque je marche en tête. Non, moi on me possède avec de la discipline et des habitudes. On me dit : « Marche ou crève » et, comme c'est une des règles de mon métier, je marche et, s'il le faut, je crève. C'est mon rabot. En réalité, c'est pour faire le jeu d'un roublard.

— Qu'est-ce que tu veux dire avec ton roublard, mon petit Ajax ?

— Charles-Albert, mon petit Achille ! Notre bien-aimé monarque : la jolie progéniture de la Maison de Savoie, le futur roi de la future Italie, le joyeux compère de Turin, la longue momie sèche comme du charbon de bois qui s'apprête à régner entre autres sur trois cent mille charbonniers comme nous, et surtout comme nos deux petits lieutenants.

— Si nous ne tenons pas compte de notre besoin de bonheur, il est évident que nous sommes assis à une table de jeu avec Charles-Albert et l'Autriche, dit Angelo.

— C'est une partie de rami, chacun joue pour sa peau, dit le commandant, mais notre bonheur, c'est quoi ? La liberté ?

— Non, dit Angelo. (Cette tête trouée de part en part *et qui raisonne,*

se disait-il.) Il était impressionné par les yeux bleus du commandant.

— A la bonne heure, dit ce dernier. Venez que je vous embrasse. Après le tac au tac de ce matin, je ne savais plus très bien si vous étiez Robespierre ou l'honnête homme qui est entré chez moi quand le jour se levait. Je suis charbonnier depuis dix-sept ans. Ça fait une paye. J'ai été le parrain d'Achille, d'Ettore, de l'adjudant et, à nous tous, nous avons été les parrains de tout ce qui est charbonnier dans les batteries. Il n'y a qu'Alessandro et son copain qui sont sortis tout baptisés de Polytechnique. Il paraît que cette jeune génération apprend la haine des tyrans avec deux et deux font quatre. Mais, si on exige de moi que j'envoie faire lanlaire le respect *que je me dois*, il faudra repasser, et un jour où je serai mort, si possible. Notre bonheur, c'est d'être des hommes.

Ils s'embrassèrent après s'être essuyé les moustaches.

— Le jeu du roublard est facile à comprendre. Il mobilise quatre classes de réserve. Il met son armée sur pied de guerre. Il la dispose en front de combat sur le Tessin, prête à passer la frontière. Et il ne dit pas un mot. Que va penser la révolution de Milan ? Que Charles-Albert est avec elle. Que va faire la révolution de Milan, après avoir eu cette consolante pensée ? Elle va taper dans le gras des Autrichiens. Ça signifie quoi ? Ça signifie qu'un de ces quatre matins, avec des pétoires, des pistolets à pierres et des plumes aux chapeaux, les Milanais vont chatouiller les canons de Radetzky. Que vont faire les canons de Radetzky? Mettez-vous à leur place : ils vont tirer dans le tas. Voilà nos frères charbonniers saignés à blanc. Premier résultat. Deuxième résultat : Radetzky qui n'est pas un enfant comme nos jeunes amis l'ont fait remarquer, Radetzky ne va pas se payer le luxe de rester en pointe dans un pays révolté. Qu'est-ce qu'il fait ? Ce que nous ferions : il quitte la plaine lombarde, il va chercher l'épaulement des montagnes, du Mincio et des forteresses. Il abandonne Milan où notre joyeux compère de Turin entre en triomphateur sans brûler une amorce et surtout sans avoir prononcé un seul mot. La situation est claire. Le jour où on lui dira : « Et la liberté ? » Il vous répondra : « La liberté ? Qu'est-ce que c'est ? Je ne vous ai jamais parlé de liberté, je ne vous ai même jamais adressé la parole ! »

La preuve ? Je vous parie dix ans de solde qu'il y a actuellement à Milan des types que nous connaissons bien et que nous aimons, qui se disent : « Alors, cette armée piémontaise, elle arrive, oui ou non ? » Et qui se sentiraient le cœur léger en entendant nos lanciers traverser les graviers du Tessin. Et, pendant ce temps, que fait-on ? On nous poursuit *à mort*. C'est-à-dire : « Halte-là ! ». Qu'on ne prononce toujours pas un mot ! A part de petites escarmouches de milice et qu'on désavoue quand elles tournent bien, qu'elle tuent de façon trop ouverte, on n'engage pas d'action contre les révolutionnaires piémontais qui tiennent les forêts. On a simplement mis en mouvement la police noire, la maigre,

celle qui se frotte les mains et se lèche les babines. A celle-là on a dit : « Vas-y, ma mignonne, et que le bon droit soit toujours de notre côté. Le public est habitué aux étiquettes. Tu as des étiquettes, colle-les, c'est tout ce qu'on te demande. Je ne veux plus qu'on tue des républicains, des révolutionnaires, des charbonniers, non, le temps est passé. C'était bon pour l'année dernière ; désormais, éloignez de moi ce calice. Si par malheur j'apprenais que vous avez osé faire du mal à un porteur de ces étiquettes si utiles à mes combinaisons, mon indignation serait telle que je vous ferais passer immédiatement le goût du pain, sans hésitation ni murmure. Mais, que par exemple, pour vous défendre, vous soyez obligé de tuer un assassin : ça, ma mignonne, c'est parfaitement dans l'ordre des choses. Arrangez-vous donc pour changer l'étiquette : tout est là. »

— Le cercueil était-il plein ou vide ?

— Plein. (Le clergé n'aurait pas voulu.) Mais de pas grand'chose. La patrouille sur laquelle vous avez soi-disant tiré un coup de pistolet était composée uniquement de gendarmes. Ils se sont bouffé le nez entre eux et ils ont utilisé les restes.

L'idée de faire de l'Italie une nation unifiée et maîtresse de ses destinées était fort belle. Le brigadier s'exprima à ce sujet comme il aurait fait pour avouer une maîtresse. Il cherchait des mots dignes de la chose; il employait des formules qu'il avait entendues dans les sociétés secrètes, mais, au travers de la leçon apprise, sa passion éclatait. Il disait qu'il fallait « substituer à l'anarchie effrénée des droits et des privilèges individuels qui sont aujourd'hui en lutte, l'association progressive, conséquence pratique de la fraternité » et que « la cause de tout mouvement en Italie était le besoin impérieux pour tous les Italiens d'être une nation libre et grande, ayant la conscience des devoirs qui lient entre elles les familles humaines. » Mais il le disait avec cette voix effrayante et sans sexe qui sort tout naturellement des gorges italiennes quand elles déclarent l'amour. Il y avait chez les lieutenants une ardeur plus noire. En raison de leur jeunesse, ils ne connaissaient que la mort comme moyen de réussite. Ils n'osaient pas en parler ouvertement mais elle était si bien dans leurs yeux, et dans les quelques paroles timides mais toujours définitives qu'ils glissaient dans la conversation, que l'incarnat de leurs joues était devenu comme transparent et que la chair de leur visage semblait être sur le point de disparaître à tout jamais.

La nuit tomba plus tôt que de coutume ; des nuages très noirs versant une pluie serrée roulaient au ras des toitures.

— Savez-vous pourquoi on veut vous empêcher d'aller à Novare, dit le commandant ? C'est que là-bas l'initiative des opérations est passée de notre côté. On y conspire à ciel ouvert. Il y a des réunions avec tous les lustres allumés, des conciliabules chez le prince ou plutôt la princesse Pio devant la maison de laquelle les équipages encombrent tran-

quillement la rue. Et nos états-majors sont obligés de le supporter. Imaginez le coup qu'on aurait asséné à toute cette ardeur si on vous avait pendu ici ? Car leur intention n'était pas de vous fusiller mais de vous pendre, place Saint-Georges, et de vous laisser pendu au vu et au su de tout le monde, tirant la langue et souillant vos culottes, dans une attitude bien ridicule. C'est pourquoi il faut vous tirer de ce guêpier, et j'ai un truc pour vous faire passer sous le nez des guêpes.

C'était de donner à Angelo un uniforme de capitaine d'artillerie et de le faire partir à la tête d'une petite patrouille. On n'irait pas regarder sous le képi d'un officier manifestement en service. Et cette nuit-ci, avec ses bourrasques, convenait au départ.

Angelo n'accepta pas le déguisement.

— Ce n'en est pas un. Vous étiez colonel de hussards. Vous pouvez fort bien opter pour l'artillerie et faire honneur à cette arme en acceptant le grade de capitaine. Mais, trève de plaisanteries. Je vais vous servir vos raisons : il faut rester vivant, vous me l'avez dit. Vous m'avez appris vos ruses, voilà la mienne. Vous êtes à peu près de la taille d'Achille. Vous allez avoir un uniforme d'exercice qui collera au poil. On va monter votre petite cavalerie sur les quatre ou cinq chevaux les plus nerveux que nous ayons, et, après, foutez le camp ! Nous avons passé une bonne journée mais il ne faut pas trop tirer sur la corde de pendu. Nous aurions bonne mine si les lanciers finissaient par vous avoir !...

Angelo fit des objections au sujet des soldats qui l'accompagneraient.

— Ils ne vous accompagnent pas : ils justifient votre présence sur les routes. Après ce que vous m'avez montré de vos talents, ne croyez pas que j'aie le souci de vous faire protéger par une escorte. Ettore sera votre brigadier. Il va choisir trois copains qui vont vous aimer comme du bon pain. Vous les commandez. En cours de route, si vous voulez vous suicider, ils vous aimeront assez pour vous laisser faire. Mais alors, moi je croirai que vous m'avez raconté des bourdes quand vous m'avez dit qu'il fallait vivre, et je me poserai des tas de questions sur la place que vous êtes allé prendre à toute vitesse au paradis. Ça peut être très gênant par la suite et je ne penserai pas à vous avec plaisir.

Le bleu-ardoise de l'artillerie piémontaise n'était pas très reluisant malgré le passe-poil, mais le capitaine alla chercher sa grande tenue, avec les épaulettes dorées, le shako à plume verte et les aiguillettes pourpres. Angelo serra le ceinturon sur une tunique un peu ample. Il avait grand air. Le brigadier ne tarda pas à arriver avec trois soldats manifestement aux anges.

Angelo se recouvrit du grand manteau de pluie. Ce fut un moment où les cœurs seuls pouvaient parler.

— Restez sur la défensive, dit Angelo d'une petite voix tremblante. Ne vous servez de ce que je vous ai appris que si vous êtes pressé trop

violemment. Exercez-vous encore deux heures ce soir, puis, couchez-vous sans café ni alcool.

Il n'en finissait plus.

— Faites votre boulot, mon petit lapin, dit le commandant. Nous ferons le nôtre.

A peine en selle, Angelo sentit sous lui un cheval plein d'esprit.

— Qu'est-ce que vous dites du canasson, mon capitaine, demanda le brigadier ? Les nôtres sont de la même trempe. C'est pour le cas où vous voudriez mettre un peu de fantaisie dans cette promenade à Novare. Mes hommes aimeraient beaucoup ça. Ce sont tous des anciens hussards et je leur ai promis qu'on allait rigoler.

Le vent avait éteint toutes les lanternes dans Casteletto. A la sortie du bourg, les cavaliers furent assaillis plus durement par la bourrasque, mais la pluie les frappait dans le dos.

Angelo se rapprocha du brigadier.

— Connais-tu à une lieue d'ici environ une maison où nous puissions passer la nuit ? Je voudrais rester dans les parages. Le duel de demain ne me paraît pas clair.

— Vous répondez à mes préoccupations, dit le brigadier. Le commandant a toujours été un chic type. Mais, les paysans sont logés à l'étroit par ici. Nous sommes six hommes et six chevaux. Le mieux serait de pousser jusqu'au relais de la poste.

Il était à deux lieues, à la patte d'oie de Buronzo. Ses larges fenêtres illuminées permettaient de voir le départ de la route de Novare et de longs peupliers tourmentés par le vent. Il n'y avait personne dans la grande salle.

— Les courriers sont passés, dit le maître de poste, et avec ce temps, personne ne court les routes en dehors des services réguliers. J'allais me coucher.

— Ne te gêne pas, vas-y, dit Angelo ; ferme tes volets ; donne-nous du bois pour entretenir le feu, du rhum, du sucre et ton bol à punch. C'est moi qui régale, et je suis large. Pas question d'intendance. Alors, soigne-nous.

L'hôte avait également de petits cigares.

— Je n'ai plus fumé depuis cinq jours, dit Angelo.

— Payez-vous en une bosse, dit le brigadier. Aujourd'hui, vous n'avez guère eu le temps.

Il raconta la leçon d'escrime.

— Quand vous étiez colonel au sixième escadron, dit un des soldats, il y a bien des messieurs qui auraient voulu vous marcher sur les pieds parce que vous étiez du côté des cavaliers de deuxième classe. Mais votre sabre était trop fameux.

— Vous venez donc tous des hussards ?

— Pas tous, mais nous quatre et pas mal d'autres. A la refonte des régiments de cavalerie, au moment où on a créé les dragons, on a versé

les plus râblés dans l'artillerie. Quand Ettore nous a proposé une petite promenade avec vous, on a sauté sur l'occasion. Les lanciers sont des vaches.

Les soldats se mirent à faire de la politique à la façon du peuple, c'est-à-dire à proclamer j'aime ou je n'aime pas, devant le bon feu de cheminée. C'étaient de bons bougres. Ils étaient très heureux de pouvoir discuter sans tirer à conséquence et devant un feu sur lequel cuisait du punch.

— Mais nous faisons trop de tapage et le capitaine veut sans doute dormir.

— Quand je dors, rien ne me dérange, dit Angelo. Ne vous gênez pas.

— Vous devriez enlever vos bottes, dit le brigadier, et permettre que j'approche cette chaise de votre fauteuil. J'aimerais que vos jambes soient allongées et se reposent. En ce qui nous concerne, il y a plus de ressources dans deux cuisses nerveuses et des genoux qui roulent bien que dans mille têtes de professeurs. Laissez-vous dorloter. Nous n'avons pas souvent l'occasion d'avoir de l'espoir, nous autres, et surtout un espoir qui se tient debout sur ses pieds.

Ces hommes simples et qui étaient en train de discuter bêtement surent très bien envelopper Angelo dans des manteaux secs.

Il s'éveilla, appelé par le brigadier.

— Il est quatre heures : le duel est en train maintenant. Nous avons eu une petite émotion vers minuit. Un assez fort parti de lanciers furète dans les environs. Ils doivent être une dizaine. Ils sont passés une fois au galop et ils ont pris la route de Novare. Ils sont revenus au trot un peu après. On les a entendus encore une fois au pas sur la route. Nous avons pris nos précautions. Depuis un bon moment, c'est calme.

Un artilleur, mousqueton à la main, était aux aguets près de la porte.

— Nous ne partirons d'ici, dit Angelo, que lorsque nous serons renseignés et peut-être rassurés sur le sort de cet excellent homme aux yeux bleus qui a voulu à toute force tenir un sabre à ma place. Il faut que l'un de vous parte tout de suite et même sans boire de café. Il va à Casteletto et il retourne, bride abattue, nous apporter des nouvelles. Nous sommes six et nous n'avons à choisir qu'entre deux sortes de courage : celui de l'espérance et celui du désespoir. Ce ne sont pas dix lanciers, et même vingt qui empêcheront nos affaires.

— Eh bien ! j'y vais, dit le plus maigre des soldats. Si c'est une question de rapidité, je gagnerai cinq minutes sur tout le monde parce que je suis le plus léger.

Le jour se leva dans un ciel calme mais encombré de nuages déchirés. Angelo fuma un petit cigare sur le pas de la porte. La route de Novare encore luisante de pluie flottait sur des champs couverts de brumes. Autour de l'auberge, les peupliers redevenus immobiles dressaient dans la lumière pâle leurs longues branches constellées de bourgeons. Des

bosquets de sycomores, noirs comme de l'encre, des saules rouges, des trembles plus blancs que la neige, disposés dans les lointains de la plaine comme des décors de théâtre, apparaissaient dans les mouvements du brouillard. La paix du matin donnait aux bruits une étrange netteté : l'égouttement des tuiles, le battement d'ailes d'un corbeau silencieux, le soupir de la terre gorgée d'eau. Très loin vers l'est une trompette sonna les quatre notes acides du réveil.

La diligence d'Arona arriva. Angelo regarda sa montre. Il était cinq heures et demie. Il contourna la maison. Derrière les écuries, sa petite troupe était prête.

— Ça a peut-être duré plus longtemps que ce qu'on croyait ? dit le brigadier.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, ils entendirent le bruit d'un galop bien mené. C'était, en effet, le soldat.

— Ratiboisé ! dit-il. On ne sait même pas si celui qui lui a fait son affaire est bien un lancier malgré l'uniforme. On avait fourré le bon papa en face d'un type qui ne pouvait pas le manquer. On n'avait rien laissé au hasard.

— En selle ! dit Angelo.

Il s'engagea sur la route de Casteletto et prit tout de suite le galop. Le brigadier eut de la peine à se monter jusqu'à sa hauteur.

— Hôtel de la Couronne, cria-t-il. Ils sont en train de fêter l'exploit. Puis, il retint son cheval et rentra dans le rang.

Angelo s'arrêta à l'entrée du bourg.

— Rectifiez la tenue, dit-il, la jugulaire comme pour le service de place, képi d'aplomb et au pas derrière moi.

Casteletto était encore endormi. Angelo remarqua au-dessus des toits un très beau nuage vert en forme d'aile dans lequel les premiers rayons d'un soleil très pâle allumaient une à une de longues plumes d'or. Sur la place Saint-Georges, déserte, l'hôtel de la Couronne ouvrait seul ses grandes fenêtres roses où les lampes étaient allumées. Derrière les vitres, on voyait bouger le blanc et le rouge des uniformes.

Angelo aima beaucoup le bruit noble et bien réglé que fit le pas des chevaux sur les pavés de la place. « Voilà, se disait-il, ces mouvements d'ensemble parfaits, si chers à mon cœur et qui sont bien les manifestations d'âmes sans détour. » Il n'était plus du tout capitaine d'emprunt. L'uniforme, quoique un peu ample, collait parfaitement à sa peau. Il arrêta sa petite troupe à cinq pas, face aux fenêtres, rien qu'avec un geste de la main, mais si juste que les vingt-quatre sabots s'arrêtèrent exactement en même temps. « Voilà notre vraie force, se dit-il : unis, sans un mot. » Il était exalté au suprême degré.

On avait suivi sa manœuvre de l'intérieur. Les visages s'étaient approchés des vitres.

— Donne-moi une balle de mousqueton, dit Angelo.

Il la lança comme une pierre contre un carreau qui vola en éclats. La porte s'ouvrit.

— Vous avez une canaille parmi vous, dit-il d'une voix calme. Je lui crache à la figure et, si elle y voit un inconvénient quelconque, elle peut toujours venir m'expliquer gentiment pourquoi, dans l'écurie de l'hôtel où je vais l'attendre.

Il se paya le luxe de rester quelques secondes immobile et parfaitement heureux devant des visages ébahis, puis, d'une simple indication des genoux, il fit tourner son cheval.

Il pensait avec un grand naturel à mille choses nobles et pures. « Rien ne pourra jamais me donner plus de bonheur », se disait-il pendant que le cheval exécutait le mouvement avec une grâce parfaite.

Après avoir mis pied à terre dans l'écurie, il enleva tout de suite sa tunique, sa chemise, tira son sabre et attendit.

— Sentinelles doubles à la porte cochère, dit à voix basse le brigadier. Armes à la main. Ouvrez l'œil. Ne regardez pas le spectacle ; regardez l'ouverture de cette petite rue d'où peut déboucher la police. Si elle arrive, tirez en l'air. Il faut lui couper la chique. Toi, garde les chevaux. Orson, reste avec moi : tu seras témoin.

Il y avait un peu de désarroi chez les lanciers, mais badin. Ils se haussèrent du col dès qu'ils virent Angelo torse nu. Un grand capitaine maigre, mais dont tous les mouvements avaient la souplesse des bêtes rompues aux jeux dangereux, s'avança en traînant élégamment les pieds.

— C'est toi le cracheur ? dit-il.

Angelo ne répondit pas. Il eut un frisson de plaisir.

— Pas causant maintenant, hein ? continua l'autre. J'avoue que c'est foutant de casser brusquement sa pipe quand on est jeune comme toi. Mais, fallait pas tremper ton doigt dans la sauce : elle brûle !

Il enleva son dolman, sa chemise ; on lui passa un sabre ; il se mit en garde.

Angelo joignit ostensiblement les pieds et resta raide comme un piquet.

— Idéaliste ! dit le lancier avec un petit sourire. Il avait les lèvres minces si commodes pour exprimer le mépris. Il attaqua avec une très grande impétuosité. Angelo, les pieds joints, se couvrit sans bouger le corps. Le sourire disparut des lèvres du lancier. Il força l'allure, fouetta coup sur coup de trois revers presque imparables mais qui sonnèrent sur du fer et il ouvrit la bouche peut-être pour crier. Angelo se fendit à fond, comme à l'épée. La semelle de sa botte claqua comme un coup de pistolet sur la terre battue. Sa lame pénétra jusqu'à la moitié dans le ventre du lancier. L'homme rota. D'un coup sec du poignet, Angelo enfonça sa lame quatre doigts plus avant. Le lancier poussa un petit cri tremblé, très féminin ; son corps exhala en même temps un énorme bruit organique. Il plia les genoux et tomba lentement.

— Tonnerre de Dieu, voulez-vous rester à vos postes ! cria le brigadier aux sentinelles.

— Au suivant ! dit Angelo.

Il avait au creux de la main droite une sensation exquise : l'élan de la lame souple crevant la peau.

Le dénouement avait été si rapide que les lanciers ne bougeaient pas encore. Ils regardaient le capitaine allongé de tout son long et qui sursautait de façon fort vilaine.

— Pas de blague, mon colonel, dit le brigadier, et il aida Angelo à passer sa chemise.

Angelo prit le temps de boutonner tous les boutons de sa tunique. Le soleil s'était levé. Le nuage en forme d'aile ouverte étincelait au-dessus de Casteletto.

— Vous avez joui, hein ? dit le brigadier, nous aussi. Maintenant, faut penser à se tirer des pattes.

A la sortie du bourg, ils quittèrent la grand'route et s'engagèrent à travers champs.

L'air était pur et lavé. Les montagnes semblaient proches ; la ligne des crêtes mordait avec une invraisemblable netteté sur un ciel clair, couleur de tilleul. Dans les creux de cette ligne s'entassaient comme du sucre cassé les glaces et les neiges de la Suisse. Des villages cachés d'ordinaire sous le bleu du lointain apparaissaient avec tout le détail de leurs gênoises, de leurs tours et de leurs créneaux, accrochés au flanc des montagnes, perchés sur des roches, étalés sur des replats à l'orée des luisantes forêts d'yeuses. La pluie de la veille vernissait leurs tuiles ; les premiers rayons du soleil fleurissaient de rose le crépi de leurs murs, allumaient la résille d'or de leurs vieilles ferronneries.

Un léger vent, ou plutôt un tendre mouvement des choses, apportait à la fois les grains d'un petit froid acide et de longues caresses de tiédeurs. Les chevaux trottaient dans les prés, faisant surgir des vols épais de mésanges, pleins de cris et de lourds corbeaux solitaires, silencieux, qui s'enlevaient lentement sur de grandes ailes de feutre. Des plaques de narcisses blanchissaient l'herbe.

Angelo était dans une sorte de repos dont le jeu ne valait plus la chandelle.

« A n'importe quel autre moment cette matinée m'aurait rendu heureux, se disait-il. Et pourtant, j'ai tué cet homme avec plaisir ; peut-être avec un plaisir trop vif. »

Quelques bouleaux déployaient déjà une verroterie de feuilles ; les longs trembles plantés en alignement autour des champs soulevaient au bout de leurs branches une écume légèrement teintée de vert ; les vieux peupliers avaient à la crête une fierté sans couleur encore. Les vergers encroisillonnés de rouge par le bois neuf échelaient de terrasse en terrasse les pentes des collines. Sur les escarpements de la montagne, pour la première fois la rousseur des chênaies était remplacée par le vermeil

des pousses fraîches. Une bourre bleue qui, d'ici, paraissait être semblable à celle qui pousse entre les cornes des jeunes boucs, emplissait les vallons.

La petite cavalerie d'Angelo suivait un chemin à flanc de colline. A sa droite commençait la plaine qui descendait du côté de Verceil.

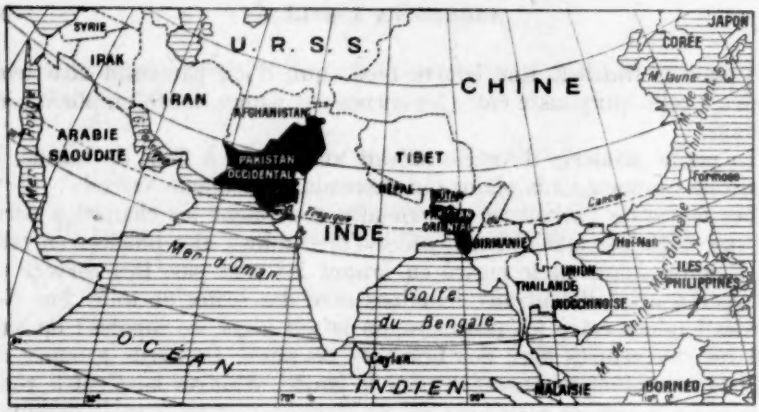
Les tentes de l'infanterie piémontaise couvraient les champs à perte de vue. Certaines étaient surmontées d'oriflammes. Des officiers en bras de chemise fumaient le cigare en faisant les cent pas. Des corvées en bourgeron gris allaient aux fontaines avec des seaux de toile. Sur des cordes tendues entre les peupliers, on faisait aérer les capotes ; on battait les couvertures avec des branches de saule. De petits groupes de soldats rompaient les faisceaux pour la garde ; d'autres faisaient le rond autour des foyers de campagne qui ne donnaient encore pas de flammes, mais seulement beaucoup de fumée. Une estafette reconnaissable à la plume rouge de son chapeau marchait dans les prés à grandes enjambées et sautait les ruisseaux ; une sentinelle, baïonnette au canon, tenait compagnie à un drapeau planté en terre devant la porte ouverte d'un pavillon d'état-major. Des ordonnances assises dans l'herbe ciraient des bottes. Un coiffeur de régiment appelait la clientèle en faisant cliqueter ses ciseaux comme un tondeur de chiens. Une patrouille rentrait au pas de promenade.

C'étaient les bivouacs du 22e carabiniers léger. Ils tenaient une ligne de Serravalle à Gregio, le long de la Fésia. On voit tout de suite quand un corps est en trois ou quatrième position. Les soldats avaient construit des cabanes de branches et de chaume. Ils s'étaient arrangés pour les placer sur des monticules, des tertres, les premières pentes de la colline (certaines étaient même à proximité du chemin que suivait Angelo) de façon à être au bel air. Ils étaient présentement tous en train de moudre du café dans des moulins qui faisaient un bruit de cigale. L'eau chauffait dans des casseroles posées sur trois pierres, au-dessus de jolis petits tas de braises.

Les cinq cavaliers, Angelo en tête (et qui se tenait raide comme un piquet) passèrent la Sésia à gué au-dessus d'un moulin. Des soldats déséquipés s'installaient comme des bourgeois en vacances sur le bord du canal de dérivation en vue de pêcher tranquillement à la ligne. C'étaient de gros paysans ébahis qui lâchèrent leur attirail pour saluer fort réglementairement cet officier d'artillerie à l'air pète-sec.

JEAN GIONO

(La fin dans la prochaine livraison.)



L'INDE ET LE PAKISTAN A L'HEURE DU CHOIX

par Tibor Mende

Le 1er mars de cette année, le Premier ministre de l'Inde a donné lecture devant la Chambre populaire — chambre basse du Parlement indien — d'une communication brève et habilement rédigée qu'il venait d'adresser au Président des États-Unis. Elle répondait à une lettre de M. Eisenhower garantissant que l'aide militaire fournie par l'Amérique au Pakistan ne serait pas utilisée contre la République de l'Inde. « Vous connaissez l'opinion de mon gouvernement et de notre peuple au regard de cette question, avait écrit M. Nehru, la politique qui en découle, politique définie après mûre réflexion, se fonde sur notre désir de favoriser l'avènement de la paix et de la liberté. Nous persévérerons dans cette voie ».

Les députés — en majorité membres du parti du Congrès auxquels se joignirent quelques communistes, socialistes et nationalistes indiens — se levèrent d'un seul mouvement et firent au Premier ministre une chaleureuse ovation. Peu à peu, les applaudissements se calmèrent, chacun reprit sa place, mais les relations entre les États-Unis et 370 millions d'Indiens venaient d'entrer dans une nouvelle phase.

Cet épisode était la conclusion des événements qui ont marqué l'histoire de l'Inde pendant les sept années écoulées depuis la proclamation de son indépendance.

Que la liberté accordée par la Grande-Bretagne à ses anciens sujets indiens soit due, partiellement tout au moins, à la pression des États-Unis, fiers de leurs traditions anticolonialistes, il y a là, sans doute, quelque ironie du sort si l'on songe qu'aujourd'hui, ainsi que le remarque M. Chester Bowles, ancien ambassadeur des U.S.A. à New-Delhi : « Pour nombre d'asiatiques, les États-Unis prennent la suite des puissances européennes colonisatrices du XIXe siècle et sont considérés comme des oppresseurs ou comme de futurs oppresseurs de race blanche. »

Le changement d'attitude de l'Amérique à l'égard des mouvements de libération qui se sont produits en Asie, ou l'interprétation erronée de cette attitude par des centaines de millions d'habitants de l'Asie, est l'un des phénomènes les plus importants de notre temps.

En effet, les relations entre la plus grande puissance du monde occidental et la plus vaste portion d'humanité non encore soumise à la domination communiste auront, à n'en pas douter, des conséquences profondes sur l'histoire des prochaines décennies. Actuellement, c'est dans la péninsule indienne que la question est la plus brûlante. La manière dont elle évoluera influencera directement l'avenir des 600 millions d'individus qui peuplent le Sud-Est asiatique et la solution qu'elle recevra peut orienter la position idéologique d'un quart de l'humanité.

A la fin de la deuxième guerre mondiale, Ali Mohammed Jinnah persuada les musulmans de l'Inde que seule la création d'un état indépendant pouvait satisfaire leurs aspirations et l'habile propagande qu'il mena pendant les dix dernières années porta ses fruits en faisant de la création du Pakistan une condition de l'indépendance de l'Inde.

Lorsque la question du transfert des pouvoirs de la Grande-Bretagne à l'Inde, pendante depuis vingt ans, arriva à maturité, il lança sa ligue musulmane dans l'action. Après des émeutes, des massacres, des transferts de populations — d'une ampleur inconnue dans l'histoire — et des négociations qui durèrent pendant des mois, la Grande-Bretagne accepta le principe de l'indépendance de l'Inde et la mère Inde accoucha de deux États jumeaux.

La création du Pakistan, peuplé de 70 millions d'habitants en majorité mahométans, ne combla pas entièrement les aspirations des musulmans, près de 40 millions de leurs coreligionnaires restant disséminés sur toute l'étendue du territoire de l'Inde. D'autre part, le colosse indien, avec ses 360 millions d'habitants, se trouvait privé de ses meilleures terres arables, de ses plantations de coton et de jute et de ses frontières naturelles le long de l'Himalaya. Les jumeaux étaient de poids inégal et nés dans de mauvaises conditions. Le transfert des biens — immobiliers ou non — appartenant notamment aux 14 millions d'émigrants qui traversaient la frontière dans les deux sens, souleva des difficultés moindres toutefois que le problème posé par le rattachement politique d'un certain nombre des 500 États princiers de la péninsule.

En principe, chacun de ces États était libre de se rattacher, soit à

l'Inde, soit au Pakistan. Mountbatten, à l'époque encore vice-roi des Indes, les pressa d'opter pour l'un ou l'autre des deux Dominions, compte tenu de leur vocation géographique, ou des préférences de leurs sujets. En fin de compte, six États s'unirent au Pakistan et les difficultés ne s'élevèrent que pour le Junagadh, l'Hyderabad et le Cachemire.

Le Junagadh, enclavé dans le territoire de l'Inde, avait une population hindoue, mais ses princes étant musulmans optèrent pour le Pakistan. Une partie de la population se révolta et appela à l'aide l'armée indienne qui fit plébisciter le rattachement à l'Inde.

L'Hyderabad, situé lui aussi au centre du Dominion indien, était le plus vaste État de l'Inde et sur 16 millions d'habitants ne comptait que 2 millions de mahométans. Toutefois, le Nizam d'Hyderabad étant musulman, obtint du Pakistan des fournitures d'armes et tenta de s'opposer par la force à la fusion avec l'Inde. Prenant prétexte des activités terroristes des musulmans, l'Inde envahit l'Hyderabad et l'absorba, effaçant ainsi les derniers vestiges qui subsistaient du vieil Empire mongol. Le Pakistan ressentit une profonde amertume de ces événements, mais les plus raisonnables de ses dirigeants, obligés de reconnaître que les deux États étaient peuplés en majorité d'Hindous et formaient des enclaves dans le territoire de l'Inde, jugèrent politique de prendre leur parti du fait accompli.

La situation au Cachemire était exactement inverse : une population en majorité musulmane, un chef d'État hindou qui se prononça naturellement pour le rattachement à l'Inde, avec l'appui d'un musulman doué d'une forte personnalité, le Cheik Mohammed Abdullah, lequel était convaincu que la coopération avec l'Inde permettrait sans doute de résoudre plus facilement le problème posé par la misère séculaire de ses quatre millions de coreligionnaires.

Cependant, deux mois à peine après la proclamation de l'indépendance, des tribus musulmanes, originaires des régions frontières du Pakistan, envahirent le Cachemire. Le Maharadjah fit appel au concours de l'armée indienne dont les troupes passèrent la frontière. L'armée pakistanaise entra à son tour dans la lutte. Après de longues hostilités, un armistice fut conclu le 1er janvier 1949 entre les deux dominions : depuis lors, les discussions se poursuivent et les Nations Unies se sont efforcées, à plusieurs reprises, de trouver un *modus vivendi* acceptable pour les deux parties. Entre temps, le Cachemire a subi un partage *de facto*, l'Inde occupant le secteur de beaucoup le plus vaste et le plus riche, le Pakistan le secteur le plus petit, mais stratégiquement le plus important puisqu'il borde la frontière chinoise et n'est séparé, d'autre part, de l'U.R.S.S., que par une mince bande de territoire afghan.

Voici sept ans que le Cachemire constitue le plus sérieux obstacle à une véritable coopération entre les deux dominions, économiquement interdépendants. L'Inde revendique la possession du Cachemire en se fondant sur l'accord donné par le gouvernement légal de cet État. Le

Pakistan s'appuie sur le sentiment de la majorité musulmane en invoquant le précédent de l'État d'Hyderabad. Si on laisse de côté les slogans de propagande, on doit objectivement reconnaître que la position du Pakistan est forte : le principe qui a présidé à la division de l'Inde était de constituer les musulmans en État indépendant et il n'est pas douteux que la population du Cachemire est en majorité mahométane.

Elle vit en outre depuis de longues années sous l'autorité d'un Maharajah hindou qu'elle a de bonnes raisons de détester. Les routes, les rivières, les échanges commerciaux, la religion, tout concourt à relier le Cachemire au Pakistan. Pourtant, malgré l'importance persistante du facteur religieux dans toute la péninsule, il n'est pas démontré que l'Inde ni le Pakistan soient disposés à consentir les sacrifices nécessaires pour libérer le Cachemire de sa servitude et de sa misère ancestrales. Il devient, d'autre part, de plus en plus évident que ces querelles intestines sont, en raison de la position stratégique du Cachemire, en passe de prendre l'aspect d'un problème international. Entre l'aérodrome de Gilgit — situé à la pointe nord du Cachemire — actuellement occupé par le Pakistan et les trois grandes villes industrielles de l'U.R.S.S. : Tashkent, Samarkand et Alma Ata, la distance n'est que de huit cents kilomètres. La province de Sinkiang, à l'extrémité ouest de la Chine, où des groupes chinois et soviétiques construisent de puissantes entreprises industrielles, n'est qu'à quelques heures de vol du Cachemire. Il est à noter que le vieux leader politique du Cachemire, le cheik Abdullah, qui, à la suite de ses réformes agraires et sociales avait conquis une grande popularité, fut écarté par l'Inde, celle-ci lui prêtant l'arrière-pensée de travailler à l'indépendance du Cachemire.

Au bout de sept années de querelles violentes, les deux dominions qui se partagent l'Inde restent profondément divisés quant au sort d'un territoire de faible valeur économique mais d'importance stratégique considérable et la politique extérieure de l'un et de l'autre a été, en grande partie, influencée par l'espoir de rallier à leurs vues, c'est-à-dire à leur propre revendication, l'opinion des autres pays.

***

Deuxième pays du monde par l'importance de sa population, l'Inde n'est devenue une nation indépendante que le 15 août 1947. Ayant opté pour les institutions parlementaires des pays occidentaux, elle a dû les adapter à un État social essentiellement aristocratique, fondé sur le régime des castes. A la base de la pyramide que constituent les différentes classes de la population, 85 pour 100 des trois cent soixante-dix millions d'habitants de l'Inde, répartis dans quatre cent mille villages, mènent une vie qui n'a pas changé depuis trois cents ans, utilisant les mêmes moyens de production, restant attachés aux mêmes traditions et aux mêmes disciplines religieuses. Au sommet de la pyramide, une

minorité infime formée aux méthodes économiques introduites par la puissance colonisatrice : commerçants, industriels, propriétaires habitant dans les villes. Au milieu, une classe moyenne peu nombreuse qui s'est cantonnée dans les grandes villes.

Bien que, comparée à ses voisins, l'Inde soit parvenue à un certain niveau de développement économique, elle ne possède presque pas d'industrie lourde — exception faite des aciéries Tata dont la production représente à peu près la moitié de celle de la Sarre. Elle a surtout des filatures et des tissages de coton et de jute et quelques fabriques de produits de consommation. Elle dépend directement de l'étranger pour l'importation des machines et des biens d'équipement dont la production en série exige un équipement technique perfectionné — et aussi pour certains biens de consommation courante.

Pour payer ses importations, l'Inde exporte du coton, du jute, certains métaux, comme le manganèse et quelques autres matières premières. Le revenu moyen par tête d'habitant s'échelonne entre cinquante et soixante-dix dollars, soit le dixième de celui du Français et moins du vingtième de celui de l'Américain.

Le pouvoir d'achat de la masse indienne est, par suite, extrêmement faible et c'est là l'obstacle principal à l'expansion d'une véritable industrie nationale. La faiblesse du revenu moyen de l'Inde tient à la fois à une productivité insuffisante et à la surpopulation.

Compte tenu de ses ressources, l'Inde est, en effet, fortement surpeuplée.

La population au kilomètre carré (tirant sa subsistance des seuls produits du sol) est d'une densité nettement supérieure à celle de beaucoup de pays occidentaux à grand rendement industriel. Bien plus, malgré un taux de mortalité et des conditions d'hygiène effrayants, la population s'augmente en dix ans d'un chiffre égal à celui de la population totale de la France. Faible rendement du sol, augmentation régulière du nombre des habitants, ces deux facteurs créent une sous-production alimentaire qui ne cesse de s'aggraver, d'où des famines périodiques. Pendant les années qui ont suivi la guerre, l'Inde a dû importer chaque année quatre à cinq millions de tonnes de céréales et les payer en devises étrangères ce qui a sérieusement freiné son développement industriel. Le mode de propriété suranné forme, d'autre part, un sérieux obstacle à une amélioration du rendement de la terre. Une partie importante de la surface cultivée appartient à de gros propriétaires qui, en vertu de très anciens privilèges, peuvent fixer à peu près librement le loyer de la terre, ne payant eux-mêmes que des impôts très réduits. Ces propriétaires ou *zamindars* sont le plus souvent les seuls dispensateurs du crédit agricole et exigent en échange de leur concours des redevances supplémentaires qui pèsent sur la masse de la population rurale.

Quant aux terres exploitées directement par les propriétaires elles sont — du fait de l'égalité des partages entre tous les héritiers mâles —

divisées en lots trop petits pour pouvoir être cultivés d'une façon rationnelle : les récoltes sont très inférieures, en général, à celles des autres contrées de l'Asie.

Il n'est guère surprenant que l'instauration brusquée dans un pays aussi arriéré d'un régime parlementaire calqué sur celui des pays occidentaux, n'ait pas donné de résultats entièrement satisfaisants.

Au sein d'une population qui compte 85 pour 100 d'illettrés, il ne peut exister d'opinion publique au sens où nous l'entendons en Occident. Les inclinations politiques sont souvent liées aux convictions religieuses ou influencées par le fonctionnement du système des castes qui assure un rôle prépondérant au brahmane, propriétaire foncier, intellectuel ou homme politique. Un fossé profond sépare l'élite dirigeante formée aux méthodes occidentales et les masses rurales inorganisées : les agitateurs extrémistes disposent, par suite, d'une large audience, qu'ils propagent l'évangile marxiste ou l'orthodoxie hindouiste.

Le Parti du Congrès, s'il a pu, un moment, catalyser le désir de se libérer de la tutelle étrangère qui animait les masses, la liberté une fois acquise, a perdu rapidement sa force d'attraction. Ce parti qui tenait sa puissance de la ferveur nationaliste de millions d'hommes est peu à peu devenu le porte-parole des classes moyennes, des grands commerçants, des prêteurs à gage et des propriétaires dont l'aspiration à l'indépendance tenait essentiellement au désir de s'affranchir de la sujétion économique de l'Angleterre.

Après la mort de Gandhi, le Parti du Congrès renonça de plus en plus à l'idéal moral élevé qui avait été le sien et se fragmenta en un certain nombre d'organisations politiques répondant à des tendances locales. Il n'en demeure pas moins, en raison de l'immense popularité de son chef, M. Nehru, successeur de Gandhi, le plus important de l'Inde. A côté de lui, socialistes, communistes et hindouistes, dont l'idéologie est essentiellement à base religieuse, jouent un rôle politique de plus en plus actif.

Entre décembre 1951 et avril 1952, l'Inde a, il faut le répéter, risqué l'une des tentatives les plus audacieuses que l'histoire ait connues en introduisant *de plano*, dans un pays arriéré, les méthodes politiques des pays modernes et en appelant à voter, pour la première fois, des masses illettrées. Sur cent soixante-quinze millions d'électeurs, on compta cent cinq millions de votants. Ce qui est curieux, c'est que le parti du Congrès auquel l'Inde devait sa liberté, ne totalisa que 45 pour 100 des voix. Bien que — par l'effet du système électoral — le parti du Congrès ait obtenu les trois quarts des sièges au Parlement, le parti communiste, avec 5 pour 100 des voix, n'en est pas moins devenu le parti le plus fort de l'opposition. Immédiatement après lui venaient les socialistes et enfin les partis à influence religieuse ou locale prédominante. La participation au vote n'ayant été que de 60 pour 100, on constate que un quart seulement des électeurs ont maintenu leur confiance au parti qui, cinq ans

plus tôt, régnait en maître sur le pays. Autre sujet de surprise : les communistes ont recruté la plus grosse partie de leur clientèle électorale dans les régions du sud (les plus peuplées) ce qui laisse présager que l'antagonisme racial entre le Nord et le Sud peut être, à l'avenir, un des leviers de l'évolution politique de l'Inde.

En dépit de ces signes inquiétants, le parti du Congrès conserve le pouvoir jusqu'aux prochaines élections de 1956. Dans aucun des États qui forment aujourd'hui la République de l'Inde, l'opposition n'a été assez forte pour conquérir la majorité. M. Nehru n'a évidemment obtenu la confiance d'une partie du corps électoral — et ne peut espérer la conserver — que si, au cours des cinq années dont il dispose, il entreprend des réformes. De ce point de vue, les observateurs politiques constatent que, dès maintenant, l'impuissance du parti du Congrès à résoudre le problème que pose le régime de la propriété foncière a causé dans l'opinion une très grave déception.

L'abolition du zamindariat a bien été décidée dans un grand nombre d'États de l'Inde, mais cette réforme n'a pu se traduire dans les faits, en raison des dispositions, sans doute abusives, prévues pour l'indemnisation des propriétaires. Les fermiers, traditionnellement endettés, n'ont pu payer ces indemnités et, en règle générale, l'État n'a pu, de son côté, leur accorder les facilités nécessaires pour leur permettre de se libérer ; si bien qu'après une expérience de sept années, le problème qui recèle en puissance la plus sérieuse menace d'explosion révolutionnaire, n'a pas été résolu. Ce qui est plus grave, c'est qu'il n'a que peu de chances de l'être tant que le parti qui gouverne aura partie liée avec les grands propriétaires fonciers. Or, c'est avant tout de sa solution que dépend l'évolution future du pays. Dans la plus grande partie de l'Asie, l'état féodal de la propriété foncière a été l'un des ferments de la poussée révolutionnaire et il est certain que si l'Inde ne parvient pas à réaliser la réforme nécessaire, le risque d'un mouvement de masses prendra des proportions telles qu'il ne pourra plus être conjuré.

A une échéance moins proche et pour faire face aux difficultés économiques avec lesquelles elle se trouvait aux prises, l'Inde a mis sur pied un plan quinquennal.

Ce plan concerne avant tout l'agriculture et l'industrie lourde n'y tient qu'une place modeste. Or, si l'Inde possède de riches gisements de minerais, notamment de minerai de fer, si elle dispose de vastes surfaces de terres non cultivées, la mise en valeur de ces richesses exigerait un équipement industriel considérable ; le plan s'attachant principalement à la satisfaction immédiate des besoins de la consommation ajourne cet effort d'équipement et retarde d'autant le transfert vers des régions (où son concours deviendrait nécessaire) de la main-d'œuvre rurale excédentaire dans d'autres régions. D'autre part, le jeu même des institutions démocratiques ne permet pas au gouvernement de prendre des mesures

autoritaires pour éliminer les obstacles d'ordre social qui s'opposent à une véritable planification.

Il faut ajouter que l'Inde est obligée de compter au départ et à concurrence de un milliard deux cent cinquante millions de dollars, sur le concours de l'étranger pour l'exécution de son plan de cinq ans. Par suite de la baisse très marquée, depuis la mise en application du plan, du cours des matières premières dont l'exportation est la source principale du revenu national, l'importance de l'aide que l'Inde attend de l'étranger s'est considérablement accrue. A l'origine, les auteurs du plan n'avaient pas d'autre ambition que de rétablir le standard de vie de la population à son niveau d'avant-guerre. Aujourd'hui, on peut se demander si cet objectif pourtant modeste est susceptible d'être atteint au cas où l'Inde n'obtiendrait pas la totalité des crédits extérieurs dont elle a besoin pour financer les investissements nécessaires.

Trois ans après la mise en train du plan, un sur huit seulement des habitants bénéficie des améliorations qui devaient profiter à tous. Les travaux d'irrigation ont rendu à l'agriculture un million d'hectares, deux cent mille hectares ont été défrichés, la construction de barrages a permis de récupérer, d'autre part, six cent mille hectares de terres arables. On a aménagé des chutes d'eaux ; la production du ciment, des engrais, des textiles et de certains autres produits de consommation a augmenté. On a développé le réseau téléphonique. Du côté des industries mécaniques, les progrès ont été faibles ; on projette partout la construction d'une aciérie qui doit être confiée à un groupe allemand ; rien n'a été fait dans le domaine de l'industrie lourde. Grâce à deux années pluvieuses et, dans une mesure plus modeste, grâce aux travaux d'irrigation et de défrichement, il est vraisemblable que l'Inde parviendra à s'affranchir cette année du lourd tribut que représentait pour elle l'importation des produits alimentaires.

46 pour 100 de son budget étant affectés à la défense nationale, elle ne peut, en tout cas, maintenir ses investissements au rythme initialement prévu. Une mission d'experts a évalué à quatre cents millions de dollars par an l'aide extérieure qui serait nécessaire à l'Inde pour mener à bien son plan quinquennal. Récemment, le ministre des Finances de l'Inde a fixé le déficit annuel à cinq cents millions de dollars et un économiste anglais connu a lui-même confirmé qu'une aide annuelle de cette importance pourrait seule « empêcher l'Inde d'échouer dans l'exécution de son plan et de rallier le camp communiste ».

***

L'État du Pakistan, créé par M. Jinnah, a la forme de deux oreilles de dimension inégale accrochées de chaque côté de la tête de l'éléphant indien. A l'est, le Bengale ; à l'ouest, les anciennes provinces de l'Inde

à population en majorité musulmane. Création aussi surprenante que le serait une fusion de l'Angleterre et de la Suisse sous prétexte que ces deux pays sont protestants au sein d'une communauté européenne à prédominance catholique. A vrai dire, quarante millions de musulmans vivent en dehors des frontières du Pakistan qui englobe lui-même une forte minorité d'Hindous. Si M. Jinnah est parvenu à conférer à soixante millions de musulmans leur autonomie politique, il a modifié en sens inverse la condition de quarante millions de ses coreligionnaires qui sont passés de l'état de minorité puissante et privilégiée à celui de minorité dont on se défie.

Les deux parties du Pakistan sont séparées l'une de l'autre par deux mille kilomètres de territoire indien. La superficie du nouvel État est comparable à celle de la France et du Maroc réunis ; la zone est, qui rassemble plus de la moitié de la population totale et produit la totalité du jute exporté par le Pakistan, n'en représentant que le sixième. La densité de la population au kilomètre carré est dans cette zone quatre-vingt-six fois supérieure à celle du Belouchistan, province la plus importante de la zone ouest, plus grande à elle seule que l'Italie tout entière.

S'il compte de vastes étendues stériles, le Pakistan-ouest a hérité certaines des terres les plus fertiles et les mieux irriguées de l'Inde : le Punjab et certaines parties du Sud. Dans le Pakistan surpeuplé de l'Est vivent les masses les moins bien alimentées et, par suite, physiologiquement, les plus déficientes de la péninsule de l'Inde, celles dont la vie a toujours été la plus misérable.

Le Pakistan, pris dans son ensemble, ne possédait pratiquement pas d'industrie. Les deux zones privées de leur hinterland naturel manquaient, d'autre part, de l'expérience technique, du personnel et des capitaux nécessaires à une industrialisation rapide ; 10 pour 100 seulement des hommes et moins de 2 pour 100 des femmes n'étaient pas illettrés. Chaque année, des centaines de milliers d'individus mouraient de la malaria, de la tuberculose, de la dysenterie, de la variole et du choléra. Malgré un standard de vie tout à fait insuffisant, guère plus élevé que celui du reste de l'Inde, le pays vivait sur ses propres ressources, exportant même le prétendu surplus de ses produits alimentaires.

Il reste que pour payer ses importations — de machines notamment — le Pakistan ne disposait que d'une infime quantité de matières premières intégralement réservées à l'exportation et dont le prix fixé évidemment d'après les cours mondiaux était sujet à d'importantes fluctuations. A concurrence des trois quarts, ces exportations se composaient de coton et de jute, pour le reste de laine, de thé, de cuirs et de peaux.

La faune, la flore et le climat des deux zones du Pakistan offrent un contraste absolu. Il en va de même de l'histoire, de la culture et des intérêts économiques de leurs habitants. Les hommes de l'Est diffèrent de ceux de l'Ouest par l'aspect, la langue, le tempérament, au moins

autant qu'un Anglais d'un Suisse. Dans l'Ouest lui-même, et d'une province à l'autre, on relève des différences de race, d'aspect physique, de culture et de standard de vie. Le seul lien qui est censé unir les habitants des deux zones est l'Islam.

Il est, dans ces conditions, à peine surprenant que l'unité du récent État n'ait pu être maintenue qu'au prix de sérieuses difficultés. Plus se précisaient les menaces de désagrégation intérieure, plus se faisait sentir le besoin d'accentuer la puissance du seul facteur d'union, l'Islam. Mais plus s'affirmait la prédominance des partis se réclamant de l'idéologie religieuse, plus se creusait le fossé entre les forces de conservatisme social et celles qui tendent vers le progrès économique, seul susceptible de résoudre les difficultés du pays. Pendant les sept premières années de son existence nationale, le Pakistan se trouva constamment placé devant ce dilemme. Plus encore que dans l'Inde, sa population était en majeure partie agricole. Les classes moyennes et les classes ouvrières n'y existaient presque pas. Le pouvoir appartenait presque exclusivement aux propriétaires fonciers et aux commerçants qui avaient été les principaux soutiens de M. Jinnah dans son action en faveur d'un Pakistan libre. La ligue musulmane, comme aux Indes le parti du Congrès, occupa donc seule la scène politique.

Mais contrairement à ce qui se passa dans l'Inde, les autres partis ne purent parvenir à s'affirmer. Une pression insistante des zamindars sur leurs fermiers, une propagande sans relâche, le truquage local des élections, assurèrent à la ligue musulmane le maintien de sa domination politique. Malgré certains dissentiments entre les propriétaires fonciers, attachés au conservatisme social, et les producteurs plus ouverts à l'influence occidentale, le parti de la ligue a en fait gouverné le pays depuis qu'il est devenu indépendant. Les élections remontent à une date antérieure à la fin de l'occupation anglaise et les résultats de cette consultation au suffrage restreint n'ont fourni aucune indication valable sur l'état de l'opinion au regard des problèmes qui se posent aujourd'hui au Pakistan [1].

Grâce aux concours financiers obtenus des propriétaires terriens et des commerçants, l'industrialisation du pays, principalement dans le domaine du textile, a fait quelques progrès : c'est ainsi que le Pakistan est aujourd'hui équipé pour transformer lui-même une partie de sa production de jute et de coton au lieu de recourir, comme précédemment, aux usines indiennes et qu'il utilise pour ses exportations par mer, non plus le port de Calcutta, mais celui de Chittagong, de construction récente. Karachi, qui était autrefois une ville de province un peu somnolente, a vu son importance tripler. Enfin, à la suite de l'amélioration de leurs conditions d'existence, l'apaisement s'est fait dans les tribus de la zone fron-

1. Au moment où nous corrigeons ces épreuves, des élections ont lieu dans le Pakistan Oriental et la Ligue musulmane est battue.

tière de l'Afghanistan où la répression de troubles incessants donnait lieu, auparavant, à l'intervention fréquente des troupes britanniques.

Dans le domaine social et plus particulièrement dans celui de l'instruction publique, les progrès n'ont été que fort modestes. Quant aux mesures envisagées pour réformer le statut de la propriété foncière, elles ont été plus timides encore que dans l'Inde et plus malaisément réalisables.

Les problèmes majeurs qui ont pesé, depuis sa fondation, sur la politique du nouvel État dérivaient tous du dilemme fondamental devant lequel il se trouvait placé dès le départ. De quoi s'agissait-il ? D'élaborer une constitution (toujours à l'étude), de définir le rôle politique des chefs religieux, de résoudre les rivalités ethniques et linguistiques, d'intégrer dans la population les réfugiés de l'Inde, enfin de régler les relations avec l'Inde, influencées depuis la séparation des deux États par des facteurs divers mais dominées surtout par la question du Cachemire.

Liées à l'évolution de ces problèmes on peut distinguer dès maintenant dans la vie du nouvel État quatre phases successives.

La première s'ouvrit dans la période de trouble qui suivit la séparation de l'Inde et du Pakistan et se termina en septembre 1948 avec la mort de Ali Mohammed Jinnah. Le problème majeur était alors celui de la construction de l'État au sens propre du mot.

Pendant la seconde phase, celle de la consolidation, les affaires publiques ont été drigées par Liaquat Ali Khan, premier ministre, et Ghulam Mohammed, actuellement gouverneur général et expert en matière financière. Période durant laquelle la stabilité économique due à la hausse des cours du coton et du jute — surtout après l'ouverture des hostilités en Corée — permit au Pakistan d'affirmer ses possibilités d'existence nationale : on élabora des plans à longue échéance, des programmes d'irrigation, de construction de barrages et d'usines de transformation. On organisa une armée nationale qui, aujourd'hui, avec ses treize divisions fortement disciplinées et bien que moins importante que celle de l'Inde, compte parmi les meilleures forces combattantes du Sud-Est asiatique.

En septembre 1949, le Pakistan décida, contrairement à l'exemple des autres États du Commonwealth, de ne pas dévaluer sa monnaie, décision qui survenant à une époque où la guerre de Corée favorisait, d'autre part, les ventes à l'extérieur, assura la stabilité jusqu'en octobre 1951 : cette stabilité cessa brusquement avec la mort de Liaquat Ali Khan, assassiné dans des conditions restées mystérieuses.

De même que dans d'autres pays économiquement sous-développés, l'indépendance politique n'assurait pas automatiquement au Pakistan les moyens de résoudre des difficultés héritées de la période où il n'était qu'une colonie britannique : entre les promesses faites et les réalisations effectives, la distance était grande et une déception inévitable s'ensuivit.

Le Pakistan connut alors, sous la présidence de Kwaja Nazimuddin une troisième phase caractérisée par des luttes intestines, des rivalités de province à province. Malgré l'euphorie économique liée à la continuation de la guerre en Corée, des fissures apparurent dans l'appareil du nouvel État. L'antagonisme d'intérêts entre le Pakistan de l'est et celui de l'ouest, exacerbé par la question linguistique — l'Urdu (de l'ouest) ou le Bengali (de l'est), serait-il la langue nationale ? — était une source d'âpres conflits. Intrigues, querelles religieuses stériles, corruption grandissante empoisonnaient de plus en plus la vie publique, tandis que — en dépit d'innombrables tentatives de médiation des Nations-Unies — les relations avec l'Inde entraient dans une phase critique.

Au printemps 1953 des émeutes éclatèrent dans la plupart des grandes villes : le Pakistan entrait dans la quatrième phase. Opterait-on pour un régime théocratique ou pour une constitution moderne, était-on résolu à mettre un terme à la corruption, appliquerait-on les réformes envisagées, tenterait-on un véritable effort de réconciliation avec l'Inde ? Ces questions restaient pendantes. A un aussi grave tournant de leur existence nationale, les Pakistanais stupéfaits apprirent qu'ils étaient menacés de famine.

Bien que la population du Pakistan s'accroisse chaque année d'un million d'habitants, le pays comporte de vastes zones encore incultes et qui pourraient être exploitées pour nourrir l'excédent des consommateurs. Dans l'immédiat, et bien que l'on eût pris des mesures pour réserver au marché intérieur la totalité des denrées alimentaires disponibles, il subsistait un déficit évalué à un million de tonnes de blé. Cette situation n'était pas due seulement à un coup du sort. Comme la presse ne manqua pas de le souligner, elle s'expliquait par l'impéritie de l'Administration, par l'insuffisance des réformes agraires, par la généralisation de la fraude et par le maintien d'un système d'irrigation défectueux. L'indignation générale que causa la subite menace de famine chassa du pouvoir le premier ministre : il fut remplacé par un homme politique peu connu, Ali Mohammed, alors ambassadeur du Pakistan aux États-Unis. En prenant le pouvoir, il demanda aux Américains de fournir d'urgence à son pays un million de tonnes de blé. Tandis qu'une demande analogue formulée par l'Inde deux ans plus tôt — devant une semblable menace de famine — avait été discutée pendant plusieurs mois par le Congrès américain et que certains de ses membres avaient songé à réclamer en échange de l'aide fournie par les États-Unis des garanties d'ordre politique, la requête du Pakistan fut satisfaite en un temps record et sans condition. Trois mois plus tard, les journaux américains laissaient entendre que le Pakistan avait offert aux États-Unis l'installation de bases militaires sur son territoire.

La réaction de l'Inde fut rapide et violente. M. Nehru manifesta ouvertement son amertume et ses paroles trouvèrent un écho dans toute l'Asie du Sud-Est. Il stigmatisa la proposition du Pakistan comme susceptible

de faire échec à l'équilibre politique entre les deux nouveaux dominions, en laissant entendre, d'autre part, que le retour dans la péninsule de forces armées occidentales était de nature à remettre en question sa récente libération. Devant la véhémence inattendue de cette protestation, le projet d'installation de bases militaires dans le Pakistan fut progressivement abandonné. On y substitua un projet différent tendant à inclure le Pakistan dans un nouveau programme d'organisation défensive du Moyen-Orient. Axée sur la Turquie au lieu d'être orientée vers l'Egypte, la nouvelle organisation s'étendait vers l'Est : elle incluait dès l'origine le Pakistan et pourrait englober éventuellement l'Irak et l'Iran.

En réponse à l'affirmation de M. Walter S. Robertson, secrétaire d'état adjoint aux affaires d'Extrême-Orient, suivant laquelle les États-Unis devaient conserver en Asie un potentiel militaire suffisant pour pouvoir faire face à une agression communiste, M. Nehru rétorqua, non sans irritation : « Quels qu'en puissent être les motifs, les nations asiatiques, et en tout cas l'Inde, ne peuvent donner leur accord à cette politique ; nous entendons conserver notre pleine indépendance. »

Il accusa les États-Unis de favoriser la tension en Asie et de compromettre les relations entre l'Inde et le Pakistan à un moment où des négociations entre les deux états permettaient précisément d'espérer une détente.

La position du premier ministre de l'Inde trouva des appuis non seulement parmi de nombreuses nations sud-asiatiques, mais également au Pakistan et même aux États-Unis.

Au cours de la dernière campagne électorale dans le Bengale, en février 1954, les leaders du Parti du Front unique opposé à la ligue musulmane s'en sont pris au pacte de défense commune entre le Pakistan et les États-Unis en affirmant que « contre un million de tonnes de blé, le parti de la Ligue avait vendu l'indépendance de leur pays ».

Aux États-Unis Mrs Roosevelt, entre autres personnalités, déclara le 26 février 1954 : « L'opinion se répand dans le monde que pour obtenir de nous une aide matérielle, le meilleur moyen est d'accepter une aide militaire. Cela est fort regrettable car nous contribuons, nous-mêmes, à aggraver l'incompréhension à notre égard et à diminuer les chances de paix au lieu de les augmenter, particulièrement en Asie. »

⁂

Les experts indiens ont établi leur programme en comptant que les investissements étrangers représenteraient environ 1 250 millions de dollars. Depuis lors, il est devenu évident que l'offre de capitaux étrangers n'a pas complètement répondu à cet espoir et que le déficit que ces capitaux devaient combler n'a fait que s'élargir.

En attendant, l'Inde consacre à la défense nationale près de la moitié de son budget et le Pakistan beaucoup plus. L'aide militaire américaine

peut alléger les charges financières du Pakistan. De son côté M. Nehru a bien donné l'assurance que l'Inde n'augmenterait pas le budget de sa défense nationale, mais elle peut y être contrainte sous la pression des nationalistes. Il n'est pas exclu en effet que la crainte d'un renforcement de la puissance militaire du Pakistan ne conduise l'Inde à prélever pour son armement une part plus grande de ses faibles ressources ce qui ajournerait d'autant la réalisation de son modeste programme de réformes économiques.

Un pareil résultat serait gros de conséquences : l'Inde et la Chine exercent en effet une influence déterminante sur les 600 millions d'individus qui habitent les régions comprises entre la passe de Khaïber et les plus lointaines îles de l'Indonésie. Ces deux pays qui, depuis de nombreux siècles, orientent l'évolution d'un quart de l'humanité, ont au milieu du XXe siècle, simultanément et pour la première fois, entrepris la planification de leurs économies respectives.

Des principes tout différents inspirent les deux expériences. La Chine, qui aspire à la création d'une importante industrie lourde, impose à sa population un régime d'économies forcées et, au mépris des libertés individuelles, dispose sans pitié du travail de l'homme. Suivant l'exemple russe, elle sacrifie les aspirations de la génération actuelle avec l'espoir que dans l'avenir, les Chinois disposeront de richesses industrielles accrues et que le standard de vie deviendra plus élevé.

L'Inde, elle, s'emploie à satisfaire les besoins immédiats de la consommation. Soucieuse de respecter, conformément à l'idéal occidental, une certaine liberté individuelle et politique, elle n'impose pas à sa population de sacrifices trop lourds et se borne à des objectifs relativement modestes. L'Inde consacre à l'expérience en cours, moins de 4 p. 100 du revenu national ; les Chinois sont obligés d'y consacrer près de 20 p. 100 du leur.

Ces deux chiffres sont à eux seuls significatifs : dans un assez proche avenir les résultats obtenus en Chine risquent de paraître plus spectaculaires que ceux de l'Inde, cela du fait des industries lourdes nouvelles et de la forte organisation du pouvoir. Les masses asiatiques y seraient peut-être fort sensibles, animées qu'elles sont, d'un réel esprit de révolte contre l'influence économique étrangère.

C'est en songeant à cette évolution possible que l'on doit considérer les deux attitudes qu'il est possible d'adopter pour traiter les problèmes du Sud-Est asiatique.

Dans un premier camp, on soutient que la Chine, comme la Russie, en raison même de son idéologie expansionniste, menace l'indépendance de ses voisins. Le Sud-Est asiatique possède à peu près toutes les matières premières qui manquent au bloc communiste ; donc sa faiblesse intérieure le met dangereusement en péril. Il en résulte que les peuples qui ont une frontière commune avec le bloc communiste — à savoir, notamment, les États du Sud-Est asiatique — doivent renforcer leurs moyens

de défense et s'assurer un armement moderne ; ils doivent même être placés sous la protection de l'appareil militaire occidental afin de pouvoir résister à une agression communiste.

Un deuxième groupe d'hommes politiques soutient que le danger communiste dans les États du Sud-Est asiatique réside bien plus, à l'heure actuelle, dans leur situation politique et sociale (faiblesse du gouvernement, paupérisme) que dans un risque d'agression venant de l'extérieur ; en d'autres termes, l'avenir du communisme dans le Sud-Est asiatique serait lié davantage à des causes *intérieures* qu'à des causes *extérieures*. Les défenseurs de ce point de vue estiment qu'il existe plus de chances d'immuniser les masses de l'Asie du Sud-Est contre le communisme en améliorant leur standard de vie qu'en armant des hommes souvent sous-alimentés pour défendre un gouvernement qui ne suscite de leur part que peu d'enthousiasme.

Les deux thèses possèdent des partisans et des détracteurs (les uns et les autres fort connus) aussi bien à l'intérieur des pays du Sud-Est asiatique que dans ceux dont ils réclament une aide financière ou militaire.

Quelle est de ces deux thèses la plus valable ? Les dix ou quinze prochaines années nous le diront. Ce qui est certain, c'est que l'avenir du monde dépendra en grande partie de l'attitude de ces 600 millions d'hommes et de l'influence qu'on exercera sur eux.

TIBOR MENDE

HISTOIRE DE PIERROT

par Henri Thomas

Mon frère avait près de trente-cinq ans lorsque la guerre a éclaté ; il n'était jamais sorti des départements lorrains, excepté pour son voyage de noces, qu'il avait fait au Havre. Il était installé à son compte rue de la Franche-Pierre, à Remiremont, et sa boulangerie-pâtisserie marchait bien. Malgré les fatigues du métier, il avait pris de l'embonpoint. Il n'était plus abonné au *Populaire,* dont il avait été fidèle lecteur durant ses années d'apprentissage. Etant donné sa profession, son âge, et ses trois enfants, il avait été versé dans une unité de l'intendance, une compagnie manutentionnaire stationnée à Toul. Cela ne l'éloignait pas beaucoup des Vosges, il avait souvent des permissions de vingt-quatre heures, et sa femme venait le voir à Toul, avec l'un ou l'autre des gosses.

On peut donc croire qu'il a été très malheureux, quand il s'est retrouvé, en juillet 1940, dans une caserne d'Ajaccio, au milieu de soldats de toutes armes repliés là on ne savait sur quels ordres ni pourquoi. Plutôt qu'une caserne, c'était un caravansérail, d'où la discipline militaire avait presque disparu, mais où l'on était bien nourri, car une organisation d'intendance s'était repliée au complet sur la Corse, avec de grands stocks d'approvisionnement, et, n'ayant rien de mieux à faire, elle fonctionnait. Si malheureux que mon frère ait été dans ce dépôt, il ne pouvait pas s'empêcher de rire quand il en parlait, et comme, en outre, il bégaie un peu, on était forcé de rire avec lui.

Le dépôt était nourri, mais le magasin d'habillement n'avait pas suivi l'intendance. Les uniformes revêtus en septembre 1939 avaient beaucoup souffert durant les jours et les nuits de la retraite. C'est là une chose qui a beaucoup démoralisé mon frère. Il n'avait pas de linge de rechange, le

camion où était son barda s'étant échoué dans la vallée du Rhône. Laver l'unique chemise, c'était possible, mais l'uniforme ? Et les déchirures, et les boutons arrachés ! Mon frère, en vrai travailleur manuel, n'avait jamais rattaché un bouton. Et les brodequins dessemelés ! Sur le peu qui lui restait de ce qu'il avait en poche au moment de la débâcle, mon frère s'est acheté des sandales de corde. « Traîner dans les rues en sandales de corde avec des molletières, et de la ficelle comme bretelles, voilà ce que j'ai fait, plus de trois semaines ! Ou bien s'asseoir dans la cour de la caserne et regarder passer les ânes sur la route... »

C'est un de ces après-midi où il était assis dans la cour de la caserne, qu'il a fait la connaissance de Pierrot. Ce type, dans un uniforme de tirailleur en meilleur état que celui de mon frère, s'était assis non loin de lui, et aussitôt s'était mis à un bizarre travail. Il avait tiré de dessous sa veste un ceinturon de cuir, et, à l'aide d'un couteau à cran d'arrêt, qui devait être parfaitement aiguisé, à voir comme il tranchait net le cuir épais, il découpait le ceinturon en minces bandes, semblables à des lanières de fouet. Mon frère était intrigué, mais son étonnement se mêlait d'indignation. Il demande :

— Qu'est-ce qui te prend, d'esquinter ton ceinturon comme ça ?

— T'inquiète pas, dit l'autre, laisse faire Pierrot, c'est pas le premier qu'on découpe.

Un instant après, ils étaient engagés dans une conversation très instructive pour mon frère, et qui a marqué la fin de ces jours de marasme, dont il ne se serait peut-être jamais tiré sans Pierrot. Je suppose que celui-ci avait remarqué mon frère depuis un certain temps, et qu'il avait pas mal réfléchi avant de lier connaissance. Ce n'était pas par hasard qu'il s'était assis non loin de lui, avec son couteau et son ceinturon. Pourtant, il a d'abord continué son travail sans rien dire. Il avait découpé six lanières dans le ceinturon ; il en a mis trois dans sa poche, avec la boucle en métal et la pointe, puis il a commencé à tresser ensemble les trois autres, si artistement que le luisant des trois lanières était tout du même côté de la tresse, et celle-ci aussi serrée que de la vannerie fine. Cela ne faisait plus du tout penser à l'ancien ceinturon. Mon frère était trop intéressé par la façon dont Pierrot s'y prenait pour poser des questions. Mais quand Pierrot a eu tressé un bon demi-mètre, il s'est arrêté, il a considéré son travail et il a dit :

— Ça va pour aujourd'hui, on finira demain, et ce sera deux cents francs pour Pierrot, et c'est bien gagné ; va-t'en trouver dans le commerce une ceinture fantaisie aussi solide !

— C'est du beau travail, dit mon frère, mais il te faut du cuir...

— Tu ne vois pas beaucoup de types en ceinturon dans les rues, répondit Pierrot ; c'est plus la mode, et il fait trop chaud. A cinquante francs pièce, j'en trouve plus qu'il ne m'en faut.

Mon frère s'attendait à ce que l'autre lui proposât de lui acheter son

ceinturon ; mais telle n'était pas l'intention de Pierrot. Le lendemain soir, mon frère alla le trouver dans son coin de dortoir, car il était curieux de voir la ceinture achevée. Pierrot la tira de son sac ; la boucle du ceinturon primitif, soigneusement fourbie, avait une jolie allure de broche ancienne.

— C'est le plus dur qui reste à faire, dit Pierrot ; viens avec moi demain matin, tu te rendras compte.

On lui achetait ses ceintures tressées dans un magasin d'articles de fantaisie du cours Napoléon. Mon frère fut bien étonné de voir Pierrot offrir sa marchandise en balbutiant, d'un air sournois et même coupable qui mettait mal à l'aise le boutiquier lui-même, cependant tout disposé à s'entendre avec lui.

— Tu ne sais pas vendre, dit mon frère quand ils furent sortis du magasin ; on dirait que t'as la trouille, tu n'as pourtant rien à te reprocher.

Pierrot parla vaguement :

— C'est pas que j'ai la trouille, et je ne suis pas dans mon tort. Mais moi, tu sais, le grand commerce... Les bureaux, les gendarmeries, c'est du pareil au même.

Une telle opinion avait de quoi choquer mon frère dans sa conscience de commerçant :

— Tu as des préjugés, dit-il ; si tu devais traiter comme patron-boulanger avec les Grands Moulins pour tes farines, tu te rendrais compte que le commerce est une affaire d'intelligence.

— Pour sûr, dit Pierrot, faut les connaissances.

Il fut décidé, en fin de compte, que mon frère se chargerait de placer les ceintures confectionnées par Pierrot, moyennant une honnête ristourne. Rien n'était plus aisé que d'écouler avantageusement ces articles, qui commençaient alors à se faire rares. La difficulté fut bientôt, pour Pierrot, de se procurer des ceinturons à un prix raisonnable, puis simplement d'en trouver, d'une manière ou d'une autre. Deux ou trois ceinturons d'officiers, moins larges, de cuir souple et doux, firent des ceintures si jolies que mon frère put les vendre à des prix dont il s'étonne aujourd'hui encore.

— Pour celles-là, dit Pierrot, le cuir n'a pas coûté cher, mais c'est les dernières ; on risquerait trop.

Au cours de ces travaux, Pierrot et mon frère avaient naturellement fait plus ample connaissance. A vrai dire, si Pierrot ne faisait aucun mystère de sa vie civile, il ne trouvait pas non plus grand'chose à en dire ; il avait une femme, quatre gosses, une roulotte et un cheval, qui devaient être quelque part entre Nancy et Saverne ; il avait aussi un frère, célibataire, rétameur de son métier, et qui n'avait pas été mobilisé parce qu'il avait une jambe de bois, résultat d'une chute alors qu'il aidait au démontage d'un manège de balançoires. Ayant raconté cela, Pierrot ne

revint plus sur le sujet. Il n'attendait pas de lettres, et les bruits qui couraient sans cesse d'un éventuel retour en France des troupes repliées en Corse le laissaient indifférent. Mais mon frère gémissait pour deux ; il lui arrivait de verser des larmes en évoquant sa femme et ses trois gosses, à Remiremont, dans cette partie de la Lorraine qu'on appelait alors zone interdite :

— Interdite, disait mon frère, tu te rends compte ? Même qu'on soit libérés, rapatriés, je ne les reverrai jamais.

— Te frappe pas, disait Pierrot ; il n'y a pas de zone interdite qui tienne.

Mais Pierrot se morfondait aussi, à sa manière, à présent qu'il était oisif. Une certaine discipline s'était rétablie, à la longue, dans les casernes du dépôt, en même temps qu'un mess d'officiers s'organisait dans un immeuble voisin. Un clairon sonnait de nouveau le réveil, la soupe, l'extinction des feux. Cette discipline était moins pénible pour mon frère que pour Pierrot, et pourtant, durant ces jours d'oisiveté, Pierrot ne sortit guère de la caserne, alors que mon frère, chaussé de brodequins neufs, parcourait la ville, visitait la maison de Napoléon, la chapelle des Grecs, le musée... C'est que Pierrot n'aimait pas la ville d'Ajaccio ; il n'aimait, d'ailleurs, aucune ville, à l'exception de Reims, mon frère n'a jamais su pourquoi. L'existence nomade de Pierrot, et l'existence rangée et casanière de mon frère avaient en somme agi de la même manière sur leur caractère ; ils n'appréciaient ni l'un ni l'autre le cinéma, et les prostituées leur inspiraient une sombre méfiance. A la différence des clochards, qui forment une tout autre race, les nomades sont relativement peu portés à la soûlerie ; mon frère aurait plutôt bu davantage que Pierrot, si son estomac ne l'avait pas, comme il dit, « rappelé à l'ordre ».

Mais Pierrot avait une autre raison encore pour préférer la caserne à la ville ; il cherchait quelque chose qu'il n'aurait pu trouver en ville, le moyen précisément de quitter cette caserne, et de sortir d'Ajaccio : un ordre de mission, une feuille de route, et il les trouva assez rapidement.

Un soir, comme ils étaient en train de dîner, assis dans la cour, Pierrot soulève la demi-boule de pain au bout de son couteau à cran d'arrêt, et demande :

— Tu sais d'où qu'elles viennent, les boules ?

— Elles ne sont pas d'ici, dit mon frère, c'est du pain qui a voyagé.

— Elles viennent de Corte, dit Pierrot. C'est là qu'il y a la manutention, et tout le bazar de l'intendance. Ils ont des stocks pour deux corps d'armées, ils ont de tout. Ils vont mettre leur boulange au service des populations, et il y a une note de service arrivée d'aujourd'hui. Elle sera lue au rapport demain, mais je l'ai lue cet après-midi...

Ce n'était pas la première note de service dont Pierrot prenait connaissance avant tout le monde. Au début de l'après-midi, le bureau du commandant était vide, et le plus grand désordre régnait dans les papiers

jetés sur les tables. Les circulaires qui intéressaient Pierrot arrivaient surtout de Corte et de Bonifacio : on demandait quelques spécialistes de l'appareillage électrique, des conducteurs de poids lourds, des menuisiers ; il était même venu une note demandant un fossoyeur, et Pierrot, qui s'impatientait, se serait peut-être présenté, si mon frère n'avait pas été là.

Enfin, l'occasion espérée arriva ; la manutention, à Corte, demandait au dépôt deux boulangers-pâtissiers au courant des fours à mazout et des divers pétrins mécaniques. Mon frère, à la veille de la guerre, avait précisément achevé de changer son vieil outillage, et il avait beaucoup parlé à Pierrot d'un fameux pétrin à plusieurs vitesses pour la pâte fine, qui devait se rouiller à l'heure qu'il était.

— On va se présenter ensemble, dit Pierrot ; tu leur sortiras que j'ai travaillé chez toi ; tu peux pas refuser.

— Oui, dit mon frère, mais il n'y a pas que moi de la boulange, au dépôt.

— T'inquiète pas.

En effet, à ce moment-là, ils étaient déjà désignés pour partir à Corte le surlendemain.

Le planton, secrétaire du commandant, bien que soldat de deuxième classe comme Pierrot, avait sur le commandant une certaine influence, dont il usait d'ailleurs rarement, l'exercice d'un pouvoir aussi chétif ne l'intéressant pas ; c'était un *de* quelque chose comme Bergerac, et d'après ce que mon frère en disait, il devait être sympathique, très instruit et un peu fou. Pierrot s'était trouvé en rapport avec lui au moment de la pénurie de ceinturons, et le planton, qui s'embêtait, avait eu de grandes conversations avec lui, et il s'était très volontiers chargé de proposer au commandant, dès réception de la note de service, les noms de mon frère et de Pierrot pour la manutention de Corte.

A cette époque, le chemin de fer à voie étroite d'Ajaccio à Bastia par Corte avait cessé de fonctionner, faute de charbon ; un autobus à gazogène assurait le service, avec de nombreuses pannes et d'immenses retards.

— On va monter à pied là-bas, dit Pierrot ; ça te fera du bien, t'es trop gros.

L'argument n'émut pas mon frère, qui n'avait jamais fait de longs trajets à pied, et estimait qu'il n'avait plus l'âge de s'y mettre. Mais Pierrot s'obstina. Le bureau du commandant leur avait remis, avec l'ordre de mission, l'argent pour prendre l'autobus :

— Pense à la tirelire, dit Pierrot ; c'est l'avenir.

— On en dépenserait plus en allant à pied.

— Je te garantis que non, dit Pierrot. Allez, adjugé. On part demain au réveil.

Une fois tiré de son immobilité habituelle, mon frère a été pris de ce genre d'enthousiasme qui saisit parfois les natures reposées, ignorantes

de leurs propres ressources. Il fit l'emplette d'une carte Michelin de la Corse, et trouva un sac de fantassin, dans le bric-à-brac du dépôt.

Pierrot avait un sac de fantassin, lui aussi, et tous les sacs sont de même format. Mais celui de Pierrot était si renflé et difforme, avec ses bretelles renforcées de cordelettes, qu'il ne ressemblait guère au sac de mon frère que par la teinte générale. Comme Pierrot était de petite taille, cette besace qui lui tombait sur les reins lui donnait une singulière allure, et tandis qu'ils s'en allaient vers la sortie d'Ajaccio, mon frère avait un peu honte pour lui. Que Pierrot fût un camp-volant, cela n'était pas déshonorant, mais, tout de même, mon frère aurait préféré que cela ne se vît pas, et cela se voyait.

La gêne de mon frère ne dura pas. D'abord, ils eurent la chance de trouver, à la sortie de la ville, une voiture de la Poste qui s'en allait vers Vico, et qui les déposa à une dizaine de kilomètres d'Ajaccio. Et là, presque dès les premiers pas dans la vallée qui monte vers Bocognano, mon frère s'est trouvé de bonne humeur. Le soleil n'était pas encore trop chaud, l'air était vivifiant ; après tout, rien ne pressait. La vue de la besace de Pierrot ne l'offensait plus ; il est vrai qu'il ne le regardait guère, c'était le pays aux alentours qu'il examinait avec étonnement. Dans la voiture de la Poste, il n'avait pas fait attention au paysage, et jamais, durant le séjour au dépôt, il ne s'était promené hors des limites d'Ajaccio. Excursionner, pour lui, c'était uniquement faire un pique-nique avec sa femme et ses gosses, le dimanche, dans les forêts des environs de Remiremont ; les montagnes qu'il voyait chaque jour, à Ajaccio, des fenêtres de la caserne, ne lui inspiraient pas plus de curiosité que le mur de la cour, quand il s'asseyait là, accablé de désœuvrement.

Il se rendait compte tout à coup qu'il était vraiment loin de chez lui, et que ces montagnes ne ressemblaient pas du tout aux Vosges. Il aurait dû en éprouver de la détresse. Au contraire, en même temps que la curiosité, c'était l'insouciance et la gaieté qui lui venaient, tandis qu'il marchait sans se presser dans le courant d'air ensoleillé de la vallée. Mon frère — j'aurais pu le dire plus tôt — m'a raconté ce voyage à la fin d'un dîner de famille à Remiremont, dans la salle à manger attenante au magasin de sa boulangerie. Les gosses étaient sortis, mais sa femme n'en écoutait que mieux. Arrivé à ce moment de la montée sur Corte, mon frère s'est troublé, il a bégayé, je crois même qu'il n'osait plus regarder sa femme. C'était clair : la gaieté et l'insouciance de cette marche vers Corte n'auraient pas été possibles, s'il avait continué à penser à sa femme et à ses enfants avec la même inquiétude qu'avant. Mais comment dire, devant sa femme, que s'il s'était trouvé si heureux, à l'improviste, c'était tout simplement qu'à ce moment-là il l'avait un peu oubliée, elle et les enfants ? Et comme la malice lui manquait pour trouver d'autres raisons, il s'est arrêté, puis il a ri un peu bêtement :

— Sacré Pierrot, le vrai camp-volant ! Tu as vu la ceinture qu'il

m'avait donnée pour Marthe ? C'est la seule qu'il ait faite avec deux cuirs différents, un d'officier, un de soldat.

Marthe alla chercher la ceinture ; l'entrelacement des fines lanières de teintes différentes formait, en effet, un charmant dessin.

— Pauvre Pierrot, dit Marthe, je ne pourrai jamais le remercier...

Le mauvais moment était passé. Si mon frère avait été, un jour, oublieux de sa femme et de ses enfants, il était bien naturel qu'il oublie cette circonstance, en racontant la suite.

Mon frère s'était bientôt aperçu que, même sans se presser, il marchait plus vite que Pierrot. Non que celui-ci, traînât la jambe ; il marchait d'un pas régulier, et qui se maintiendrait longtemps sans faiblir, cela se voyait. Mais le pas était lent ; Pierrot marchait penché en avant, les mains aux bretelles de son sac, et son front se couvrait de sueur bien que le soleil ne fût pas encore très haut.

— Mais qu'est-ce que tu trimballes dans ton sac, demanda mon frère, pour que les bretelles te scient les épaules comme ça ?

— T'inquiète pas, dit Pierrot, je m'y fais, j'ai charrié plus lourd que ça.

Ils n'eurent pas grande conversation, durant cette première matinée. Visiblement, Pierrot s'absorbait à chercher la bonne manière d'établir sur son dos et ses reins cette besace de plomb. Lors d'une halte auprès d'une fontaine, comme il raccourcissait les bretelles, mon frère lui dit :

— Passe-moi quelque chose à porter, tu me fais peine à voir.

— Tu veux rigoler, dit seulement Pierrot.

Le plus dur, pour Pierrot, ce matin-là, ce fut de gravir le chemin caillouteux menant de la grand'route au village haut perché où ils voulaient faire halte pour leur casse-croûte de midi. Le chemin n'en finissait pas de monter, et toujours en plein soleil ; Pierrot ne se plaignait pas, mais sous une bretelle du sac, il avait glissé son calot, et sous l'autre un mouchoir épais. C'était cependant lui qui avait tenu à ce qu'ils montent jusqu'à ce village, alors que mon frère avait dans son sac de quoi faire un solide repas au bord de la route.

A l'entrée du village, Pierrot s'arrêta, et il déposa son fardeau. La vue des maisons serrées les unes sur les autres, comme un massif de pierre grise où les ruelles se distinguaient mal, n'avait pas l'air de lui plaire beaucoup.

— Il y a quand même bien un bistrot pour s'asseoir, dit mon frère.

— C'est pas ça, dit Pierrot pensivement ; il y a toujours un bistrot : c'est les passages en escaliers qui vont pas être commodes.

Mon frère eut l'explication, dès que Pierrot ouvrit son sac. Il en tira d'abord l'auge de bois où la meule à aiguiser tourne et trempe dans un peu d'eau continuellement. Ayant assis la haute boîte carrée sur le sol, il s'occupa d'y adapter la meule. C'était une pierre toute neuve, un beau disque de grès rouge comme mon frère en avait vus dans les Vosges ; elle devait bien peser vingt-cinq kilos. La tige de métal que Pierrot, aidé de

mon frère, passa dans le moyeu, et qui reposait dans deux encoches de l'auge, grinça beaucoup quand il fit faire un galop d'essai à la manivelle. Mais Pierrot était satisfait :

— Amène-toi, maintenant, dit-il ; prends mon sac sur le tien, c'est plus rien.

Ayant placé sur une épaule son attirail de rémouleur, il s'engagea dans la ruelle à l'entrée de laquelle ils avaient fait halte. Mon frère faillit ne pas suivre Pierrot ; s'il ne le lâcha pas, c'est peut-être parce que personne ne les regardait faire leur entrée dans le village ; mon frère eut ainsi une petite minute pour se raisonner et se dire qu'après tout, on verrait bien. Puis Pierrot se mit à crier son boniment de rémouleur ; bientôt une vieille toute en noir sortit d'une des masures, puis une autre, et quelques gosses, et une jeune fille qui tenait un broc à la main. Elle leur montra où se trouvait la fontaine, au carrefour de deux ruelles. Pierrot cala sa machine sur la margelle, et il eut bientôt du travail. C'était sérieux, et mon frère n'eut plus un instant à perdre en réflexions d'amour-propre ; une scie, une hache de bûcheron, une lame pour saigner les porcs, ne s'affûtent pas comme un couteau de poche ; mon frère et Pierrot ne trouvèrent pas tout de suite la bonne façon de procéder, et qui était de travailler à tour de rôle à la meule, tourner la manivelle étant un délassement à côté de l'effort nécessaire pour guider et appuyer sur la pierre le tranchant de l'outil. Tout cela se passait dans un silence où le bruit de la meule prenait une grande importance. Les gens qui leur apportaient de la coutellerie restaient quelquefois à les regarder jusqu'à ce que le travail fût fini, mais sans rien dire ; il y eut des enfants qui les suivirent durant toute la tournée à travers le village, et disparurent aussi furtivement qu'ils étaient survenus derrière eux. Comme Pierrot se hasardait à demander vingt francs pour l'affûtage d'une large hache qui lui avait valu une légère estafilade à un pouce, l'homme dit : « C'est trop, je te donne quinze francs », mais ce fut la seule anicroche.

Quand ils entrèrent enfin dans l'auberge de l'endroit, quelques vieux qui jouaient aux cartes les regardèrent à peine. Mon frère déballa les provisions et Pierrot demanda un litre de vin. Or, ce vin était si bon que, dès les premières gorgées, Pierrot et mon frère se regardèrent avec étonnement ; mon frère affirme qu'il n'avait jamais goûté pareil vin et qu'il n'en a jamais trouvé depuis qui lui ressemble. Certains cantons corses tirent, en effet, de leurs vignes locales, des vins d'une qualité particulière, et qui ne sont pas connus hors de la *pieve* natale. Celui-là était, sans doute, par surcroît, d'une année exceptionnelle. Mon frère et Pierrot n'en burent pas au point d'être véritablement ivres, mais ils restèrent dans l'auberge plus longtemps qu'ils n'avaient pensé. Ils firent le compte, et le partage, de ce qu'ils venaient de gagner ; c'était à peu près ce que leur aurait rapporté la vente de deux ceintures fantaisie. Mon frère inscrivit le chiffre dans un petit agenda qu'il avait acheté en même temps que la carte Michelin. Les vieux qui jouaient aux cartes s'en

allèrent du bistrot ; durant un long moment ils furent seuls dans la salle ; l'unique fenêtre avait la plupart de ses carreaux remplacés par du papier huilé, mais le soleil entrait par la porte grande ouverte.

— Les gens ne sont pas curieux, par ici, dit mon frère. Ça doit être parce qu'il n'y a que des vieux et des tout gosses.

— En tout cas, dit Pierrot, ils ne sont pas bavards. Ils sont pauvres aussi, regarde-moi ce bistrot.

Le pays était aussi nouveau pour lui que pour mon frère, et il y eut là matière à de longs entretiens, les jours suivants. Ce premier jour, pourtant, ils n'échangèrent que quelques remarques ; mais je crois que leur esprit à tous les deux travaillait ferme. Les détails dont mon frère se souvient, pour peu qu'on le questionne, montrent qu'il a fait grande attention à ce qui l'entourait, ou plutôt qu'il s'est trouvé, grâce au vin du terroir peut-être, dans cet état où l'on enregistre avec joie, sans effort, tout l'imprévu environnant. Comme ils achevaient la fameuse bouteille, il a fait observer :

— Ils ont beaucoup d'ânes, il y en a plus que d'habitants, on dirait.

Pierrot ne répondit pas, mais il regarda mon frère d'une certaine manière qui signifiait que ces paroles l'avaient frappé. Par la porte grande ouverte, tous deux pouvaient voir, sur la place poussiéreuse, plusieurs ânes et ânons immobiles auprès d'un figuier.

— Attends-moi un moment ici, dit Pierrot. Regarde sur ta carte les villages, les ruisseaux d'ici à Corte.

L'absence de Pierrot dura près d'une heure, durant laquelle mon frère étudia toute sa carte Michelin, y compris la pointe nord de la Sardaigne. Il connaissait suffisamment Pierrot pour ne pas s'inquiéter de son absence ; d'ailleurs, ce que Pierrot était en train de chercher, mon frère s'en doutait bien ; ce ne devait pas être si commode à trouver. Mon frère en est venu à songer aux chevaux qu'il menait à l'abreuvoir, étant enfant, dans la ferme de nos parents, car lorsqu'il s'est endormi, la tête sur la table, il a rêvé de chevaux, de moissonneuses-lieuses, de portes de grange qui s'ouvrent et se ferment à grand bruit. C'était Pierrot ; il menait un âne au bout d'une corde, et l'âne passait la tête par la porte du bistrot.

Pierrot n'était pas très satisfait ; il trouvait qu'il avait payé bien cher un animal plutôt chétif ; il craignait même qu'on lui eût refilé une bête malade. Mon frère, qui n'en savait pas plus long que lui sur les ânes, le rassura cependant, après avoir fait le tour de l'animal, et il se trouva qu'il avait raison. L'idée de Pierrot était de revendre la bête, avant même d'être arrivé à Corte. Comme ils discutaient de la chose en quittant le village, mon frère dit que la valeur de ces bêtes de somme ne pouvait qu'augmenter dans un proche avenir et qu'il ne fallait donc pas se presser. Pierrot, si actif, n'avait pas le sens des affaires. Ces idées, et d'autres du même genre, qui venaient tout naturellement à l'esprit de mon frère, firent sur lui grande impression, au point que son attitude envers mon

frère s'en trouva changée. Il se mit, les jours suivants, à lui poser des questions, parfois saugrenues, sur la géographie et l'histoire de la Corse, sur la guerre, sur les différentes maladies... Une fois même, comme ils prenaient le frais devant l'auberge dans un village des hautes vallées, il lui demanda le nom des étoiles. Mon frère ne fut pas toujours pris au dépourvu, car il avait passé bon nombre d'heures, depuis son mariage, à lire page à page des tomes de son Larousse en huit volumes, cadeau d'un oncle instituteur. Pierrot l'écoutait avec attention, et ensuite, tombait dans de longs silences. Le respect qu'il avait conçu pour mon frère n'était pas une bonne chose ; il s'y mêlait un peu de méfiance, sinon de railerie, ce dont mon frère est particulièrement porté à s'offenser parce qu'on s'est beaucoup moqué de son bégaiement quand il était apprenti.

Pourtant, tout alla bien, durant plus d'une semaine. Après être passés à Bocognano, où ils trouvèrent tant à aiguiser et affûter qu'ils y restèrent deux jours et que, le soir, la peau des mains leur brûlait, ils furent d'accord pour quitter la route menant directement à Corte, et prendre des chemins de montagne très ardus en direction des vallées où la carte routière mentionnait ces ruisseaux dont Pierrot se préoccupait, et même quelques petits lacs. En fait de ruisseaux, ils ne virent guère que les pierrailles de torrents à sec, et ils renoncèrent à pousser jusqu'au lac le plus proche, après qu'un berger leur eut dit que pour l'atteindre il leur faudrait marcher pendant six heures par des sentiers de chèvres.

— Adieu tes paniers, corbeilles et vannerie, et en avant les rémouleurs ! dit mon frère, sans se rendre compte qu'il vexait Pierrot en prenant si légèrement ce qui était pour l'autre une grosse déception. Pierrot lui avait expliqué, en effet, qu'il comptait trouver de l'osier le long des ruisseaux. Il avait constaté que les objets de vannerie étaient rares dans les villages, et presque toujours vieux et rafistolés ; or, la vannerie était, en quelque sorte, la spécialité de Pierrot, et il lui tardait de s'y dégourdir un peu les doigts. Cet espoir l'occupait tellement qu'il n'avait pas fait grande attention à la façon dont mon frère accueillait sa nouvelle initiative. Mon frère avait franchement accepté de faire un moment le métier de rémouleur, mais celui de vannier ambulant, non, il ne l'admettait pas. Qui disait vannier, pour lui, disait camp-volant de la pire espèce, ceux qui chapardent, braconnent, battent leur femme, ceux qu'on ne laisse pas franchir le seuil des fermes.

— On va se faire mal voir dans les patelins, avait-il déclaré, la première fois que Pierrot l'entretint de ce projet. Sur quoi Pierrot, tout à son idée, se mit à parler, avec une sorte d'enthousiasme hostile, de ces gens des villages qui rentrent les gosses et ferment les portes à l'arrivée des nomades : « Nous, tu penses, on ne demande pas mieux, disait-il. Vous bouclez les maisons, mais vous nous laissez le ruisseau, et les ruisseaux, c'est la vie : des osiers, du poisson, sans compter la volaille, il y

en a toujours qui se balade par là. Pour les paniers, sois tranquille, ils en ont toujours besoin. »

Mon frère savait tout cela, mais il avait sur ces choses le point de vue des fermes. Il n'a rien répondu, peut-être parce qu'il faisait très chaud à ce moment-là, et que la marche aux côtés de l'âne lui communiquait, par son rythme, une espèce d'engourdissement ; mais s'il est resté silencieux même à la halte suivante, auprès d'une fontaine, c'était aussi que ses appréhensions étaient difficiles à formuler. Le travail du vannier est plus compliqué que celui du rémouleur ; la préparation seule des brins d'osier demande du temps ; il faut les laisser tremper dans l'eau, donc rester sur place, plusieurs jours. La feuille de route de l'intendance ne portait pas d'indication de durée du trajet jusque Corte, mais les bureaux de cette place avaient sûrement été informés de la réponse faite à leur demande de main-d'œuvre. Or, mon frère voyait bien que Pierrot n'avait aucune envie d'arriver à Corte ; en quittant la grand-route, ils avaient positivement tourné le dos à leur destination, et, à présent, ils s'enfonçaient dans des montagnes d'où l'on ne pouvait rejoindre Corte que par un grand détour. Quatre ou cinq jours encore de cette vie, et normalement, on les porterait manquants, déserteurs. Mon frère ne dit rien, mais il était décidé à se séparer de Pierrot si celui-ci s'arrêtait pour s'occuper de vannerie.

Dans la petite plaine de la Bastelica, le ruisseau n'était pas à sec, mais aucun osier n'y poussait. Pierrot ne parla plus de vannerie, et devint sombre : « Autant remonter tout droit sur Corte, dit-il. Pour aiguiser des couteaux, ciseaux, un patelin ou l'autre, ça se vaut. »

Ils ne se racontèrent pas grand chose, durant les dernières étapes. Leur travail de rémouleurs ne chômait pas ; ils trouvaient toujours du vin du pays, dans les auberges où ils passaient la nuit, mais ces différents vins n'avaient plus le goût de la première bouteille. Ils ne se querellaient pas, non : ils restaient longtemps à leur table, roulant des cigarettes et ne pensant pas à grand chose, du moins mon frère. Il avait seulement l'impression de mener depuis longtemps une existence qui ne ressemblait pas à ce qu'il avait connu autrefois. C'était comme si les choses d'autrefois avaient disparu par suite d'une catastrophe si complète qu'elle ne laissait même pas la possibilité de se souvenir et de regretter, si j'en juge par la manière assez confuse dont il parlait de ces derniers jours de leur voyage. Il parlait beaucoup de leur âne, dont ils avaient fini par se servir comme monture, un jour mon frère, le lendemain Pierrot : « C'était plutôt l'âne qui nous menait ; on avait trouvé une espèce de selle rembourrée de foin sec ; je ne suis pas léger, mais cette bête-là n'avait pas l'air de remarquer que j'étais sur son dos ; et en plus elle portait nos deux sacs avec la meule. »

Certaines nouvelles se répandent vite dans les campagnes reculées ; les deux soldats rémouleurs n'arrivaient pas en inconnus, même dans des

hameaux de trois ou quatre feux, et l'accueil à présent était cordial. S'ils n'avaient pas gardé l'uniforme, ils auraient bientôt fait partie du pays, comme les marchands ambulants qui font chaque année la même tournée dans leur guimbarde bourrée de camelote, logeant toujours dans les mêmes auberges. Bien que leurs gains de rémouleurs fussent modiques, ils dépassaient régulièrement les dépenses, et mon frère, quand ils arrivèrent à Corte, avait dans son portefeuille, plus d'argent qu'à la veille de la débâcle.

— C'était la bonne vie, dit-il. Et, l'instant d'après : « Il était temps que ça finisse. »

Je crois comprendre qu'il n'y a là aucune contradiction. Il était temps que cette bonne vie finisse, car mon frère, en somme, y avait pris goût. Si Pierrot avait trouvé des osiers, un peu avant qu'ils n'arrivent à Corte, la curiosité, l'insouciance, l'auraient peut-être emporté sur des sentiments d'honorabilité qui, après tout, n'étaient devenus très forts chez mon frère qu'à une date assez tardive. Durant son apprentissage, où il avait changé quatre ou cinq fois de patrons-boulangers, n'avait-il pas commencé des démarches pour émigrer comme boulanger en Amérique du sud ? L'idée l'avait quitté, mais elle correspondait à quelque chose en lui qui n'avait peut-être pas complètement disparu.

Arrivés à Corte, ils virent qu'on se serait aisément passé d'eux ; la manutention avait rapidement trouvé plus de main-d'œuvre qu'il ne lui en fallait. On les croyait rentrés à Ajaccio, et là-bas on les croyait à Corte. « Une chance pareille, dit Pierrot, j'aurais jamais cru ! » A cause de leur ordre de mission, on les affecta au transport des sacs de farine, au lieu de les laisser tranquillement subsister comme à Ajaccio.

— T'étais pressé d'arriver, dit Pierrot, maintenant t'es servi. T'es même pas vannier, t'es manœuvre ici, et pas payé.

Le fait est que des deux, c'était mon frère le plus contrarié. Pierrot, après deux jours passés à se rendre compte de la situation, s'était occupé de la vente de l'âne, qu'il avait parqué dans l'enclos d'une maison en ruines. Comme il ne tenait pas à ce que la transaction eût lieu près des bureaux de la place, il était sorti de Corte, et là, sur les bords du Tavignano, non seulement il avait trouvé preneur pour son âne, mais il avait repéré des osiers. On ne le vit guère à la corvée de sacs, ce qui ne tirait pas à conséquence, la corvée consistant le plus souvent à attendre un camion gazogène qui n'arrivait pas. Mon frère et lui se retrouvaient à la soupe du soir ; mais Pierrot ne l'invita pas à participer à sa nouvelle activité. Il est certain que mon frère l'avait sérieusement offensé à propos des vanniers.

Mieux valait, d'ailleurs, qu'il n'en fût plus question, car pour mon frère le moment de se mettre à la vannerie était définitivement passé. Il avait reçu, en un seul courrier soigneusement transmis par le planton-secrétaire d'Ajaccio, plusieurs lettres de sa femme, et il ne pensait plus qu'aux

moyens de se faire démobiliser et de retourner au plus tôt dans sa boulangerie. L'isolement des troupes repliées en Corse ralentissait les formalités. Enfin, il obtint sa feuille de démobilisation ; il reçut même ce qu'on appelait un costume Pétain, en gros drap bleu, semblable à l'uniforme de certains asiles de vieillards.

La veille de son départ pour Bastia, où il devait s'embarquer, il chercha Pierrot pour lui dire au revoir. Pierrot, depuis quelque temps, ne venait même plus à la soupe du soir. Il apparaissait un instant pour l'appel, puis s'absentait à nouveau. Il avait parlé à mon frère d'un certain bistrot écarté où l'on trouvait le meilleur vin de la Balagne. Pierrot n'était pas dans le bistrot, mais le patron mit mon frère sur le bon chemin ; ce chemin faisait beaucoup de détours, et il était nuit noire quand mon frère frappa à la porte d'une petite grange à moutons adossée à un rocher, tout près du torrent. Pierrot était en train de dîner, en compagnie d'une jeune femme maigre et noiraude qui ne dit pas un mot durant la visite de mon frère. Trois bougies dans un très vieux chandelier éclairaient la remise, et il y avait bon nombre de corbeilles et paniers tout achevés, d'autres en voie de fabrication, encore hérissés de brins d'osier ; des gerbes d'osier, et d'autres aux brins plus minces, qui étaient du myrte, étaient appuyées dans le fond contre le rocher. La jeune femme prit dans une caisse une grande chope à cannelures, Pierrot versa le vin ; il était de bonne humeur, mais ne cherchait pas la conversation, ce qui n'était pas pour gêner mon frère, qui l'avait souvent vu ainsi. Seulement, de son côté, mon frère ne savait trop que dire :

— On se reverra. Je vais tous les mois à Nancy pour mes farines.

— De la farine, dit Pierrot, tu crois au Père Noël. Tu feras du pain avec des pommes de terre, avec de la sciure, oui. Ici, c'est déjà de la farine de châtaignes.

— On tâchera de se débrouiller, dit mon frère. Dans tous les cas, je pourrais aller voir ta famille de la part.

— Tu ne la trouverais pas, dit Pierrot. Mais je vais écrire une lettre pour ma femme, et je te donnerai trois mille francs, tu les mettras dedans, et pour l'adresse, c'est : Madame Joson, aux bons soins de Monsieur Thiriet, café Saint-Nicolas, rue du Vieux-Marché, Nancy.

Pendant que Pierrot écrivait la lettre, mon frère alla regarder les corbeilles ; c'était du beau travail. Pierrot lui remit trois billets de mille francs, ils burent encore un verre, puis ils se séparèrent.

Mon frère, dès son retour à Remiremont, expédia la lettre et l'argent à l'adresse indiquée, sous une solide enveloppe bien opaque. Il donnait son adresse à lui, mais ne reçut aucune réponse, ce qui l'inquiéta à cause de l'argent. Puis du temps passa, beaucoup de temps. Mon frère n'avait pas l'occasion d'aller à Nancy, l'approvisionnement en farine étant devenu affaire locale ; quant à se rendre à Nancy uniquement pour s'informer de Pierrot, il ne pouvait y songer, tant il avait de travail, le four de sa bou-

langerie ne marchant plus au mazout, ni le pétrin à l'électricité. C'est ainsi que plusieurs années s'écoulèrent, assez fructueuses pour mon frère, il faut le dire. Il fit enfin un voyage à Nancy, ce fut pour apprendre, au sortir de la gare, le débarquement de Normandie. Comme la rue du Vieux-Marché est proche de la gare, il put voir en passant le café où Pierrot lui avait dit de s'adresser.

Tout de même, et bien qu'il fût en train de devenir un véritable bourgeois et même un notable de Remiremont, il n'oubliait pas Pierrot. Quelque temps après la libération, comme il avait maintenant une voiture, il décida de faire une balade avec sa famille jusqu'au col du Donon, et de là jusqu'à Nancy et Remiremont.

A Nancy, il arrêta sa voiture devant l'église Saint-Nicolas et se rendit seul au café Thiriet. Il n'y avait que deux ou trois personnes dans la salle, et une serveuse au comptoir ; le patron était absent. Mon frère revenait vers la porte, quand il a remarqué que l'un des clients avait une jambe de bois ; puis il a vu que ce client ressemblait à Pierrot. C'était, en effet, le frère de Pierrot, et quand mon frère lui eut dit qui il était et ce qui l'amenait, l'homme lui a répondu qu'il le connaissait, que Pierrot leur avait parlé du boulanger de Remiremont : « Seulement, Pierrot, vous ne le verrez pas, il n'est plus du monde. Il est mort pas longtemps après qu'il est rentré. »

Aux questions qu'il posa, mon frère n'obtint d'abord qu'une réponse vague : « Il est mort d'un mauvais coup, c'est quelqu'un qui lui en voulait. » Mais l'homme à la jambe de bois n'était pas seul à la table où mon frère était allé le trouver ; et l'autre buveur, un peu ivre, a dit tout à coup : « Pierrot l'a cherché aussi, ne dis pas le contraire. » — « Ferme ta grande gueule, dit le frère de Pierrot ; il était en état de légitime défense, Pierrot, comme la première fois. » Mais l'autre, une sale tête, disait mon frère, ne la ferma pas, et quand mon frère sortit du café en courant, une carafe avait volé et se fracassait contre le comptoir. Mon frère remonta dans la voiture sans répondre aux questions de sa femme ; il était très pâle et s'il avait parlé, l'émotion l'aurait par trop fait bégayer. Donc Pierrot avait été tué à coups de couteau, assassiné. Même aujourd'hui, après plus de cinq ans, mon frère s'est remis à bégayer en racontant la fin de Pierrot. « Au fond, m'a dit sa femme, comme nous étions seuls un moment, il n'a jamais eu qu'un copain, c'était Pierrot. Les amis, les relations, surtout maintenant, il n'en manque pas, mais Pierrot, c'était unique en son genre. Tu me croiras si tu veux, mais ton frère n'est plus tout à fait le même depuis ce jour-là à Nancy. J'ai même cru un moment qu'il se reprochait quelque chose. Figure-toi qu'il avait écrit en cachette de moi à la mairie de Nancy pour savoir ce que la femme et les gosses de Pierrot étaient devenus. Après, il m'a montré la réponse ; la mairie ne savait rien, la famille avait disparu. »

HENRI THOMAS

LA RÉVOLTE DES CIPAYES

par Pierre Frédérix

La Révolte des Cipayes a été un des épisodes les plus spectaculaires et les plus angoissants des annales de l'Empire Britannique : un épisode dont le souvenir, au bout d'un siècle, hante encore les Anglais. Le chapitre qu'elle emplit appartient même à une histoire plus vaste dont les crises jalonnent celle de l'Europe tout entière, de son expansion dans le monde et de son retrait. A ce seul titre, elle eût mérité quelque attention de notre part. Consultez pourtant les fichiers de notre Bibliothèque Nationale. Vous n'y trouverez aucune référence à un ouvrage français traitant de la question ; ni à une traduction quelconque des vingt ou trente volumes d'histoire ou de mémoires consacrés par des auteurs britanniques à la « Grande Mutinerie ». Pour le Français moyen, la Guerre des Cipayes évoque surtout le nom de Nana Sahib et celui de Cawnpore ; un ou deux paragraphes de nos manuels scolaires, au mieux quelques pages du Lavisse et Rambaud. Peut-être n'est-il donc pas inutile, en matière d'introduction aux extraits des « Cahiers du soldat Metcalfe » publiés aujourd'hui par la *Revue de Paris*, d'esquisser le cadre dans lequel ce récit truculent et naïf se situe.

Qu'étaient les Cipayes ? Une variété indienne, ou plus exactement un prototype indien de nos Spahis. Les deux mots ont une origine commune : le turc ou le persan *sipahi*. Mais « spahi » désigne les escadrons laissés par la Porte dans ses garnisons d'Afrique du Nord et adoptés par la France après la prise d'Alger. Au lieu que le « cipaye », en anglais « sepoy », quelles que fussent sa race, sa religion, sa secte (et presque toutes voisinaient au sein des mêmes régiments) était un natif de l'Inde, où Dupleix et Clive, en débarquant, trouvèrent l'un et l'autre des « sipahis », c'est-à-dire des guerriers qui avaient déjà l'habitude de se louer au plus offrant.

Notre spahi n'est que cavalier. Le cipaye de l'Inde était ce que l'on voulait : cavalier, fantassin, artilleur. Mais de toute façon, une sorte de milicien, commandé par des officiers britanniques, instruit et armé à l'européenne, assuré d'une solde et d'une pension que lui payera — jusqu'à sa disparition, au lendemain de la Révolte — la Compagnie des Indes, alors en quelque sorte fondée de pouvoirs de la Couronne. Théoriquement nommé par la Compagnie, le Gouverneur général, résidant à Calcutta, appliquait en fait les directives du Cabinet Royal. A la Compagnie en revanche, était bel et bien réservé le soin de fournir et de désigner les cadres administratifs de la péninsule et d'y maintenir l'ordre.

A la veille de la révolte, les armées de la Compagnie des Indes comprennent approximativement 240.000 hommes. De ces 240.000 hommes, 40.000 environ forment des régiments « européens », recrutés en Grande-Bretagne : tel ce 32e Régiment à pied, dont fait partie le soldat Metcalfe. Les autres forment des régiments de cipayes, donc d'Indiens, où seuls les officiers sont des « blancs ». Notons tout de suite que des trois grandes « Présidences » entre lesquelles l'Inde était divisée, il en est deux, Bombay et Madras, où les garnisons indigènes n'ont pas bougé. La révolte n'a mis en mouvement que les cipayes de l'armée dite « du Bengale », dont les unités étaient en réalité stationnées dans tout le nord de l'Inde, depuis l'embouchure du Gange jusqu'au Pundjab. Dans cette partie du pays, 20.000 soldats « européens » se sont trouvés aux prises avec plus de 100.000 cipayes que soutenaient des « contingents » indigènes locaux et des bandes plus ou moins anarchiques d'irréguliers, auxquelles se joignaient des nuées de pillards. Ce n'est qu'au bout de quelques mois, lorsque apparurent des renforts de l'extérieur — c'est-à-dire des régiments « de la ligne » qui n'étaient pas ceux de la Compagnie — que l'équilibre put être rétabli tant bien que mal et la catastrophe évitée.

« Chef médiocre, bon soldat, bien que très susceptible » : tel était en résumé le jugement des Anglais sur le « fidèle cipaye ». Ce « fidèle cipaye » qui a commencé à les servir dès l'époque de Plassey, au milieu du XVIIIe siècle, s'est pourtant rebellé à quatre ou cinq reprises, entre 1760 et 1850 ; mais toujours localement. Parfois, il était question de paye ou d'allocations. Le plus souvent de religion ou d'habitudes religieuses : de courroies en peau de porc, de marques sur le front, de barbes, de boucles d'oreilles, de rites assez compliqués dont l'observance devient impossible si l'on quitte la terre pour le pont d'un bateau. Tout le monde sait que la Grande Mutinerie a eu pour cause immédiate des cartouches, soi-disant lubrifiées à la graisse de porc, animal impur aux yeux des cipayes musulmans, ou de graisse de vache, animal sacré aux yeux des cipayes indous. Touchant ces cartouches, le cipaye risquait de perdre sa caste ou d'offenser son Dieu : traduit en notre vocabulaire, de se damner. Que la graisse de porc ou de vache n'existât que dans son imagination importe peu. La psychose était très réelle, et en dépit de tous

les efforts du commandement britannique pour la dissiper, des fanatiques l'exploitaient.

Sur ce fond de craintes ou de passions irraisonnées se brochent des motifs d'un tout autre ordre. Sous le proconsulat de Lord Dalhousie (1847-1856) le rythme des annexions, jusqu'alors prudent, s'est considérablement accéléré. De là, des rancunes implacables. Qui est le trop fameux Nana Sahib ? L'héritier légal du dernier « pechouah » des Mahrattes, un prince à qui les Anglais n'ont laissé, au lieu d'un Empire, qu'un château près de Cawnpore et qu'ils viennent de priver de l'énorme pension allouée à son père adoptif. De même, la Begum de Lücknow et la Ranee de Jhansi ont été dépossédées en 1855 et en 1853. Comme Nana Sahib, elles seront parmi les chefs les plus ardents de la rébellion. Une commission d'enquête britannique conclura plus tard à l'existence d'un complot machiné jusque dans ses moindres détails. Rien n'est plus discutable. Disons plutôt que les animateurs de la révolte avaient *leurs* griefs et qu'ils ne demandaient qu'à souffler sur le feu qui couvait. « Les chefs féodaux, écrit Jawaharlal Nehru, avaient la sympathie des masses, mais ils étaient incapables, sans organisation, sans idéal constructif, sans communauté d'intérêts... Les princes indiens, dans l'ensemble, restèrent neutres ou aidèrent les Britanniques, par crainte de perdre ce qu'ils avaient acquis ou ce qu'ils avaient réussi à garder. A peine existait-il de sentiment national qui aurait pu unir les meneurs ; et une simple hostilité contre l'étranger, jointe au désir de maintenir les privilèges, ne pouvait en tenir lieu. » Nous sommes là, semble-t-il, dans le vrai.

La Révolte des Cipayes a débuté le 10 mai 1857, dans la garnison de Meerut, à une soixantaine de kilomètres de Delhi. Elle se transfère dès le lendemain à Delhi, où règne nominalement le vieux Bahadur Shah, descendant authentique de Tamerlan, de Babour, d'Aureng Zeb, de Shah Jehan, et petit-fils de cet Alam Shah que le futur Wellington saluait encore en public du titre d'Empereur de l'Hindoustan. De ce vieillard à demi gâteux — le dernier des Grands Mogols — les cipayes vont essayer de faire un porte-drapeau. Il n'y a aucun régiment « européen » à Delhi. La foule y fait cause commune avec les soldats ; elle tue ou chasse les officiers et les civils britanniques. Vingt jours plus tard, un nouveau soulèvement se produit à 350 kilomètres de là, devant Lücknow : le Haut Commissaire britannique s'y enfermera dans la position fortifiée de la Résidence avec 950 soldats européens, 7 à 800 cipayes fidèles et quelque 700 civils, femmes ou enfants. Dès lors, l'insurrection s'étend rapidement dans tout le bassin du Gange et dans le nord des Etats Mahrattes, à Bareilly, à Shahjehanpore, à Bénarès, à Jhansi, à Cawnpore, à Allahabad, à Fyzabad, à Sultanpore, à Gwalior. En juillet, elle gagnera Indore, Mhow, Kotah, Agra, Dinapore, Arrah, pour atteindre des limites qu'elle ne dépassera plus. La plupart des massacres ont lieu en juin et

juillet. Durant une première phase, qui s'étend du milieu de mai à la fin de septembre 1857, les Anglais luttent pour leur vie : s'ils se rendent, ce sont des hommes morts ; ils ne font pas de prisonnier ; œil pour œil, dent pour dent, pas de quartier ni d'une part ni de l'autre. Cette première phase s'achève le 22 septembre, lors de la reprise de Delhi et de l'effacement du « Parti Mogol ».

La seconde phase est celle des combats décisifs menés avec l'appoint des renforts venus de l'extérieur. Bien que les Britanniques soient encore numériquement surclassés, la balance commence à pencher en leur faveur. Une colonne de secours, dirigée par les généraux Havelock et Outram ne réussit pas à sauver les Anglais du Cawnpore ; elle parvient à grand'peine jusqu'à la Résidence de Lücknow le 25 septembre 1857 et ne peut que s'y enfermer avec ceux qui s'y défendent depuis le mois de juin. Sir Colin Campbell — le futur maréchal et lord Clyde — y arrive à son tour, avec une seconde colonne, le 17 novembre ; il délivre les assiégés, il les fait sortir de la ville, mais il est contraint de repartir pour Cawnpore afin d'y faire face aux troupes de Nana Sahib et au contingent de Gwalior. En décembre 1857 et en janvier 1858, le nettoyage de la région comprise entre la Jumna et le Gange rétablit enfin les communications anglaises d'est en ouest dans le nord de l'Inde, et coupe les armées insurgées en deux masses principales qui ne se rejoindront jamais. Lücknow, capitale de l'Aoude, est définitivement occupée le 18 mars 1858, après une bataille de quinze jours.

Dès lors, on entre dans la troisième phase, celle de la liquidation. Les insurgés du sud de la Jumna seront attaqués par une nouvelle colonne britannique formée à un millier de kilomètres au sud-ouest, à Bombay ; la Ranee de Jhansi meurt comme une Amazone, à cheval, les armes à la main, au mois de juin 1858. Le chef du contingent de Gwalior ne finira que dix mois plus tard, pendu, après une chasse fantastique de 5.000 kilomètres en zig-zag à travers la jungle. Au nord du Gange, le généralissime britannique, sir Colin Campbell, se chargera lui-même de reprendre le Rohilkund, en mai 1858 ; ensuite, il ratissera l'Aoude, repoussera peu à peu les bandes adverses du Gange à la Goumti, de la Goumti à la Gogra, pour les acculer enfin à l'Himalaya. Un à un, les meneurs de l'insurrection périssent ou disparaissent dans la nature. De la Begum de Lücknow, on n'entendra plus parler. Au mois de mai 1859, deux ans après la première explosion de Meerut, les hautes vallées du Nepal engloutissent celui qui s'était proclamé Souverain des Mahrattes. Jamais on ne prendra Nana Sahib. Jamais on ne saura comment ni où il a fini. De lui, il ne reste même pas un portrait authentique.

Dans l'imagination des Français, un nom de lieu domine toute cette guerre : Cawnpore. Et l'affaire de Cawnpore — le massacre de la petite garnison, puis celui de quelque deux cents femmes et enfants dont les cadavres furent jetés dans un puits — a ému, en effet, le monde entier. Mais d'autres drames, tout aussi atroces et qu'on a presque oubliés, se

sont produits dans le même temps. Militairement la chute de Cawnpore n'a été qu'un événement secondaire. Le sort de l'Inde britannique n'a jamais dépendu de Cawnpore. Il s'est joué d'abord devant Delhi, que les Anglais n'ont pu reprendre qu'au bout de quatorze semaines d'efforts inouïs. Il s'est décidé dans la capitale de l'Aoude, à Lücknow, où les combats ont duré neuf mois et demi, de la fin mai 1857 au milieu de mars 1858. Le soldat Metcalfe, dont on pourra lire ici la narration candide, fut précisément un des acteurs de Lücknow.

Henry Metcalfe — dont le public anglais lui-même ignorait complètement l'existence, il y a moins de deux ans — est le descendant d'une lignée modeste, un homme qui commence sa carrière comme enfant de troupe et qui l'achèvera comme sergent. Dans sa famille, on est soldat de père en fils ; bien plus, on y sert au même régiment, le 32e à pied, depuis le début du XVIIIe siècle. Le nom d'un tambour, Thomas Metcalfe, figure sur les rôles du 32e à Waterloo. A l'âge de treize ans et deux mois, le petit Henry Metcalfe s'engage donc à son tour au 32e, dépôt de Chatham, Angleterre. Le 32e, à cette époque, est une des unités recrutées par la Compagnie des Indes. Metcalfe débarque à Calcutta en novembre 1849 ; et vers le 1er janvier 1852, n'ayant encore que seize ans et demi, il reçoit le baptême du feu, du côté de Peshawar, sur la frontière du nord-ouest. Suit une campagne contre les tribus afghanes, puis un séjour au Pundjab. En octobre 1856, le 32e quitte le Pundjab pour le bassin du Gange. Il laisse à Cawnpore un détachement qui y sera entièrement massacré au mois de juin suivant. C'est là que Metcalfe aperçoit pour la première fois Nana Sahib, « ce gredin altéré de sang ».

Le 27 décembre 1856, le 32e s'installe à Lücknow. Il va y vivre les cent quarante jours du siège fameux, depuis le début de l'investissement, le 30 juin 1857, jusqu'à l'évacuation de la Résidence, sur l'ordre de sir Colin Campbell, arrivé en novembre avec la seconde colonne de secours.

En 1859, quand il rentrera en Angleterre, Metcalfe se verra célébré avec les survivants du 32e, comme un « Héros de Lücknow ». A-t-il prévu cette consécration lorsqu'il défendait la Résidence ? On peut être certain du contraire. Metcalfe n'est alors qu'un jeune et vigoureux gaillard de vingt-deux ans, le « Private » Metcalfe qui, après huit ans et demi de bons et loyaux services, ne serait pas fâché d'être promu caporal. Plus tard, beaucoup plus tard seulement, quand il aura quarante-cinq ans, Metcalfe éprouvera qu'il est un des rares dépositaires d'un bien fragile et précieux. « Quelle merveille ce serait si le grand-oncle Thomas nous avait légué sa petite relation personnelle de Waterloo... » Il prend quelques feuilles de papier, une plume, et d'une belle écriture régulière, il retrace les souvenirs de ce qui reste, pour ses compatriotes, un extraordinaire chapitre des annales britanniques et, pour lui, les plus beaux jours de sa vie.

Nous sommes en 1880. Depuis huit ans, Henry Metcalfe a quitté le

service actif pour exercer des fonctions qui conviennent à un sous-officier pensionné sans fortune : instruction de réservistes ou préparation militaire. Metcalfe écrit pour lui-même, un peu aussi pour ses enfants. A-t-il montré son cahier à sa femme ? C'est vraisemblable. A un ou deux de ses fils ? Ce n'est même pas certain. Quelques années plus tard, étant instructeur à la *Modern School* de Macclesfield, dans le Cheshire, il prête son cahier à des collègues de l'école qui l'égarent. Quand il meurt, octogénaire, en 1913, tout ce que les Metcalfe savent est qu' « Henry avait écrit quelque chose et qu'on le lui a perdu. » Personne n'espère revoir ni ne cherche plus le cahier.

Vingt ans se passeront, avant qu'il revienne au jour. En 1935, un dîner de réservistes a lieu à Macclesfield. Un capitaine Tadman, ancien *second master* de la *Modern School*, y assiste. Il se lève. « Quelqu'un d'entre vous connaît-il un héritier ou un parent de feu le sergent Metcalfe, qui fut instructeur à l'Ecole ? » — « Pourquoi ? » — « Parce que, lorsque j'étais moi-même à l'Ecole, j'y ai trouvé un jour, au fond d'une vieille caisse, des souvenirs que Metcalfe avait rédigés. Et ils me sont retombés sous la main, récemment, lors d'un déménagement. » Un petit-fils d'Henry Metcalfe, Arthur Metcalfe, qui vit encore à Macclesfield, récupère le cahier et l'envoie à sa tante — une fille survivante du grand-père — qui habite à Newcastle. Surprise et embarras de la vieille demoiselle : le cahier est mis dans un tiroir.

Sans doute n'en serait-il jamais sorti sans un hasard providentiel. Si tous les anciens combattants de Lücknow sont morts, il reste un homme que ses amis continuent à surnommer le « Lücknow Baby » parce qu'il est né à la Résidence, pendant le siège. En novembre 1936, le « Bébé de Lücknow », Mr Arthur Dashwood, âgé de 79 ans, parle à la B.B.C. dans une série intitulée « J'y étais ». Miss Norah Metcalfe l'entend, elle lui écrit, elle lui communique le cahier. Et Mr Dashwood conseille, avec beaucoup de bon sens, d'en faire don au petit musée du *Duke of Cornwall's Light Infantry*, successeur du 32e où avait servi Metcalfe. Voilà le cahier parti pour Bodmin, Cornouailles. Le conservateur du musée en prend connaissance. Il renvoie à miss Metcalfe les dernières pages du manuscrit, arguant qu'elles ne concernent pas l'Inde, et une copie dactylographiée de tout le reste, qu'il garde. La copie dactylographiée revient entre les mains du « Lücknow Baby » et finit par atterrir chez un ami d'une amie de celui-ci, le capitaine Widnell, installé à Beaulieu dans le midi de la France.

Ceci se passe en 1937. Nouveau laps d'une douzaine d'années. Ici apparaît sir Francis Tuker, lieutenant général (l'équivalent d'un « quatre étoiles » français) qui a été le dernier commandant des forces britanniques aux Indes. Rentré en Angleterre, après l'octroi de l'indépendance, en 1947, il cherche s'il ne subsisterait pas, dans les nombreuses familles qui ont servi là-bas depuis le XVIIIe siècle, des mémoires inédits. On le

met en relations avec le capitaine Widnell. Celui-ci lui envoie la copie qu'il détient. Mais comment authentifier ce texte dactylographié et amputé de la fin ? Le « Lücknow Baby », qui l'expédia à Beaulieu en 1936, est mort. La vieille miss Metcalfe vient également de mourir. Ce n'est qu'en mars 1952, après de laborieuses recherches, que sir Francis Tuker retrouve la trace d'Arthur Metcalfe, et par lui, la fin du manuscrit, la preuve de son authenticité. Henry Metcalfe, on va le voir, n'a rien d'un historien ni d'un homme de lettres. Il écrit comme il parle, comme il pense, comme il a vécu. Et, qu'importe ? Son texte — plusieurs fois perdu et miraculeusement sauvé — est une sorte de document brut, un enregistrement d'une inimitable cocasserie, d'un tragique presque involontaire, d'une verdeur picaresque où se peint l'auteur : héros sans le savoir, et entre deux combats homériques, le meilleur des types.

PIERRE FRÉDÉRIX

LES CAHIERS DU SOLDAT METCALFE

Nous[1] atteignîmes Cawnpore en décembre 1854, et en entrant dans la ville j'eus la félicité de voir ce gredin altéré de sang, le Nana : il était avec le général Wheeler qu'il allait trahir et égorger ensuite dans la ville en question.

Nous laissâmes à Cawnpore un détachement composé de trois officiers et de leurs familles avec quatre-vingt-sept sous-officiers et hommes, plus cinquante-sept femmes et environ soixante-deux enfants, qui furent ensuite impitoyablement massacrés par ordre de ce démon à face humaine, le Nana. On croira difficilement qu'il accompagna le régiment à l'église, le dimanche avant notre départ de Cawnpore pour Lücknow, mais c'est un fait positif. Je l'ai vu de mes propres yeux passer dans un superbe phaéton, tiré par deux splendides chevaux gris.

Nous partîmes donc de Cawnpore pour Lücknow qui allait être la tombe de beaucoup de braves soldats. Notre repas de Noël (ou ce qui en tenait lieu) se fit dans un endroit nommé Bonnie Bridge, qui est celui où le courageux Havelock devait accomplir un de ses exploits ou faits

1. Nous signifie : le 32e régiment d'infanterie où Metcalfe était simple soldat (*private*). Au moment où commence ce récit, la paix règne dans l'Inde.

d'armes lors de sa fameuse marche au secours de la garnison investie. Bon. Après le déjeuner, nous voilà partis, un camarade et moi, pour faire un petit tour aux environs du bivouac ; nous tombons sur une sorte de pavillon de chasse du vieux roi d'Aoude.

On entre, et l'endroit était décoré de peintures indigènes. Au milieu de tout cela il y avait une esquisse représentant le massacre de l'envoyé britannique et sa suite à Caboul, en 1840. Pendant que nous étions en train de commenter cette peinture, entre un indigène plein de suffisance. Je crois qu'il avait la garde du pavillon. Quoi qu'il en soit, il nous dit, en termes catégoriques, que notre séjour à Lücknow, puisque c'était là que nous allions, serait très bref. On lui demande ce que cela signifie, et il ne tarde pas à nous expliquer que ce qu'il veut dire est que nous en serons éjectés aussi carrément que nous avions éjecté les Sikhs du Goudjerat, opération à laquelle mon régiment avait participé.

Je pensai que c'était un peu raide de sa part, et c'était à peu près le premier signe de la grande lutte dans laquelle nous allions être engagés. Aussi pensai-je qu'il valait mieux commencer la campagne pour mon propre compte et opérer sur cet ami indigène qui se disposait à contribuer à notre éjection de Lücknow. En conséquence je lui envoyai un direct bien appuyé en partant de l'épaule (les indigènes n'aiment pas les directs qui partent de l'épaule). Je renouvelai la dose à plusieurs reprises, mon camarade restant neutre tout le temps. Eh bien ! nous avons laissé monsieur l'indigène dans un état peu enviable, mais le bruit courut bientôt dans tout le bivouac que plusieurs soldats venaient presque de tuer un pauvre indigène.

On sonna le rassemblement, de façon à permettre à ce pauvre indigène de reconnaître le coupable sur les rang. Soit dit en passant, on était très strict dans mon régiment pour ce qui est des mauvais traitements infligés aux indigènes, de sorte que je pensais être dans le bain. N'empêche qu'en voyant tous les préparatifs qui se faisaient, je me dis que je pouvais aussi bien éviter au régiment la peine de se faire passer en revue, j'allai à la tente de l'officier d'ordonnance, je vis le commandant et exposai l'affaire comme elle s'était passée.

Le commandant demanda s'il y avait eu un témoin, et mon camarade confirma ma déclaration. Il demanda alors à l'indigène si c'était moi qui l'avais frappé, l'autre répondit oui, et le verdict fut : « Bien fait pour vous. » On lui fit faire demi-tour et l'on me conseilla d'être plus prudent à l'avenir, mais nous eûmes toutes sortes d'occasions de nous battre très peu de temps après, et ainsi, je crois pouvoir dire de bonne foi que c'est moi qui commençai la Campagne.

⁂

Nous arrivâmes à Lücknow le 27 décembre 1856. Après y avoir été logés peu de temps, nous reçûmes l'ordre d'aller nous installer au camp avec trois régiments d'infanterie indigène, un régiment de cavalerie régu-

lière (indigène), un régiment de cavalerie indigène irrégulière, une batterie d'artillerie européenne, une batterie d'artillerie indigène — à cheval — et une batterie de canons tirés par des bœufs. L'ensemble de ces régiments indigènes se mutina par la suite, le 30 mai 1857. L'objet de ce séjour au camp était un entraînement combiné.

Bon. Après la fin de l'entraînement, et le camp étant sur le point d'être levé, les officiers organisèrent des courses de chevaux et des épreuves sportives pour les troupes, européennes et indigènes. Les courses et les sports durèrent trois jours, et durant ces trois jours ce démon de Nana était aux courses, dégustant le café, etc., avec nos officiers, et pendant tout ce temps il préparait la mutinerie. Après les courses, nous retournâmes aux cantonnements, et au mois d'avril suivant nous arriva la nouvelle de la mutinerie de Barrackpore.

On nous mit en état d'alerte. Sur quoi, au bout de quelques jours, le 7e d'Infanterie irrégulière de l'Aoude se mutina dans notre garnison, et mon régiment fut chargé de le désarmer. Nous lui tombâmes dessus à minuit, et on lui sonna le rassemblement. Nous occupions les trois côtés d'un carré, l'artillerie à la pointe. Les canons étaient chargés à mitraille. Bien entendu (nos fusils) étaient chargés à balles. Quand ces gaillards reçurent l'ordre de mettre leurs armes en tas, ils refusèrent, mais quand les artilleurs commencèrent à se préparer et nos gars à remuer leurs fusils, les vaillants mutins changèrent de tactique et déposèrent tranquillement leurs armes et rentrèrent chacun chez soi, mais ensuite ils firent appel à sir H. Lawrence pour qu'il les enrôle de nouveau. Lui, étant une bonne nature, les crut quand ils lui promirent fidélité, mais après que le reste se fut révolté ils en firent autant et furent à peu près les pires coquins dont nous dûmes nous occuper, car ils connaissaient tous les coins et recoins de Lücknow.

Ensuite vint le massacre de Meerut, et l'on nous donna l'ordre alors de surveiller les cantonnements des Cipayes, ce qui était un travail très dur et dangereux, de jour et de nuit. La nouvelle suivante fut celle de la mutinerie et du massacre de Delhi. En fait, presque tous les Cipayes du Bengale étaient maintenant en état de révolte, et la petite garnison de Cawnpore, sous les ordres du général Wheeler, était entourée par la horde de sauvages du Nana. C'était dur de savoir nos compatriotes, femmes et enfants, à quarante-huit milles seulement de nous et de ne pouvoir les secourir, pas plus qu'ils ne pouvaient nous rejoindre. Hélas, nous ne les vîmes plus jamais.

Pour revenir à nos régiments, ils se mutinèrent le 30 mai. C'étaient le 13e, le 48e et le 71e d'infanterie, le 2e de cavalerie, et la moitié de la batterie d'artillerie indigène. Ils se révoltèrent juste au moment où venait de retentir le signal du rassemblement. Ils s'élancèrent en hurlant comme des diables, mais nous les attendions. Leur charge avait pour objectif la tente du mess des officiers, mais ils y eurent une belle récep-

tion. Nous ouvrîmes le feu sur eux à mitraille, et la moitié de mon régiment leur envoya une volée de coups de fusil qui les fit détaler et refluer vers leurs propres lignes. Le général Anscombe demanda à notre colonel de lui donner une demi-compagnie légère de mon régiment afin que lui, le général, pût aller dans les lignes des Cipayes et apaiser ces misérables, mais le colonel essaya de le dissuader de s'approcher d'eux pendant qu'ils étaient dans cet état d'excitation, malheureusement il ne se laissa pas dissuader.

Le général pensait qu'il lui suffirait de se montrer au milieu d'eux pour les calmer, vu qu'il avait commandé auparavant un des régiments, et il pensait que ses hommes feraient tout ce qu'il leur dirait. Mais il comptait sans ses hôtes. A peine s'était-il montré qu'ils lui coururent dessus. Il vit alors son erreur et essaya de la réparer, mais il était trop tard. Sitôt qu'il eut tourné le dos pour rentrer ils tirèrent dessus et le tuèrent, de sorte que ce fut un officier général que je vis tuer le premier dans la Grande Mutinerie.

Ces mutins commencèrent à piller les logements des officiers et à y mettre le feu, de sorte qu'en moins d'une heure tout le cantonnement des Cipayes était en flammes, et malheur à l'infortuné Européen qui tombait entre leurs pattes. Il y avait un capitaine Grant qui appartenait à un des régiments révoltés, je ne sais plus lequel. Cet homme était de garde et ses hommes se jetèrent sur lui et le mirent en pièces, mais l'on me dit qu'avant d'être tué il en donna pour leur compte à quatre de ces gredins.

Le suivant fut un jeune cornette du 2e de Cavalerie légère. Ce jeune garçon était couché dans son logement quand ils firent irruption et l'expédièrent, pauvre garçon. Il n'avait certainement pas plus de 16 ans. Le suivant fut un jeune garçon de mon régiment, qui rentrait d'une visite faite à son parrain à un endroit nommé Setapore, à une trentaine de miles de Lücknow. Son heure allait sonner pendant la nuit de la mutinerie et il regagnait les cantonnements lorsque ces canailles le rencontrèrent et le mirent en pièces si épouvantablement que son ami le plus proche fut incapable de reconnaître un seul de ses traits. Le seul moyen de l'identifier fut son linge, qui était marqué à son nom et portait le numéro du régiment.

Eh bien, cette nuit-là, le 30 mai, nous réunîmes quelques forces et rejetâmes ces gaillards hors de la garnison, et nous leur reprîmes deux des canons de campagne qu'ils avaient emmenés. Nous ne les poursuivîmes pas très loin car nous étions assez éreintés. Nous rentrâmes et demeurâmes sous les armes tout le reste de la nuit. Le matin, une partie des trois régiments d'infanterie cipaye vint aux cantonnements avec armes et drapeaux. Ils se rendirent et expliquèrent au Commandant que les autres étaient rangés en ordre de bataille sur le champ de courses, nous attendant. Parfait. Nous n'aurions pas voulu décevoir ces vaillants et noirs enfants de Mars. Aussi allâmes-nous vers eux, et c'était vrai, ils

nous attendaient, rangés en ligne avec leurs canons au centre et aux ailes et leurs voltigeurs en avant, mais nous eûmes vite fait de les obliger à changer de position. A peine avions-nous ouvert quelques brèches dans leurs rangs en tirant, ils prirent leurs jambes à leur cou et filèrent dans la direction de Setapore, non sans avoir laissé entre nos mains deux de leurs canons et trente prisonniers. Ces derniers furent ensuite pendus.

J'ai dit quelques mots d'un jeune homme qui fut mis en morceaux par les mutins alors qu'il rentrait d'une visite rendue à son parrain. Eh bien, lorsque les Cipayes de Setapore apprirent qu'on s'était mutiné à Lücknow, ils emboîtèrent le pas et le parrain du jeune homme était sergent-major dans un de leurs régiments. Sa femme et ses enfants étaient alors avec lui et ces démons firent irruption chez eux et leur sautèrent dessus. Le sergent-major, voyant qu'ils en avaient à sa femme et à ses petits (la femme était enceinte à cette époque), les larda furieusement de coups. Il tua six de ces brutes avant d'être maîtrisé lui-même, et ceci n'arriva qu'après que sa seule arme de défense, qui était son sabre d'ordonnance, eut été cassé en deux.

Toutefois, il sauva sa femme et ses enfants, car pendant qu'il luttait avec ses adversaires, sa femme et ses enfants réussirent à s'échapper dans la jungle, non sans que la femme ait reçu dans le ventre un coup de baïonnette dont elle allait subir les suites fatales à la Résidence de Lücknow, où elle arriva avec ses petits après avoir erré dans la jungle pendant dix jours, et quand la pauvre femme apprit la mort de son mari elle ne put être consolée et refusa à quiconque de soigner sa blessure. En conséquence la gangrène s'y mit, et elle mit fin aux souffrances de la pauvre créature. Ce fut une des très nombreuses victimes de ce temps.

Après cela, nous ne cessâmes pas de veiller jour et nuit, car ces gaillards que nous avions éjectés de Lücknow promettaient de nous y rendre visite à nouveau, et en fait ils tinrent très fidèlement leur promesse. Entre temps, le choléra et la petite vérole avaient commencé chez nous, de sorte que nous étions dans un joli pétrin, et nos amis (excusez l'expression) se rapprochaient continuellement de Lücknow à seule fin de nous embrocher tous. En conséquence, sir Henry Lawrence (paix à son âme, car je crois qu'on aurait difficilement trouvé un meilleur homme et Chrétien) nous donna l'ordre de nous replier sur la résidence de Lücknow, et sur un petit fort nommé le Mutchi Bhown.

Ces deux endroits furent mis en état de défense, on y installa des batteries, etc., et nos forces furent réparties entre les deux positions, qui commandaient les deux ponts sur la rivière Goumti. Mon sort fut d'être posté au Fort du Mutchi Bhown. Bon, et quand nous occupâmes nos différentes positions le 29 juin, sir H. Lawrence tint un conseil de guerre. Il dit à ses subordonnés que d'après les nouvelles qu'il avait reçues, une troupe de mutins s'avançait vers Lücknow et se trouvait près d'une localité appelée Chinhut, sur la route de Fyzabad. Et la conclusion à laquelle

il arrivait était que nous devions faire une sortie et livrer bataille (fatale erreur comme la suite le montrera).

Cette troupe de rebelles comprenait les mutins de tout le royaume d'Aoude. On nous donna à entendre que les ennemis n'étaient que 5 000, mais nous découvrîmes notre erreur quand nous fûmes plus près. Néanmoins, nous sortîmes à leur rencontre avec toutes les forces dont nous pouvions disposer (car il fallait laisser une partie de nos forces sur les deux positions pour les tenir et pour protéger les femmes et les enfants contre les mutins de la ville, de sorte que nos effectifs étaient comparativement faibles). N'importe, nos espoirs étaient hauts et nous pensions pouvoir balayer tout devant nous, mais nous fûmes tristement attrapés. Nos effectifs étaient les suivants : environ trois cent soixante hommes de mon régiment (32e) et la batterie d'artillerie européenne. Deux canons lourds tirés par des éléphants (qui furent renversés dans un fossé par les conducteurs indigènes et qu'on dut par conséquent abandonner car ces canailles de conducteurs indigènes coupèrent les traits et emmenèrent les éléphants chez l'ennemi).

Nous avions aussi une demi-batterie d'artillerie indigène, et un peu de cavalerie Sikh. Quelques gentlemen et volontaires de la cavalerie, et environ trois cents Cipayes restés fidèles à la main qui les nourrissait. Ceci composait la totalité des troupes destinées à combattre, pensions-nous, quelque chose comme 4 000 ou 5 000 ennemis, dont nous pouvions, ainsi que je l'ai dit, venir à bout aisément, et je crois fermement que nous l'aurions pu s'il n'y avait eu de la trahison en train. Quoi qu'il en soit, quand nous arrivâmes à Chinhut, nous nous aperçûmes que les 5 000 n'étaient qu'un mythe, par rapport à la réalité.

Lorsque nous prîmes position au début de l'action, nous eûmes peu de temps pour examiner notre situation, car nous fûmes très vite encerclés et les 5 000 se trouvèrent être plus près de 10 000. Bon, l'artillerie indigène reçut l'ordre de tirer droit devant elle, c'est ainsi que devait commencer l'action. Au lieu de cela, voilà l'artillerie qui part au galop en avant et commence l'action en déchargeant sur nous le contenu de ses quatre tubes (c'était commencer l'action par un acte de vengeance). Ensuite, elle raccroche ses avant-trains et repart au galop chez l'ennemi qui l'accueille avec des hurlements de joie.

Je crois que ceci était un plan prémédité de la part de notre adversaire. De toute façon, avec nos deux pièces lourdes rendues inutilisables, et les autres passées à l'ennemi, nous restions dans un joli pétrin, et en moins de trois quarts d'heure, nous eûmes neuf officiers et cent dix-sept sergents ou hommes et deux trompettes hors de combat. Mais pourquoi s'obstiner dans cette terrible erreur ? (Je ne peux l'appeler autrement). Suffit, nous reçûmes l'ordre de nous retirer vers Lücknow le mieux et dans le meilleur ordre possible, et nous battîmes en retraite en effet, non sans avoir tiré toutes les munitions de la batterie de campagne.

Le premier homme à être tué fut le colonel Case, le plus aimable et

le meilleur des officiers qui aient jamais dégaîné une épée. Il appartenait à mon régiment et il venait tout juste de rentrer d'Angleterre où il était allé se marier, de sorte que son épouse devint très vite veuve, ce qui fut le cas pour beaucoup d'autres encore avant la fin de la campagne. Parlez-moi des guerres d'aujourd'hui, ce sont jeux d'enfants auprès de celle-là. Et notez ce que j'ajoute : sans la bravoure déployée par nos quelques cavaliers (car ils accomplirent véritablement des prodiges de valeur) nous aurions été détruits. Exemple, un homme nommé Johnson qui nous avait été passé par le 9e lancier. Cet homme faisait partie des Volontaires de la Cavalerie. Il vit qu'un de nos canons risquait fort de tomber aux mains de l'ennemi, étant donné que tous les conducteurs avaient été tués. Il sauta immédiatement à bas de son cheval et sauta sur le cheval de tête de la batterie et partit au galop sous le nez de l'ennemi avec le canon jusqu'à Lücknow, et ceci empêcha le canon de tomber aux mains de l'ennemi.

Cet homme fut proposé pour la Victoria Cross, qu'il méritait richement, s'il avait vécu, mais le Destin en disposa autrement car le pauvre garçon mourut ensuite, pendant le siège, du choléra. Mais comme je l'ai dit, sans la bravoure d'une poignée de cavaliers et la lâcheté de l'ennemi, pas un homme n'aurait atteint Lücknow, car étant donné toutes les chances accumulées contre nous et la chaleur excessive de l'été, puisqu'on était le 30 juin, on peut aisément se représenter l'état dans lequel nous étions outre le fait que les pauvres garçons étaient à jeun, enfin nous avions tout contre nous.

Je vis pendant que nous battions en retraite quelques-uns de nos meilleurs soldats qui tombèrent, frappés par des coups de soleil, pour ne pas se relever. Je vis un excellent garçon qui était blessé à la jambe. Il s'assit sans perdre son sang-froid sur la route, fit face à l'ennemi, et tout ce que nous pûmes faire ou dire ne le détermina pas à essayer de s'en aller avec nous. Il dit : « Non, vous autres continuez, et laissez-moi pour que j'arrose ces types devant moi. Je ne durerai pas longtemps et je ne serai jamais capable d'atteindre Lücknow. » Il resta, et fut bientôt liquidé, le pauvre garçon.

Autre exemple d'amour fraternel et de sacrifice volontaire. Un gentil garçon, du nom de Jones, était transporté vers l'arrière sur une voiture d'artillerie après avoir été blessé. Voyant son frère abattu par une balle ennemie, sans la moindre hésitation il saute de l'avant-train sur lequel il était et rejoint son frère pour se faire tuer avec lui. Un autre homme, à demi fou de chaleur et de fatigue, chargea seul en plein dans les rangs de l'ennemi et fut rapidement achevé. Pour divers autres cas, dont j'ai été témoin au cours de cette déroute désastreuse (je ne peux l'appeler autrement) je n'ai pas de place ici, et je crains qu'ils allongent seulement l'énumération d'une série de désastres qui auraient pu être évités, mais l'Homme propose — et Dieu dispose.

Enfin, après de grandes épreuves nous atteignîmes le Pont de Fer, qui heureusement pour nous était tenu par quelques-uns de nos hommes sous le commandement d'un officier de la Résidence (le lieutenant Edmonstone) : ceux qu'on avait laissés derrière nous au départ de l'expédition.

Ils défendirent le pont très vaillamment, et couvrirent la fin de notre retraite jusqu'à la Résidence et au Mutchi Bhown. C'était à ce dernier endroit que j'étais en poste, et à notre arrivée je vis plusieurs hommes tomber d'apoplexie et de fatigue. A vrai dire, j'avais peur que si l'ennemi n'était pas arrêté au Pont de Fer, nous ne soyons capables que de lui opposer une très faible résistance. Comme cela se trouva, nous n'eûmes pas à le faire ce jour-là. Soit à cause de la résistance qu'ils rencontrèrent au pont ou parce qu'ils étaient satisfaits de leur victoire de Chinhut, je n'en sais rien, toujours est-il qu'ils ne nous attaquèrent pas ce jour-là et lorsque sir H. Lawrence et les chefs de services se consultèrent, ils arrivèrent à la conclusion que le fort du Mutchi Bhown, où j'étais en poste, devait être abandonné, et qu'on devait se replier dans la Résidence, ce que nous fîmes dans la soirée du 1er juillet après avoir fait sauter le fort.

Je me trouvais faire partie du dernier détachement à quitter le fort, étant donné qu'une section de ma compagnie servit d'arrière-garde pour couvrir la retraite des autres, et toute l'affaire fut si bien montée que l'ennemi continua de bombarder la vieille position longtemps après que l'endroit eut été évacué et que nous ayons débarqué sains et saufs à la Résidence, et lorsque le magasin, qui contenait toute la poudre, les munitions et les obus, etc., sauta de notre fait, l'ennemi crut que c'était son tir incessant d'obus de toutes sortes qui en était cause, et il poussa une telle clameur de triomphe que vous auriez cru, avec Shakespeare, que l'Enfer s'était vidé de ses habitants et que les Démons s'étaient transportés à Lücknow.

Pour ce qui est de notre entrée à la Résidence, je n'oublierai jamais les scènes déchirantes qui suivirent. Des mères et des parents se cramponnaient à un dernier espoir que ceux qu'ils avaient perdus pouvaient encore se trouver dans le groupe des survivants du Mutchi Bhown, mais pauvres créatures, dans la plupart des cas, quelle déception. Des mères cherchaient leurs fils, des femmes leurs maris, c'était à fendre le cœur, et il ne fut pas question de repos ou de sommeil cette nuit, pas plus que pendant beaucoup de nuits ensuite.

***

Et maintenant, je peux dire sans risque de me tromper que le Grand Siège de Lücknow commençait et l'histoire a fidèlement enregistré je suppose comment il se poursuivit et comment il finit, et ses vicissitudes, etc., mais j'espère qu'il ne sera pas déplacé de relater ici quelques-uns de ses incidents que j'ai pu observer moi-même.

Eh bien, le matin du 2 juillet, ma compagnie se trouvait à un poste appelé le Bungalow du docteur Fayrer, et ce poste devait être le P.C. de la compagnie pendant la durée du Siège, mais à l'occasion nous envoyions des détachements pour occuper des avant-postes plus exposés, et vraiment, ces avant-postes se révélèrent être des traquenards pour plus d'un brave jeune garçon. Il fallait bien pourtant courir notre chance et nous confier à Dieu et à nos armes, ces dernières étant d'ailleurs en quantité suffisante.

Le matin du 2 juillet, notre position fut attaquée de toutes parts et vraiment avec beaucoup de détermination, mais nous repoussâmes toutes les tentatives de l'ennemi, et vous pouvez croire que nous fûmes très heureux lorsqu'il se mit en tête de regagner ses propres positions pour ce jour-là de toute façon.

Et maintenant quelques mots sur Sir H. Lawrence. Ce jour-là, alors qu'il était avec son Etat-Major dans sa chambre à la Résidence, un obus entra dans cette chambre, mais sans y faire d'autre dommage qu'un trou dans le mur. Son Etat-Major le pressa de quitter le coin qu'il habitait de peur qu'il lui advînt quelque malheur, mais il prit l'affaire très légèrement, disant, ils ne placeront jamais un autre obus au même endroit, mais le lendemain un autre obus pénétra exactement au même point et explosa, et un éclat dudit obus frappa Sir Henry à l'aine et mit fin à sa carrière ici-bas, qui n'était pas seulement une noble carrière mais aussi chrétienne et utile, et le pays perdit un serviteur brave et précieux, et la garnison son bras droit, car en vérité, si ce n'avait été pour la prévoyance de Sir Henry, je suis presque sûr que nous n'aurions jamais tenu aussi longtemps, car son jugement et son flair lui permettaient de pressentir ce qui se préparait, et il s'était mis à approvisionner la place en puisant de tous côtés, bien heureusement pour nous, et sa perte jeta le deuil sur toute la garnison.

Lui, quand il sentit sa fin proche, convoqua le Colonel Englis [1] de mon régiment et le major Banks et remit tout le commandement au colonel Englis et le Commissariat (une de ses propres fonctions) au Major Banks. Ce dernier fut tué pendant le siège et le premier survécut au siège et fut promu Major général et K.C.B. le tout dans l'espace de cinq mois. Avancement rapide direz-vous, mais cela n'avait rien d'extraordinaire en ce temps. Enfin, les derniers mots qu'il prononça furent : « Cher Inglis, invitez nos pauvres garçons à se rappeler Cawnpore et à ne jamais se rendre. Dieu vous bénisse tous. » Ainsi finit la vie d'un vaillant soldat et d'un vrai Chrétien. Il est au Ciel.

A ce moment et je ne sais par quel canal les Autorités avaient été informées de l'affreux massacre de Cawnpore et toute la garnison de Lücknow prouva avec quelle fidélité elle tint sa promesse de ne jamais laisser, tant qu'elle serait en vie, les femmes et les enfants confiés à sa

1. L'orthographe de Metcalfe est fautive. Lire : Inglis.

charge tomber entre les mains de l'ennemi. Comment elle tint cette promesse le monde le sait.

Et maintenant, je vais raconter quelques incidents qui se produisirent pendant le siège. Un matin vers le début du siège, j'étais assis dans la véranda de la maison où se trouvait mon poste. Un gentleman sortit de la maison tenant un beau fox-terrier blanc à la laisse. Il demanda à un de nos hommes s'il accepterait de tuer le chien étant donné qu'il n'avait pas de quoi le nourrir n'étant qu'un locataire du Docteur et n'ayant pas eu le temps d'apporter quoi que ce soit à la Résidence où il lui fallait vivre de la charité d'autrui. Eh bien, cet homme (je veux dire le soldat) dit qu'il tuerait le chien car il voulait décharger son arme pour la nettoyer, et il l'aurait fait, si je n'étais intervenu en demandant au gentleman s'il voulait me laisser le chien, et il dit que je n'aurais pas de quoi le nourrir puisque ma ration ne me suffisait pas à moi-même.

Je répondis que cela ne faisait rien, que je partagerais le peu que j'avais avec le chien s'il voulait me le confier. Il y consentit, et la vie du chien fut sauvée, et il se trouva que cette vie me fut précieuse, comme je l'expliquerai dans la suite. Le gentleman propriétaire du chien se trouvait être l'Aumônier de l'Eglise d'Angleterre, le R. P. Harris, dont les bonnes actions durant le siège ont été hautement louées et décrites par Sir John Englis dans sa dépêche sur le siège de Lücknow. Bref, je gardai le chien et je partageai avec lui mon maigre approvisionnement en vivres que lui, le pauvre chien, semblait apprécier.

Là-dessus, au bout de quelques jours, le gentleman vient me voir et me raconte l'histoire du chien. Il me dit que lorsqu'il était en poste à la frontière, lui-même et sa bonne dame avaient l'habitude de soigner les soldats malades et qu'ils avaient été gentils pour eux, en particulier pour un homme du 75e Régiment. Eh bien, cet homme ne savait comment leur montrer sa reconnaissance pour leurs attentions, mais il demanda à la dame de bien vouloir accepter un petit chiot de terrier blanc et de s'en occuper. Elle prit le chiot et promit au soldat mourant de ne jamais s'en séparer sauf nécessité absolue. Le soldat mourut et la dame garda le chien jusqu'à ce jour, et c'était ce chien qui était tombé en ma possession. « Et maintenant », dit Mr Harris, « si vous et Mrs Harris survivez au siège, voudriez-vous promettre de rendre le chien à Mrs Harris », et je promis de le faire, et j'ai tenu ma promesse.

Après quoi, le chien m'accompagna partout où j'allais, de jour et de nuit, et vraiment il faisait du bon boulot à l'occasion, car lorsque j'étais de garde la nuit, au plus petit signe d'assoupissement, le chien ne manquait pas de le remarquer et d'attraper mon pantalon entre ses dents et de me secouer pour me tenir éveillé, car il était vraiment très difficile de ne pas s'assoupir vu qu'on était sanglé et sous les armes jour et nuit, et qu'on n'eut jamais le temps de se déchausser en cinq mois. Mais je reparlerai du chien tout à l'heure.

Le siège continua sans interruption. Les tirs et les alertes se succédèrent jour et nuit jusqu'au 20 juillet, date à laquelle il nous fut donné à entendre que l'ennemi se préparait à nous attaquer de toutes parts, et le brigadier fit la ronde de tous les postes pour vérifier que chacun était en état d'alerte. L'officier commandant ma compagnie était en train de prendre le breakfast au mess des officiers et l'on me donna ordre d'aller l'avertir de la ronde du brigadier. Je le fis et à mon retour qui est-ce que je rencontre : le brigadier et son état-major.

Comme de juste, il me demanda ce qui me prenait de quitter mon poste quand on attendait une attaque. Je lui dis la raison, ce qui détourna son courroux sur le capitaine, et comme il passait son chemin je me proposai d'attendre l'issue de son entretien avec le capitaine, aussi reculai-je derrière un massif de bambous où je n'eus pas longtemps à attendre, car au moment où le capitaine revenait du mess, le brigadier le rencontra et les mots qu'ils employèrent tous deux n'avaient rien de suave. N'importe, vers 10 heures, la partie commença, et c'était une partie rudement dure.

L'ennemi ouvrit le bal en faisant exploser une mine préparée sous la batterie de Redan, ainsi nommée d'après le Grand Redan de Sébastopol, quoique notre Redan ne pût se comparer bien entendu à l'autre. De toute façon, nos adversaires avaient mal calculé la distance et c'était bien heureux pour nous, car leur intention était, pour employer une expression nautique, de nous aborder dans la fumée. Bon, les voilà qui s'amènent comme autant de démons à forme humaine — tout autour de la position avec leurs musiques jouant tous nos airs nationaux, sonneries de clairons, drapeaux déployés, etc. Ils montent à l'assaut je ne sais combien de fois et chaque fois bien entendu pour être repoussés. Ils continuèrent ce jeu toute la journée au point que nous étions presque rompus, et vraiment nous pensions qu'ils finiraient par nous avoir, mais Dieu en disposa autrement. Vers 5 heures de l'après-midi, ils abandonnèrent la partie. Maintenant, il faut que je vous dise que la Résidence était à peu près divisée en deux par une route qui venait de la porte Baily, et c'est sur cette route que nous plaçâmes une batterie de quatre pièces légères, de sorte que si la porte était attaquée, nous puissions agir sur le détachement qui voudrait la forcer. Si l'ennemi faisait sauter ou incendiait cette porte, les communications entre les postes seraient partiellement coupées, car il avait une batterie juste en face de la porte, et son tir aurait complètement balayé la route qui passait au milieu de la place. Toutefois, cela n'arriva pas, mais l'ennemi essaya d'incendier la porte, et y réussit presque, car la porte prit feu et l'on demanda des volontaires pour aller éteindre le feu.

Je fus l'un de ceux qui se proposèrent pour ce travail, qui fut du genre coriace tant qu'il dura. Les types de l'autre côté nous fusillaient drôlement pendant que nous étions occupés à éteindre le feu. Nous y parvînmes sans avoir plus de deux hommes légèrement blessés. Après

quoi, pour empêcher une reprise de l'incendie nous perçâmes une autre meurtrière dans le côté du mur de façon à pouvoir tenir à l'œil tout ce qui approcherait de la direction opposée.

Autre histoire, concernant le 10 août vers 5 heures de l'après-midi. J'étais assis dans la véranda et causais vec une jeune dame, nommée Alford, dont le père était colonel de l'un des régiments qui s'étaient mutinés. Elle me dit qu'elle venait tout juste d'arriver d'Angleterre après y avoir achevé son éducation, lorsque la mutinerie éclata. Plutôt une réception fumante pour elle, diriez-vous, mais c'était ainsi. Quoi qu'il en soit, elle était d'avis que l'ennemi finirait par envahir la Résidence à la longue. Oui, elle alla jusqu'à me dire qu'il nous attaquerait le soir même. La porte Baily serait l'endroit de l'attaque. Avait-elle un pressentiment ou non, je n'en sais rien.

Je lui dis que si la tentative avait lieu, ce devrait être pendant que je serais de garde à mon nouveau poste, parce qu'après mon tour la lune serait levée et qu'alors on s'abstiendrait. Là-dessus, je vais prendre ma faction accompagné par mon chien. Je m'assis sur une caisse vide avec mon flingot entre les genoux, pensant à la conversation de l'après-midi. Juste à ce moment le chien me fit son signal habituel en mordant mes pantalons. Je regardai par la meurtrière et bien vrai, il y avait là deux de mes amis basanés. L'un d'eux tenait un fagot de bois goudronné sur sa tête, l'autre était occupé à installer un fagot contre la porte. Je plaçai mon flingot dans la meurtrière et visai délibérément un de mes amis.

Je ne pouvais pas tirer sur les deux en même temps. Ils n'étaient pas en position pour cela. Toutefois, j'en abattis un, et l'autre n'attendit pas que je lui serve sa dose. N'empêche que la porte était sauvée et qu'elle le resta jusqu'à notre délivrance, et je peux dire que le chien fut en partie l'instrument de son salut.

Pendant ce temps Havelock avançait rapidement à notre secours, mais les maladies et la pénurie de ses effectifs l'obligèrent à battre en retraite et à attendre de nouveaux renforts. « L'espoir déçu rend le cœur malade »[1] nous était véridiquement applicable. Néanmoins on tenait, ongles et griffes, jour et nuit. Tantôt grelottant sous de lourdes pluies, tantôt brûlés de soleil. Entre temps, la maladie et la mitraille nous infligeaient des pertes fort attristantes, et la situation commença à prendre un aspect très affligeant, surtout à partir du moment où nous découvrîmes que Havelock était contraint de battre en retraite. Les sapeurs ennemis n'arrêtaient pas de miner, les nôtres de poser des contre-mines, et c'est un fait que nos hommes et ceux d'en face se trouvèrent nez à nez en plusieurs occasions et qu'ils se livrèrent des combats corps à corps, où nos hommes eurent le dessus, et détruisirent les mines de l'adversaire.

Je voudrais maintenant citer quelques cas de veine miraculeuse. En

1. Proverbe.

voici un par exemple. Un soir, un de mes camarades vint me voir, et me demanda si je pouvais lui procurer un quart de rhum. Or, je n'avais pas envie de mon rhum à ce moment, et je savais que si j'en voulais je pourrais en avoir par mon ami Mr Harris, je lui passai donc mon quart de rhum. Il le mit dans une petite bouteille, disant que cela ferait son affaire pour son temps de garde.

Il me quitta peu après car il était risqué de s'absenter de son poste même pour quelques instants. Bien, vers 10 heures du soir, j'étais de faction près d'une grosse pièce de siège. La nuit était très belle, aussi calme que possible, et on tiraillait peu pour changer. Juste à ce moment je vis un boulet tiré des lignes ennemies et qui se dirigeait vers le quart de rhum.

Je remarquai alors que le boulet allait dans la direction de Jem, je veux dire le gars au rhum, et c'était bien vrai qu'il y allait. Il atterrit avec précision, explosa et jeta le gars au rhum dans la tranchée. Brisa la petite bouteille qui le contenait, et qui était sous sa tête, car il était couché à ce moment, et mit en morceaux l'oreiller qui était sous sa tête ; blessa le major Low et un ou deux autres, et aussi bizarre que cela paraisse, ne fit aucun mal à l'individu qu'il jeta dans la tranchée, sauf à l'étourdir momentanément, et quand il revint à lui sa première question fut : « Mon quart de gnole est-il là ? » et un des officiers qui entendirent cela se mit à rire, et dit : « Je crains que non, mon garçon, mais ne vous en faites pas, je vous en donnerai un puisque c'est tout ce qui vous préoccupe. »

Vous vous étonnerez peut-être que j'aie suivi du regard la trajectoire d'un boulet, mais c'était très facile car un boulet rond tiré par un mortier n'atteint pas la même vélocité qu'un obus allongé de maintenant, et en outre, la fusée fixée au boulet pour le faire exploser à son arrivée à destination émet des étincelles pendant tout le temps de son vol, de sorte que vous pouvez facilement le suivre à la trace. J'étais plutôt ennuyé au sujet de mon ami, aussi lui rendis-je visite le lendemain matin, et il me raconta alors l'histoire, en remarquant en même temps qu'il ne serait jamais tué après cela.

Autant aurait valu qu'il le fût car le pauvre diable était destiné à une mort plus pénible et plus lente. Cette nuit-là, comme il était de faction tout près du même endroit, il fut frappé par un boulet qui lui démolit complètement la jambe. Bien entendu, il fallut amputer la jambe au-dessus du point où elle avait été atteinte et travailler dans les nerfs, et comme il n'y avait pas de chloroforme, le pauvre diable ne put supporter la douleur et expira au milieu de grandes souffrances.

Autre histoire de boulet d'où l'on a réchappé de justesse. Cette fois, il s'agit de moi. J'étais un jour dans un avant-poste en compagnie du chien comme d'habitude, et aussi d'un sergent du nom de Varney. Nous regardions par les meurtrières et de temps en temps nous faisions un carton sur des types qui étaient en train de creuser des tranchées à quelque dis-

tance de notre position. Par moments, nous ne pouvions voir que leurs bêches quand ils jetaient la terre. Je venais de retirer mon fusil de la meurtrière mais sans changer de position, lorsqu'un obus s'amène tout droit à travers la meurtrière et frappe le mur derrière moi et éclate, projetant des briques et du mortier dans tous les sens.

Vous pouvez vous représenter mon émotion et le chien qui aboyait comme un fou. A la fin, il me trouva tout couvert de briques et de plâtre. J'avais plus l'air d'un meunier que d'un soldat. L'officier cria : « Est-ce qu'il y a quelqu'un de blessé ? » et le sergent : « Oui, je crois que le jeune Metcalfe est tué », car il jugeait le contraire invraisemblable. Pourtant, je criai que tout allait bien, et lorsque je me présentai, mon aspect était tel qu'on se paya ma tête drôlement.

Je pensais que c'était une curieuse façon de me montrer de la sympathie, mais mon fidèle quadrupède m'en témoigna beaucoup pour autant qu'il le pouvait en me léchant et me faisant patte de velours. Comment je m'en sortis ce jour-là, je suis incapable de le dire. J'avais tout juste quelques égratignures provenant de morceaux de briques. Je suppose que le Tout-Puissant jugeait convenable de me réserver pour d'autres épreuves.

Je veux donner un exemple de la témérité de certains soldats, qui, je me permets de le dire, est un défi à la face de Dieu. Nous nous reposions un jour après une nuit très fatigante passée à enterrer des chevaux d'artillerie, pour éviter les maladies causées par la puanteur de leurs cadavres. Donc, nous nous reposions, quand le cri « Tout le monde dehors » nous projeta en avant, malades, clopinants et las, et ce n'était pas trop tôt car les gars d'en face couraient vers la batterie.

Nous avions deux canons dans cette batterie et l'un d'eux fut bientôt hors d'usage. L'autre, ils le basculèrent de la plate-forme, et nous eûmes beaucoup de mal à l'y replacer. Nous n'avions qu'un servant d'artillerie avec nous car je peux dire que la plupart de nos servants d'artillerie avaient été ou tués ou blessés, de sorte qu'il nous avait fallu apprendre à tirer et à charger nous-mêmes, et nous opérions parfois en notre double capacité d'hommes de l'artillerie et de l'infanterie. Bon, ce jour-là nous n'avions que ce seul servant d'artillerie. Il s'appelait Barry, ce qui dit tout de suite sa nationalité [1].

Les balles sifflaient dru et vite et les hommes faisaient le plongeon pour les éviter, bien que lorsque le sifflement d'une balle est passé la balle a passé elle aussi, mais vraiment on doit avoir un joli contrôle de soi-même pour ne pas baisser la tête parfois. Néanmoins, ce vieux servant d'artillerie réprimanda les jeunes gens parce qu'ils baissaient la tête pour des balles de fusil.

Il dit qu'on ne devrait jamais la baisser à moins d'un boulet de neuf livres. Pendant qu'il continuait sur ce ton un beau jeune grenadier eut la

1. Irlandais.

tête traversée par une balle de fusil. Ce vieux canonnier endurci observa : « Ha, ce garçon a fait le plongeon pour une balle de fusil en tout cas », et il dit : « Si je dois jamais être tué au combat, j'espère que cela sera par un boulet de canon et en pleine tête, de façon que ma mort puisse être rapide et soudaine. » Et en vérité son vœu fut accompli, peut-être plus tôt qu'il ne s'y attendait, car le lendemain à la même heure et au même endroit, il fut gratifié d'un boulet rond en pleine tête. Je n'ai pas besoin de dire que sa mort fut rapide et soudaine.

Vers la même époque un autre deuil frappa la garnison, la triste fin d'un vaillant et jeune officier nommé Birch. Ce jeune officier était lieutenant dans un des régiments de Setapore. Je crois que son père commandait un des régiments, et je crois qu'il fut tué dans la mutinerie. Il avait un frère et deux sœurs dans la garnison, et les sœurs passaient leur temps à l'hôpital à soigner les malades et les blessés (comme la célèbre Mrs Nightingale en Crimée) et étaient par conséquent presque adorées par les soldats.

Ce jeune officier s'offrit à reconnaître les positions ennemies de nuit, et des ordres furent donnés en conséquence aux sentinelles qui devaient surveiller son retour et ne pas tirer dessus quand il rentrerait. Je ne sais ce qui se passa, si on ne tint pas compte des ordres ou quoi. Il était en train de rentrer par la batterie près du bungalow Gubbins, quand la sentinelle, voyant un homme à l'extérieur des lignes et ne sachant pas qui c'était, elle tira et abattit ce vaillant jeune officier, qui en tombant s'écria : « Oh, mon Dieu, sentinelle, vous m'avez touché. » Pour la sentinelle, bien sûr, c'était un coup dur. Elle sauta immédiatement par-dessus le parapet et au péril de sa vie ramena le corps du jeune officier dans les lignes.

Il paraît étrange que l'officier ait pu être abattu par un de ses propres hommes, mais c'est facile à expliquer. Nous considérions tout homme aperçu hors des lignes comme un ennemi, et étant donné que nous ne faisions jamais de sommation pour personne spécialement la nuit, et que la sentinelle n'était pas informée du fait que l'officier était sorti en cette occasion, je pense que vous conviendrez que la sentinelle n'était pas blâmable, ce dont je suis bien sûr. Néanmoins, cette histoire causa tant de chagrin au pauvre garçon qu'il en devint maigre comme un squelette, et qu'il fut impossible de le consoler avant longtemps, et jamais on ne put le convaincre d'accepter de l'avancement.

Quant au caporal qui aurait dû informer la sentinelle de la sortie de l'officier, je crois qu'il perdit son galon et qu'il eut une triste fin des années après au cap de Bonne-Espérance. Cette famille Birch était très à plaindre. Le père tué, le frère tué, et une des sœurs tuée par un éclat d'obus pendant qu'elle soignait les malades et les blessés à l'hôpital. Le plus jeune frère, qui était alors un jeune cadet, parvint ensuite au grade de major et, d'après ce que j'ai lu, fut tué alors qu'il conduisait

vaillamment son régiment à l'assaut du fort d'Ali Masjid au col de Khyber durant la dernière guerre afghane. Je connais très bien l'endroit où il tomba.

Et maintenant une petite anecdote au sujet d'un officier de mon régiment nommé McCabe. C'était un des plus infatigables officiers de la garnison et un de ceux en qui le brigadier avait grande confiance, et vraiment il le méritait bien. Cet officier était un Irlandais, un ancien sergent à qui l'on avait donné son brevet en raison de la bravoure dont il avait fait preuve pendant une campagne précédente.

Eh bien, cet officier était continuellement en train de fureter partout, comme nous disons, et une nuit le voilà qui sort d'un certain poste et il se trouvait qu'un Irlandais était de faction à ce poste-là, et pour éviter un nouvel accident on l'avait prévenu que l'officier était dehors et qu'il lui rendrait vraisemblablement visite. Bon, ce soldat était un peu excité, mais c'était un bon soldat. N'empêche que l'officier allait un peu vite lui aussi.

Le voilà donc qui rentre comme prévu sans recevoir de sommation, et l'esprit de la discipline étant plus fort que tout, il se mit à pérorer de la façon suivante. L'officier : « C'est vous la sentinelle ? » Réponse de la sentinelle : « C'est moi, sir. » L'officier : « Et pourquoi fichtre ne m'avez-vous pas fait de sommations ? » La sentinelle : « Parce que je savais que c'était vous, sir, et que vous viendriez par ici. » L'officier, très sévèrement : « Vous auriez dû tirer, monsieur. Vous n'êtes censé connaître personne à l'extérieur de votre poste, surtout la nuit, monsieur. » La sentinelle : « Alors, bon Dieu de bon Dieu, capitaine, la prochaine fois que vous viendrez par ici la nuit, je vous ferai votre affaire. Vous pouvez être sûr que je vous tirerai dessus. » L'officier laissa tomber, et il ne revint plus ennuyer cette sentinelle.

***

Bon. Maintenant, voici Havelock et ses braves troupes qui approchent. Nous entendons leur canonnade à l'Allenbaugh [1], ou jardin d'Allah. On nous met en état d'alerte. Nous nous cramponnons toute la journée, bec et ongles. Nous sommes le 25 septembre dans l'après-midi. Leurs attaques deviennent plus vives, dans le lointain la canonnade s'entend de mieux en mieux. Les attaques s'espacent. Enfin, nous entendons les cris. Spectacle magnifique entre tous, nous voyons la tête d'une colonne, et en tête chevauche le brave des braves, le vaillant Havelock, et à côté de lui son vaillant et généreux camarade Outram.

Oh, quel accueil, quelle joie. Des camarades qui se serrent les mains, des vieux soldats qui étreignent et embrassent les petits jeunets. Les femmes qui demandent des nouvelles d'amis absents, etc., mais à quoi

1. L'Alum Bagh.

bon s'étendre ? Suffit, nous sommes sauvés, et Dieu le voulant, Havelock a été l'instrument de cette marche rapide et de cette glorieuse entrée dans Lücknow le 25. Sans cela, je dis que pas un homme, une femme ou enfant de la fameuse garnison de Lücknow n'aurait été en vie le 27 pour raconter l'histoire, car la place était entièrement minée par en dessous, les mèches posées et tout préparé pour nous faire sauter dans les airs.

Ceci fut établi quelques jours après que Havelock fut parvenu à la Résidence et c'est alors et pas avant que fut confirmée la triste histoire du massacre de Cawnpore, et cette nouvelle provoqua une sorte de choc en retour, pour ainsi dire, dans la garnison, parce que beaucoup d'entre nous avaient des parents à Cawnpore.

Il y avait un jeune homme dans la musique nommé Symes. Ses mère, beau-père, sœur et frère avaient été égorgés à Cawnpore. J'étais là quand il l'apprit. Je pensai que le cœur du pauvre jeune garçon allait se briser du coup. Toutefois, il fit une sorte de vœu, se promettant lorsqu'il le pourrait de n'épargner ni homme, ni femme ou enfant en raison du massacre de sa famille. Mais voilà que le matin après l'entrée de la colonne Havelock on demanda des volontaires pour aller débarrasser la place de tous les ennemis qu'on pensait être encore en position autour de nous.

Eh bien, ce jeune garçon se trouva faire partie du détachement, comme moi-même. Quelque temps après notre sortie, je perdis de vue ce jeune homme. Je demandai si quelqu'un savait où il était passé. Un homme me dit qu'il l'avait vu se précipiter à l'intérieur d'une maison toute proche, et il me désigna la maison. « C'est étrange, pensai-je, que le jeune garçon ne ressorte pas de la maison », et je courus vers la maison et j'entendis le bruit d'une bagarre. Je me précipitai à l'intérieur et vis le petit dans une très sale position. Un énorme Cipaye tenait le fusil du petit et il était en train de lui asséner des coups de son fulwar, ou sabre indigène. J'arrivai juste à temps pour le sauver.

Il me dit : « Oh, Harry, je suis une brute. » Je dis : « Qu'est-ce que tu racontes, Jack ? » Il dit : « Oh, c'est que j'ai dit au moment de sortir que je n'épargnerai personne, et j'ai tiré sur une jeune femme et j'ai bien peur de l'avoir tuée, et ainsi je ne vaux pas mieux que les rebelles, vu ce que j'ai fait. On ne me rendra pas mes parents et conséquemment je ne mérite pas d'être regardé comme un soldat ou un chrétien. » Je le réconfortai et lui dis que peut-être il ne l'avait pas tuée, mais rien à faire. Je lui demandai de me désigner l'endroit où cela s'était passé. Il le fit, et en allant vers cet endroit nous vîmes quelques-uns de nos hommes penchés sur quelqu'un qui était étendu.

En arrivant sur place, nous reconnûmes que c'était la jeune femme sur qui le jeune garçon avait tiré. Elle était légèrement blessée et s'était évanouie, et nos hommes l'avaient trouvée dans cet état, et voyant qu'il n'y avait apparemment rien de cassé ce jeune garçon sauta presque de

joie à la pensée qu'il ne l'avait pas tuée. Quelques hommes transportèrent cette pauvre jeune femme indigène à l'intérieur de la garnison et lui pansèrent sa blessure, et elle fut alors renvoyée à ses affaires, quel contraste frappant avec la façon dont nos pauvres femmes et enfants étaient traités, mais quoi, nous étions des soldats — et eux étaient des démons.

Là-dessus, le jeune homme se remit un peu et parut un peu plus tranquillisé, et en avançant nous vîmes une mosquée, ou temple indigène, que les rebelles avaient utilisée pour entretenir un feu roulant contre notre position. L'officier dit : « Maintenant, mes enfants, il faut enlever cette baraque d'un seul élan. » Il se plaça lui-même en tête, brandit son sabre. Cela suffit. La chose fut faite avant que nous ayons eu le temps de savoir où nous en étions, et en explorant l'endroit nous trouvâmes une quantité de poudre en vrac qu'ils s'apprêtaient sans doute à détruire quand nous leur tombâmes dessus tout d'un coup, d'où le changement de plan.

Nous demandâmes à l'officier qu'il nous laisse détruire cela, mais il ne voulut pas nous le permettre sans autorisation supérieure. Là-dessus, ce jeune garçon entra et sans remarquer la poudre, ou peut-être il s'en moquait, il se jeta par terre pour se reposer car il était plutôt éreinté et pas dans son assiette. Pendant ce temps, l'officier avait posté une sentinelle à une des fenêtres pour regarder ce qui se passait dehors, et l'homme voyant un Cipaye qui courait lui envoya un coup de fusil. Et voilà qu'un morceau de bourre enflammée est projeté à l'intérieur, là où la poudre était répandue et le petit Symes allongé, et l'effet immédiat fut une explosion. La poudra sauta et avec elle le pauvre garçon, et il était effrayant à voir. Il fut ramené à l'hôpital où je restai auprès de lui jusqu'à ce qu'il meure ce soir-là au milieu de grandes souffrances.

Pour revenir à Havelock, lorsqu'il arriva il crut bien entendu qu'il n'aurait qu'à faire sortir toutes les troupes de Lücknow et retourner à Cawnpore, mais il comptait sans ses hôtes. A cet effet, il avait laissé tous ses magasins et approvisionnements à l'Allenbaugh et quand il arriva chez nous au lieu de pouvoir sortir, lui et sa colonne furent obligés de rester jusqu'à la délivrance définitive par sir Colin Campbell, et en conséquence il réduisit de moitié notre petit stock de provisions.

Or, vous savez que l'instinct de défense est la première loi de la nature, et il en fut ainsi avec votre fidèle serviteur et son chien fidèle, que vous avez certainement perdu de vue depuis quelque temps, et qui vous intéressera quelque peu. Vous savez que nos rations alimentaires étaient très maigres et que ces maigres rations étaient encore joliment réduites par le fait que nous avions plus de bouches à nourrir. Vous pouvez être sûrs qu'il ne restait qu'une très petite quantité pour la part du chien fidèle, de sorte que je pensai, et à mon très vif regret, que le meilleur moyen d'en sortir serait de le rendre à Mr Harris. En conséquence, je lui ramenai le chien et je lui dis que je pensais avoir

exécuté ma part du contrat relativement au chien. Je dis qu'à mon avis, nous avions survécu au siège et que cela me faisait grand plaisir de rendre le chien à Mrs Harris sain et sauf. Je préférai ne pas lui dire la véritable raison, mais je crois qu'il la devina. Il reprit le chien, et avec l'aide de Dieu nous survécûmes tous au siège, Mrs Harris, Mr Harris, Metcalfe et le chien.

Mais le siège n'était pas encore fini à ce moment. Il dura jusqu'à notre délivrance définitive, le 22 novembre, par sir Colin Campbell, et la première chose qu'il fit en rétablissant les communications fut d'envoyer à chaque homme de la garnison investie une petite miche de pain et un quart de gnole, deux distributions qui, ai-je besoin de l'ajouter, furent bien accueillies par nous, pauvres malheureux à demi morts de faim.

N'empêche qu'avant la délivrance finale, il nous fallut subir encore beaucoup d'épreuves, dans le genre faim, maladies, attaques, etc. On avait de quoi occuper notre temps. En vérité, on n'avait pas le temps. Je demandai à un de mes camarades un jour comment cela allait. « Très bien », dit-il. « Comment, j'ai entendu dire que tu étais très malade, Jim. » « Que les malades aillent se faire pendre, un gars n'a pas le temps d'être malade à présent. »

Vers le 28 septembre [1], je fus au nombre des volontaires qu'on chargea de prendre d'assaut une maison appelée Johannas Bungalow. C'était une maison située en bordure même de notre position et que nous avions déjà enlevée une fois auparavant et d'où nous avions sorti l'ennemi, mais en raison de la pénurie de nos effectifs nous n'avions pu l'occuper et le brigadier pensait qu'après en avoir été éjectés une première fois, ils n'auraient pas le culot de la réoccuper, mais il se trompait. Ils l'occupèrent de nouveau le même soir. Je fus blessé aux deux jambes en cette occasion, et cet endroit se trouva être le théâtre d'une petite affaire qui faillit être fatale à votre humble serviteur.

Ces gaillards qui avaient occupé l'endroit une seconde fois nous causaient beaucoup d'ennuis, et le brigadier décida de faire une autre tentative, et après la prise de la maison, de la faire sauter avec de la poudre à canon. En conséquence, on demanda des volontaires. Bon, je me proposai de nouveau, mes blessures antérieures étant à peu près guéries. A ce moment, de toute façon je considérais que j'allais bien. Et voilà qu'avec notre détachement il y avait un grand type des grenadiers. On établit deux échelles devant les deux fenêtres et l'ordre « En avant » fut donné.

Nous démarrâmes tous ensemble, et est-ce parce que je suis léger ou petit, ou quoi, j'atteignis une des échelles juste au moment où le grand grenadier atteignait l'autre, et ce fut une course entre lui et moi, et bien que j'attrapasse chaque barreau de l'échelle en même temps que lui,

1. Exactement le 29, comme il ressort de certaines correspondances de cette époque.

il avait toujours l'air d'être plus haut que moi, et il l'était, et je ne tenais pas compte de sa taille. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il arriva à sa fenêtre avant que j'arrive à la mienne, mais quand j'entrai je ne pus voir personne dans la pièce où j'étais. Conséquemment, j'en conclus que l'ennemi ne nous avait pas attendus, mais avait tourné les talons au moment où nous nous précipitions en avant.

Bon, je jetai un coup d'œil autour de moi pour voir s'il n'y avait pas quelque chose qui valût d'être pris dans le genre provisions, etc. Eh bien, il y avait là une très grande caisse, quelque chose qui ressemblait à peu près à un coffre à farine. Le couvercle était à moitié soulevé de sorte que je l'ouvris entièrement, et quelle ne fut pas ma surprise de voir trois de mes amis basanés accroupis dans cette grande caisse. Bon, j'envoyai une balle à l'un, un coup de baïonnette à un autre, mais le troisième me sauta dessus comme un enragé et avant que je sache où j'en étais, il tenait mon fusil par le bout de sorte que je ne pouvais pas faire usage de ma baïonnette contre lui.

J'étais là, lui taillant vers moi avec son sabre indigène, et moi me défendant le mieux que je pouvais en levant la crosse de mon fusil pour protéger ma tête et essayant de le prendre à bras-le-corps, ce qui était, je le savais, ma seule chance. En me débattant ainsi, je reçus sur la main gauche un coup de son sabre qui me fendit la jointure du poignet et fit presque sauter mon pouce. Bon, il brandissait son sabre pour m'asséner, je suppose, le coup final, quand voilà que s'amène le grand grenadier.

Tom Carrol se rendit compte de la situation en un clin d'œil et liquida rapidement mon adversaire en faisant disparaître le chien de son fusil dans le crâne du gaillard, et quand il me vit tout couvert de sang il émit un grand gargouillement de rire et dit : « Toi, petite punaise, tu étais près d'y passer », et en réalité, je l'étais. Je lui montrai alors la caisse et son contenu, et je peux vous dire qu'il fut plutôt étonné.

Je restai indisponible avec ma main pendant quelques jours. Environ quinze jours après nous fîmes une autre sortie, et celle-là avait pour but de prendre à l'ennemi un houtzer [1] lourd. Or, il y avait trois hommes du détachement qui connaissaient l'emplacement de ce canon. C'était un gars nommé Ryan, un autre du nom de Kelly et moi-même, et celui qui arriverait le premier au canon serait proposé. Comme de juste, on rivalisait tous pour cet honneur. Et voilà que ce Ryan fait un détour afin d'arriver le premier. Bon, il n'y avait qu'un mur de briques sur notre chemin comme obstacle. L'autre gars, Kelly, défonça des briques avec la crosse de son fusil, et dès que l'ouverture me parut assez grande, je m'élançai à travers et sans attendre personne je filai dans la bonne direction, ne pensant pas un moment au danger que cela pouvait représenter, et vraiment je dois admettre que c'était beaucoup d'insouciance

1. Howitzer.

de ma part. Insouciance ou non, j'arrivai au but avant tout autre, mais, hélas, le canon était parti.

Bon, j'eus le temps d'écrire les initiales de mon nom dans l'ornière des roues, m'en allai et me trouvai dans une espèce de basse-cour où le vieux roi gardait sa volaille. Là-dessus je renversai deux paniers qui contenaient de la volaille. Je m'emparai de deux volailles et je les attachai ensemble avant que les autres arrivent. Là-dessus, j'entrai sous un appentis et trouvai un sac plein de farine. Je vidai cette farine dans un turban qui entourait mon képi.

Un trompette, nommé King, dit : « Harry, tu ferais mieux de balancer cette farine. » Et moi : « Pourquoi George ? » « Elle risque d'être empoisonnée, Harry, tu sais. » « Poison ou pas poison, George, je la garde. Autant mourir empoisonné que de crever de faim. » Eh bien ! après toute cette histoire, l'officier proposa Kelly comme étant arrivé le premier à l'endroit où le canon avait été, mais Kelly refusa courageusement la proposition pour que j'en bénéficie (en réalité, il ne pouvait pas faire autrement car il y avait preuve positive en ma faveur), mais la proposition n'aboutit pas cette fois, mais peut-être après, en tout cas, je n'eus pas de croix, alors que les décorations sont en train de devenir aussi banales que de la boue, de nos jours.

De toute façon, nous rentrâmes à la garnison vers cinq heures et l'après-midi après avoir pris et fait sauter quelques emplacements, et quand je rentrai on me demanda combien je voulais pour les volailles. J'énonçai une somme fabuleuse, et les autres ne demandaient pas mieux que de la payer, mais je refusai. Je donnai une volaille à Mrs Harris et l'autre à une dame qui avait quatre ou cinq gosses, et des gosses qui avaient été élevés au sein d'un luxe oriental, mais qui, les pauvres, en étaient bien privés pendant le siège. Pour rendre justice à ces personnes elles ne voulaient pas me priver de la volaille, mais je les obligeai à la prendre, et je ne doute pas qu'elles dégustèrent le morceau, quant à la farine empoisonnée, je vous garantis qu'elle fit un des meilleurs repas que j'ai jamais goûtés, et ni mon camarade, ni moi, eh bien, nous ne fûmes empoisonnés.

***

Et avec ceci j'en finirai avec le siège de Lücknow en ce qui me concerne. Comment il se termina, c'est à des plumes plus habiles que la mienne à l'écrire. Qu'il me suffise de dire que nous fûmes secourus et, le matin qui suivit notre délivrance, sir Colin Campbell donna l'ordre à notre brigadier de passer toute sa garnison en revue, les noirs, les blancs et les café au lait, et tous tels que nous étions. Eh bien ! il le fit, et jamais le général ni quiconque n'avait eu l'occasion d'assister à un pareil carnaval humain.

Il dit au brigadier de passer le 32e en revue séparément. Il nous donna l'ordre de serrer sur la gauche, à part du reste, et nous offrions un triste

spectacle, déduction faite des morts, des blessés et des malades qui n'étaient pas alors en état de se tenir sur les rangs. Je crois que nous étions à peu près deux cent cinquante de tous grades à répondre à l'appel ; ce chiffre est plutôt au-dessus qu'en dessous de la réalité, aussi pouvez-vous juger de nos pertes pendant cette période, vu que nous avions fait notre entrée dans Lücknow le 27 décembre 1856, à neuf cents fusils, et que le 23 novembre 1857 nous étions tout juste les deux cent cinquante mentionnés ci-dessus, et ceci sans tenir compte du détachement laissé en dépôt à Cawnpore, que nous ne revîmes plus jamais.

Le général, en se rendant compte de ce qui restait de l'ex-vaillant 32e, dit : « Sur mon honneur, brigadier, vous avez une drôle de collection d'hommes à commander et qui ressemble plus à un dépôt d'invalides qu'au beau régiment qui combattit jadis avec moi au Pundjab et à la frontière du nord-ouest, mais », dit-il, « c'est égal, mes garçons, vous avez noblement fait votre devoir et quand nous arriverons à Cawnpore, vous aurez du repos pous vous refaire ». Mais c'était plus facile à dire qu'à faire, et à peine avait-il prononcé ces mots qu'un courrier arriva avec des nouvelles selon lesquelles Cawnpore était de nouveau aux mains de l'ennemi.

HENRY METCALFE

Copyright by Hachette.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

HERCULANUM ET POMPÉI

par le Comte Corti *(Plon)*

Passionnant ouvrage évoquant l'histoire et la vie d'Herculanum et de Pompéi jusqu'à la tragédie de 79 (ap. J.-C.). La description même de cette éruption et du rapide ensevelissement des deux cités est extraordinaire (les cadavres retrouvés dans les cendres — et les moulages de Fiorelli — ont permis de reconstituer avec précision les drames qui se déroulèrent en quelques instants et de compléter les récits des témoins). Puis sous la lave (H.) et les cendres (P.) les deux cités furent *totalement oubliées*. Des travaux de puisatiers à la fin du XVIIe siècle permirent la découverte de statues qui étonnèrent et l'on commença de situer approximativement les villes disparues. Mais les grandes fouilles ne commencèrent qu'au XVIIIe siècle. Le colonel prince d'Elbeuf les poussa avec activité à partir de 1710. Puis les souverains napolitains, l'empereur d'Autriche, Caroline Murat se passionnèrent pour cette prodigieuse réapparition d'un monde enseveli qui livrait d'étonnants chefs-d'œuvre. Aujourd'hui les trois quarts de Pompéi sont exhumés — le reste représente, à n'en pas douter, une réserve merveilleuse pour les recherches des archéologues de demain. D'Herculanum on connaît encore peu de choses : non seulement parce que la couche de lave est épaisse, mais parce qu'un village, Resina, a été édifié là. Quand on pourra procéder, avec les moyens modernes, à des travaux méthodiques, les plus étonnantes découvertes seront possibles. En toute logique on devrait retrouver non seulement des œuvres d'art, mais quelques-uns des chefs-d'œuvre littéraires grecs et latins qu'on considère actuellement comme disparus.

Sur Pompéi on trouvera aussi d'intéressantes précisions dans le livre de C.-W. Ceram : *Des Dieux, des Tombeaux, des Savants* (Plon), vaste « panorama » archéologique qui conduit le lecteur des flancs du Vésuve au Mexique en passant par l'Egypte.

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique p. 129.)

TROMPE-L'ŒIL

par Suzanne Lilar

Qui tracera la parabole de ces incidents anodins, entrés comme par hasard dans le champ de notre vie et qui finissent par la bouleverser ? Celui-ci remonte à plus de vingt ans et, j'ose à peine le dire, il s'agit de la rencontre d'un chien. Et d'un chien que je ne fis qu'entrevoir, car je me trouvais dans une voiture et je n'osai prier le conducteur d'arrêter. Ce chien — pour autant que j'aie pu voir, un Saint-Bernard — se trouvait dans l'attitude classique du quadrupède au repos, les pattes allongées, la tête dressée et gardait le seuil d'un chalet suisse.

Pourquoi m'apparut-il brusquement avec ce relief accentué que l'on voit aux premiers plans dans le stéréoscope ? Pourquoi l'impression me vint-elle soudain que je venais de retrouver la notion du chien ? — et du même coup je fus sensible au fait de l'avoir perdue. Pourquoi l'irréalité de ce qui m'entourait et que je regardais sans voir me parut-elle insupportable ? Je sentis qu'il était capital de reconquérir en la personne de ce chien une parcelle du monde. Plus je m'en éloignais, plus me semblait impérieuse la nécessité de savoir ce qui avait accroché mon regard qui glissait si aisément sur les objets les plus étonnants, arbres, cailloux, coquillages, machines.

Je me mis à songer à d'autres chiens, à ces premiers caniches taillés

1. La photographie ci-dessus représente la partie centrale du tableau d'Antonello de Messine, *Saint Jérôme.*

en forme de buis et dont l'apparition, en me mettant sous les yeux les formes les plus extravagantes que l'on peut donner à cette espèce, m'avait par ricochet renvoyée au type. Mais celui-ci, qui semblait tiré d'un album de ces images nommées *emblèmes* que je collectionnais autrefois, et qui devait s'appeler Fidèle ou Médor, comme le chien de mon premier livre de lecture, que lui trouvais-je, pour le distinguer des autres, sinon cette extrémité dans la perfection qui la porte un peu au-delà d'elle-même — jusqu'à la muer en une sorte d'illustration de la perfection ? Sa pose, son port de tête, la manière qu'il avait de garder cette maisonnette puérile, tout cela concordant exactement avec l'imagerie qui entoure les Saint-Bernard contribuait à en faire le type même du chien.

Quant à la maisonnette, sa fraîcheur, sa netteté extrême, la symétrie de ses deux rangées de fenêtres ornées de pelargonium qui lui donnaient le semblant d'un jouet neuf, la destinaient moins à être habitée qu'à figurer *la* maison telle que nous avons appris, telle que nous savons qu'elle *doit* être et telle qu'elle a été indéfiniment représentée par l'image. Et il n'était pas jusqu'à son isolement au pied d'une immense montagne qui ne vînt renforcer cette impression, en me mettant sous les yeux comme une illustration de son rôle de *frêle abri de l'homme contre la toute-puissance de la nature.*

Ainsi je découvrais, dans les formes les plus convenues, aux antipodes de l'insolite, une sorte de poésie de l'exemplarité. Et peut-être j'anticipe en nommant poésie le léger choc de surprise et de découverte que j'avais eu à voir ce chien, cette maison, échapper soudain à l'exiguïté de leur destin particulier pour accéder à la dignité du type. J'avoue que le choix de ce mot fut alors plus spontané que réfléchi. Mais je ne devais jamais en trouver d'autre pour ce plaisir qui me désaveuglait, me restituant un monde renouvelé, frotté à neuf.

⁂

Après le chien, ce fut le tour de cette rose que j'avais pris l'habitude de poser chaque jour sur ma table, habitude chez moi respectée, au point qu'à mes retours de voyage je retrouvais chaque fois la fleur, singulièrement présente dans sa solitude, et jouissant de cette présentation privilégiée qui confère aux objets un pouvoir d'expression pour lequel le langage populaire réserve des locutions comme : « On dirait qu'elle vous attend... On dirait qu'elle va parler. » Un jour, la rose unique se trouva remplacée par deux roses et je dus me rendre à l'évidence : le charme — au sens fort — était rompu. L'accession au type avait été non seulement compromise, mais détruite, effacée. Elle était non avenue.

Je songeai qu'un certain nombre de roses ordonnées par une main sensible eussent donné le type du bouquet ou, avec une spécification plus poussée, du bouquet ancien, du bouquet de Renoir, de Laprade. Car l'exemple du chien suisse, soutenu par la toile de fond du chalet et de la

montagne, m'avait appris que l'isolement n'est pas le seul procédé — ou le seul hasard — qui serve la conversion de l'objet en type. J'avais mesuré l'efficacité de ces *compositions-support* que je devais retrouver bientôt, non plus ingénues ou fortuites, mais savantes, subtiles, rusées, poursuivies jusqu'à la mise en scène, dans ces maisons d'Amsterdam, de Delft, de La Haye ou de Leyde dont la fantaisie des architectes a fait en même temps des représentations de la maison. On dit volontiers qu'elles ont l'air de jouets ou de décors et c'est précisément ce qu'elles sont.

La maison hollandaise *figure*. Transparente comme un aquarium, elle découvre ses meubles et ses cuivres un peu trop frottés dans l'encadrement candide des rideaux écartés. Souvent on y accède par des marches, comme à l'autel ou au théâtre. L'importance excessive attachée à la peinture des façades, leurs frappantes oppositions de blanc et de noir trahissent la recherche de l'effet théâtral, recherche poussée parfois à l'extrême, ainsi qu'en témoigne certaine ancienne et noble demeure d'Amsterdam dont les rideaux de dentelle ont été astucieusement dessinés en trompe-l'œil sur la vitre. Avec leur ostentation de confort et de sécurité — la nature elle-même n'y apparaît-elle pas sous sa forme la plus rassurante et comme domestiquée dans ces pots où le dracaena ou le ficus s'assagit et se civilise ? — il me semblait qu'elles avaient été calquées sur l'image de la maison telle qu'elle doit émerger de la nostalgie de ces marins, rompus à toutes les aventures et d'autant plus avides de jouer, entre deux expéditions, le jeu de la sécurité bourgeoise, sans toutefois le prendre au sérieux.

***

Mes réflexions sur ce chien, cette rose, la maison hollandaise s'enrichirent bientôt de nouveaux exemples. Dans un hôtel je voulus débarrasser un siège du manchon qui s'y trouvait. Ce manchon était un chien. Entrant dans un restaurant, je dis à quelqu'un qui m'accompagnait : « Voyez donc les cheveux de cette femme. On dirait une fourrure. » Mais mon plaisir, qui était grand, de voir des cheveux qui avaient l'air, dressés en casque, d'être un bonnet de fourrure, fut décuplé lorsqu'en approchant je pus constater qu'il s'agissait effectivement d'une fourrure. Comme je l'avais fait pour le chien, essayant d'entretenir mon plaisir en recomposant imaginairement le manchon, je ne cessais de rappeler à moi cette chevelure un instant aperçue, de la confronter avec ce bonnet que, décidément, je ne pouvais me résigner à ramener à son aspect véritable.

Souvent déjà je m'étais plu à voir les nuages prendre l'apparence des montagnes. Je m'étais jetée dans l'illusion, gravissant les sommets neigeux, me perdant aventureusement dans les trouées qui découvraient leurs abîmes ou voguant sur la mer calme du ciel pâlissant. Toujours j'avais été fascinée par la duplicité des formes. Et je me souvenais qu'une fois, dans mon enfance, devant un étang sur lequel je m'étais penchée

pour saisir un ballon, ayant eu le choc d'y reconnaître le ventre gonflé et noirâtre d'un chien noyé, je m'étais imposé de demeurer longtemps dans la confusion de cette tromperie, attentive seulement aux richesses qu'elle m'offrait en partage. Il arrive, dans l'engourdissement propre au réveil, qu'on ne puisse identifier un objet mal éclairé et qu'on se plaise à conspirer avec son ignorance. C'est ainsi qu'au Musée Grévin, le plaisir le plus aigu me vint d'une femme en cire assise sur un banc au milieu d'une salle, et que rien ne distinguait, à première vue, des visiteurs. L'autre jour, une femme du même type était posée à côté, immobile. Vivante ? Pas vivante ? L'attention se passionnait, à l'affût d'un signe. L'on était, semble-t-il, au bord d'un grand mystère, lorsqu'un sourire de la jeune femme nous replongea dans le quotidien.

***

Le chien suisse pour ses maîtres, la rose pour D. qui me la cueillait n'étaient sans doute qu'*un* chien, *une* rose quelconques. Et il est permis de croire que pour la femme qui l'avait acheté, qui le touchait journellement et s'en coiffait, le bonnet de fourrure n'avait jamais pris l'aspect ni la consistance de la chevelure. Jusqu'à présent ces plaisirs d'ambiguïté tenaient à des confusions qui m'étaient personnelles et que je favorisais. Mais d'innombrables exemples de confusions consenties par ce que nous appelons la nature, me faisaient pressentir que les rapprochements auxquels je me délectais n'étaient pas de purs *jeux de l'esprit*.

Tout comme autrefois ma mère, prélevant pour moi dans le calice de la passiflore la couronne d'épines du Crucifié, le fouet, le marteau, les clous que nous retrouvions ensuite dans la pulpe de la noix, ou faisant sortir de la tête de la crevette Adam et Eve à la longue chevelure, ainsi la nature tirait de son magasin d'accessoires les fleurs merveilleuses du givre ou du corail, la tête de cheval de la sauterelle ou du branchipe, l'étoilement des astéries et des centaurées. Mais, plus habile, elle savait aussi façonner le sel en gemme, convertir les cactées *en pierres vivantes* et transformer le gypse en *roses du désert*.

Parfois il semblait qu'elle économisât ou, n'ayant à sa disposition que peu de formes, se vît obligée de les répéter sans cesse. Des arborescences du fer dénommées *Eisernblüte* qu'on m'avait montrées dans l'Erzberg contrefaisaient si étrangement l'exubérance branchue et florale d'un corail blanc qui m'avait été rapporté jadis des mers du sud que sottement je m'étais demandé si la nature ne possédait qu'un nombre limité de *moules*. Mais cette inquiétude ne tarda pas à me paraître puérile. J'appris que loin de suggérer l'idée de limitation, ces rapprochements portaient au-delà du nombre. Si je devais m'engager toujours plus profondément dans le labyrinthe des analogies, si je devais quelquefois me prendre au piège de leurs miroirs, du moins saurais-je ce que j'allais

chercher au-delà de leur mensonge : un monde délivré de la tromperie, du particulier, une vérité par la poésie.

***

Une restauration du polyptyque de van Eyck me permit de voir, photographiée à travers les rayons X, l'infrarouge, les ultra-violets, une tête d'ange chaque fois différente et méconnaissable. Je me mis à rêver à tout ce qui transforme et délivre notre vision et notamment aux instruments d'optique. Je jouai de la loupe et du microscope, mais le monde merveilleux des tissus, des cristaux, des petits crustacés d'eau douce, s'il m'enchantait par le dépaysement, je ne pouvais ignorer qu'il m'emprisonnait dans de nouvelles apparences, ni plus ni moins vraies que celles que m'offraient mes yeux. Car non seulement ma vision perdait en étendue ce qu'elle gagnait en précision, mais je savais qu'il existait des appareils plus puissants, capables de me fournir de nouvelles images, et qu'à supposer que j'eusse devant moi le plus puissant de ces appareils, la limite théorique de son pouvoir résolvant pouvant encore être reculée par diverses méthodes toujours susceptibles d'être augmentées et développées, les découvertes que je lui devrais seraient aussi précaires que les autres et comme elles susceptibles de transformation.

En fin de compte ces appareils, d'une crédibilité si limitée, ne méritaient pas beaucoup plus de confiance que ces cartes naïves qui découvrent ou ne découvrent pas l'ogre ou les quarante voleurs suivant qu'on les regarde par la lunette rouge ou bleue. Je me disais que ce qui est vrai pour la vue ne l'est pas moins, sans doute, pour les autres sens — le micromanipulateur n'avait-il pas ouvert le domaine de l'impalpable au toucher ? — et que nos tentatives de cerner la réalité dans l'apparence étaient destinées à demeurer vaines. Quoi que nous fassions, notre manière d'appréhender et de percevoir le monde resterait arbitraire. Et ce qui m'enchantait dans ces brèves contemplations où je saisissais l'éclosion de nouvelles formes, c'était, je m'en rendais bien compte maintenant, bien plus que le dépaysement qu'elles impliquaient, bien plus que la substitution d'un nouvel arbitraire à l'ancien, la libération, la délivrance, la victoire que, le temps d'un éclair, elles m'offraient sur l'arbitraire.

Si j'étais demeurée longtemps à recomposer dans le chien, le manchon ou le ballon que j'avais entrevu, si je confrontais inlassablement avec celle qui venait de m'être fournie par mon œil, l'image d'un insecte que je contemplais à travers une forte loupe, si je mettais une telle patience, une telle obstination à retenir ou à repenser l'apparence dépossédée, à l'ériger à côté de celle qui était venue la remplacer, c'est que mon ravissement se situait au cœur même de la métamorphose et au moment précis de son accomplissement. Et jamais, sans doute, le mot ravissement n'a été employé plus justement, car me montrant confondues des perspectives que le champ limité de la perception normale ne peut embrasser, la métamorphose m'emportait au-delà de la condition terrestre.

⁂

Le chien-manchon ou ballon, la chevelure-fourrure, le mannequin vivant m'avaient convaincue du mensonge des apparences. Tout comme le chien suisse, la rose unique, je les avais vus se détacher d'elles pour entrer dans l'univers de la poésie. Images stéréoscopiques ou microscopiques suivirent le même processus. Jusqu'à présent l'imagination, l'œil, l'appareil d'optique avaient réalisé une métamorphose qui restait extérieure à l'objet.

Ai-je parlé déjà de ces légères transformations que les siècles font subir aux espèces et qui rendent si captivante la comparaison de nos fleurs, de nos animaux avec ceux des enluminures, des bestiaires, des tableaux anciens ? Elles m'apprirent combien la frontière est malaisée à tracer entre métamorphose imaginaire et réelle. Comment, ici, démêler le naturel du style ? Et fallait-il arrêter le contour de la *vraie* rose dans la fleur moussue, charnue, touffue, fondante à l'œil de Breughel de Velours ou de Rachel Ruysch — dont certaines roses de campagne rappellent encore faiblement le type, pareilles à ces archaïsmes de langage qui fleurissent plus longtemps dans les provinces — ou dans la fleur éclatante, altière, mais moins opulente, qui fait l'orgueil de nos fleuristes ?

Je ne trouvais dans l'une et dans l'autre que formes passagères d'une métamorphose naturelle compliquée de métamorphoses imaginaires. Car non seulement la rose du XVIIe siècle s'était réellement modifiée par l'hybridation avec les rosiers de Chine et de Bengale, mais elle nous parvenait à travers les déformations de style, de facture, de tempérament de ceux qui l'avaient représentée. Ainsi l'apparence n'était pas seulement le masque de la nature, mais ce masque venant s'imprimer dans une matière plastique qui différait pour chacun, toutes les empreintes étaient dissemblables.

Chaque jour mes réflexions s'enrichissaient d'autres exemples. Peu à peu toute ma vie s'ordonna autour d'un motif unique qui se couvrait toujours de nouveaux bourgeons. Mes expériences quotidiennes, mes souvenirs, mes lectures, mes voyages ne cessaient de le féconder. Je pensai défaillir de joie devant cette page du *Journal de Jünger* où je voulus trouver une confirmation à mes découvertes :

« *Mercredi après-midi, comme d'habitude au Bois, non pas à Bagatelle cependant, mais au Jardin d'acclimatation. Dans l'effectif considérablement réduit de la faisanderie, j'ai remarqué un couple de poules de Sumatra — noires, avec un reflet sombre, dont la splendeur se révèle quand elles sont en plein soleil. Le mâle très robuste ; la longue vague de plumes de sa queue non seulement s'élève en faucille, comme chez nos coqs, mais s'achève en forme de traine orientale — parure qui se trouve tout particulièrement mise en valeur lorsque l'animal se dressse sur ses ergots.*

» *D'où vient que notre ravissement soit si vif à voir quelque chose d'aussi anciennement familier que notre brave coq domestique surgir sous un aspect inattendu, en une forme nouvelle développée dans des îles dont nous séparent*

des mers depuis longtemps connues? Cela me touche à ce point que les larmes m'en viennent parfois aux yeux. Je suppose que dans un tel spectacle, nous avons la révélation de la prodigieuse densité de substance inhérente aux images familières; un tel être nous semble imprégné de germes de vie jusqu'en sa moindre cellule, et s'épanouissant superbement sous les tropiques, il en déploie toute la surabondance. C'est l'Unique, le type originel qui nous devient visible dans ce jeu magique. On éprouve aussi à l'apercevoir une sensation de vertige; sortis d'un bond comme un jet d'eau du halo irisé des qualités, nous tombons sur la substance même. La hiérarchie des arcs-en-ciel: se dire aussi que le monde en sa totalité a été créé d'après un type originel qui se diversifie en des myriades de systèmes solaires. »

*
**

Chacun sait qu'il existe à Rome un cimetière des Capucins dont les six chapelles sont décorées d'ossements. Des squelettes revêtus du froc, ployés et disposés de diverses manières, expriment par différentes grimaces l'effrayante stupeur de la mort. Et déjà ce spectacle absorbe l'attention, bien qu'il relève assez bassement du macabre, ainsi qu'en témoigne, monstrueuse chauve-souris, un squelette cloué au plafond. Mais ce saisissement se dissipe devant la grâce d'une décoration dont quatre mille squelettes ont fourni la matière.

Tout au long de la galerie et des six chapelles s'épanouissent les rosaces et se déroulent rinceaux et guirlandes. Rien, au premier abord, ne permet de distinguer ces entrelacs portant élégamment leurs fleurons, de n'importe quelle exquise décoration de marbre ou de stuc, sauf peut-être une admirable couleur terre de Sienne brûlée. Mais l'œil bientôt se familiarise, et découvre que ces tiges délicatement infléchies sont des côtes, ces corolles de tulipe ou de rose des vertèbres. Cette feuille, partout retrouvée, c'est le sacrum dont on ignorait jusqu'à ce jour la noblesse d'acanthe. Tous les petits os de la main et du pied ont concouru à cette décoration qui s'est voulue charmante et raffinée et semble avoir copié ses motifs, corbeilles, rubans, fleurs, étoiles, coquilles sur ceux des salons de l'époque. Sans doute est-elle l'ouvrage de ce capucin français, chassé par la révolution, et d'une autre main que le fantastique entassement de champignons géants composé d'os iliaques et d'omoplates ou l'étonnante rocaille de rotules et de crânes. Cette aptitude du corps à reparaître sous de nouvelles formes stupéfie d'abord et puis ravit, délivrant d'on ne sait quel poids, quelle entrave. Il y a de la douceur à voir le squelette humain se défaire si harmonieusement, se décomposer en fleurons et en acanthes pour aborder le monde abstrait de l'ornemental. Et l'on ne peut se défendre d'une curiosité passionnée pour des transformations qui libèrent momentanément de l'humain et jettent au-delà, dans la confusion de la création.

Comme on peut l'imaginer, je ne devais pas rester insensible à la séduction de ce lieu étrange. A travers l'acanthe-sacrum je me familiarisai avec la mort. En se dissolvant dans l'arabesque, elle me devint pour la

première fois supportable. Ainsi ma visite au cimetière des Capucins commença-t-elle de m'éclairer sur le pouvoir exorcisant de la métamorphose et de la *représentation*. Dans le même temps, je me mis à rechercher ces ouvrages de folklore où des substances bizarres, inusitées sont appelées à la figuration : coquillages, cailloux, liège, cheveux, perles, éponge, écorce.

C'est qu'à travers ces matières qui ne se laissaient pas oublier, je restais consciente du dédoublement de la métamorphose. En effet, leur nouveauté ne se résorbait pas instantanément dans le paysage figuré comme l'eussent fait sur une toile des pigments colorés. Mais par une légère résistance qu'elle opposait à se laisser réduire, elle suspendait un moment l'accomplissement qui muait ces substances en image, elle le décomposait. Et l'artiste ingénu qui, ayant réussi à figurer au moyen du liège, le délicat relief d'une colonnade ou le grain et l'usure d'un escalier de travertin, n'avait cherché qu'à reproduire une apparence, témoignait à son insu de l'ambiguïté des apparences et nous invitait à les récuser.

***

Ce n'est pas la singularité de la matière qui, dans le trompe-l'œil, ramenait l'attention sur la représentation, mais la représentation elle-même qui sortait de ses limites, apparaissant en gros plan et laissant surprendre quelque chose de son astucieuse machinerie. Le charme que j'éprouvais à me perdre dans des perspectives qui étiraient trompeusement les surfaces, c'était le charme ambigu de me laisser prendre. Mi-dupe, mi-lucide, je me faisais complice du peintre pour abuser mes sens. Une exposition de la nature morte me révéla l'importance qu'il fallait donner à ces jeux. Chez Gossart, dit Mabuse, chez John Frederick Peto ou chez Pierre Roy un même calcul se faisait jour, une même préoccupation d'induire toujours nouvellement en illusion. Mais à quelles fins ?

Je demeurai longtemps en arrêt devant l'azur délectable du rideau de satin à larges plis qui, se projetant devant la guirlande de fleurs d'Adriaan van der Spelt, se trouvait comme rejeté au dehors du tableau. Etait-ce que le peintre avait voulu comme autrefois Praxéas se prendre à son propre piège ? Je ne croyais guère à cette historiette non plus qu'à ces pigeons venant picorer les raisins peints par Zeuxis ou à ce singe dont Hegel rapporte qu'il dévora une des estampes des Insektenbelustigungen de Rösel von Rosenhofen. Au fond, *le trompe-l'œil ne trompait personne*, et l'illusionisme dénonçait l'illusion en même temps qu'il l'offrait. Le rideau d'Adriaan van der Spelt n'eût pas seulement arrêté mon regard si je l'avais pris pour une de ces tentures véritables dont on voile les chefs-d'œuvre dans certains musées et qui, par une négligence du gardien, fût restée à demi-déployée. C'est précisément en raison de sa fausseté reconnue, avérée, que l'étoffe bleue m'apportait un ravissement qui, *lui*, était véritable. C'est dans la duplicité de la composi-

tion picturale, dans le trouble, le flottement, l'insécurité délicieuse qu'elle introduisait soudain dans le témoignage de mes sens, que je trouvais une sorte de soulagement, celui d'échapper pendant une infime fraction du temps à l'arbitraire de la sensation. Mais cette duplicité supposait une certaine outrance.

C'est dans sa manière de *forcer* la nature que le trompe-l'œil m'enchantait. Le relief stéréoscopique de la flore dans le retable de saint Jean-Baptiste à Bruges et, raides comme des cerceaux, les ondes du Jourdain autour des jambes du Christ, m'avaient depuis longtemps familiarisée avec une technique qui ne se propose pas l'imitation de la réalité, mais par rapport à elle, ce léger écart, cette secrète anormalité qui ne manquent pas d'alerter au premier regard. Tout me semblait à l'opposé du naturel dans ces perspectives choisies pour leur rareté, ces éclairages surprenants qui provoquaient la distorsion des objets, cette inclinaison abrupte des dallages, des tables dont on ne savait par quel miracle elles retenaient le pain de la Cène ou le vase au lys de l'Annonciation. Et je n'avais pas attendu de savoir qu'avant de les peindre et afin de les faire *tenir*, les maîtres humectaient ces nobles plis dont ils drapaient les Vierges et les anges, pour discerner partout l'artifice de la mise en scène.

Au lieu de la nature, le trompe-l'œil m'offrait un spectacle, souligné quelquefois par le tracé d'un cadre fictif reproduisant minutieusement les veines du bois ou le grain de la pierre et venant rappeler au spectateur, au cas où il eût été tenté de l'oublier, qu'il se trouvait devant un tableau — procédé que j'avais retrouvé chez les modernes, plaisamment renouvelé par l'adjonction du chevalet ou la simulation sur la toile de la trace du châssis.

Dans certaines compositions, tout semblait concerté pour mettre en garde contre une confusion d'autant plus naturelle que l'artiste avait fait davantage pour la provoquer, tout concourait à jeter sur l'apparence une suspicion d'autant plus frappante que la méprise était plus fatale. Le rideau d'Adriaan van der Spelt ne proposait pas qu'une illusion d'optique à déjouer, mais en même temps un piège plus complexe, tendu cette fois à l'imagination. En reproduisant sur le panneau peint, suspendu à sa tringle, le rideau par lequel l'amateur hollandais protégeait alors ses tableaux les plus précieux, le peintre avait peint, apparence d'une apparence, semblant d'un semblant, le tableau d'un tableau, tout de même qu'au théâtre il arrive qu'on insère une pièce dans la pièce.

Quelquefois le dédoublement de la représentation se trouvait en outre suggéré par symbole. On entrait dans le tableau par l'embrasure d'une porte ou d'une croisée, on y accédait par des marches, on y montait comme au théâtre, et c'était par exemple à l'avant-plan de la peinture ce parapet de fenêtre dont quelque objet venait accuser la saillie et qui se dressait, obstacle à franchir, devant cette scène qu'est toujours un tableau — le peintre se bornât-il à y jouer de la flûte. C'est sur une véritable

estrade, ce qu'en langage de théâtre on nomme un praticable, qu'était juché le mystérieux saint Jérôme d'Antonello de Messine auquel je ne me lassais pas d'arracher des secrets. Centre d'un véritable décor ajouré par cinq baies et dont une foule de creux, de cavités, de renfoncements rongeaient l'épaisseur, dans la complication des plans, des niveaux, des gradins et l'allongement trompeur des perspectives, il régnait, impassible et souverain parmi ses animaux et ses objets familiers.

Nulle peinture ne m'avait, comme celle-ci, donné à réfléchir sur l'insécurité des apparences, sur cette précarité qui les fait toujours sujettes à revision. Car le peintre, après avoir multiplié, comme autant de pièges, les apparences les plus mystifiantes du réel — et non seulement le jeu des ombres et des reflets, mais ces traces d'humidité sur une serviette chiffonnée à l'usage, ces rayures laissées par le récurage dans le métal d'une bassine, ces cornes aux feuillets d'un livre et dans cet autre livre la vacillation des pages surprises à se refermer — s'était plu, semble-t-il, à les démasquer, à les dissocier du réel et, prodiguant au spectateur les assurances de la fiction, à lui découvrir la machinerie d'une mise en scène. En sorte que ce saint Jérôme tenant le milieu d'un vaste plateau avec ces accessoires, ces fausses arcades et ce studiolo de théâtre dont on eût juré qu'il venait d'être glissé et mis en place, apparaissait, contemplé d'en bas à travers la découpure imaginaire d'un cadre imitant monumentalement la pierre, à la fois proche et lointain, réel en même temps qu'irréel, tenant de cette incertitude même et de cet écart la troublante imprécision de la poésie.

⁂

Je sais tout ce qu'on peut objecter contre cette manière de regarder un tableau. Il m'arrivait de bouder le singulier plaisir que je prenais à ces jeux, de contester leur sérieux. En quoi dépassaient-ils les perplexités exquises éprouvées jadis à la foire devant ces dioramas qui, pour représenter les fantassins du siège de Sébastopol ou de la bataille d'Aboukir, se servaient à la fois de petits mannequins et de figures peintes sur la toile, cependant qu'à l'avant-plan de véritables figurants pareillement vêtus apportaient un nouveau motif de confusion en simulant l'immobilité de la matière inerte ?

Mais ce rapprochement ne m'effrayait guère. Bien au contraire, par la vivacité des émotions qu'il évoquait, il achevait de me convaincre du profit qu'il y a, dans ces méprises mi-conscientes, à brouiller la ligne de démarcation du concret et du figuré. Et je ne jugeais pas indignes de la peinture des procédés qui débouchaient — fût-ce enfantinement — sur le merveilleux. S'ils n'étaient pas toute la peinture, si peut-être même ils n'en étaient qu'une déviation, du moins n'en connaissais-je pas qui projetassent plus de clarté sur la singulière opération qui consiste à recréer un aspect du monde en étalant des pigments sur un morceau de bois ou d'étoffe.

C'est de la naïveté dans la simulation que se prévalaient ces trompe-l'œil représentant des niches ou des placards ouverts sur leur contenu, livres ou pots de pharmacie, et qui venaient très précisément s'enchâsser dans le cadre d'une armoire véritable. Et, sans doute, c'était le plus souvent la destination de l'armoire qu'ils recouvraient qui se trouvait ainsi figurée, mais j'avais peine à croire que le peintre n'eût pas tiré quelque plaisir d'une confusion rendue plus saisissante par la juxtaposition du panneau peint à l'armoire véritable.

Je ne pensais pas qu'il fût possible de pousser plus loin la poursuite de la ressemblance, l'adhérence du factice au réel. Cependant, et bien que tout ici fût disposé pour prolonger l'illusion jusqu'à l'extrême limite, le résultat n'en était pas altéré. Le spectateur ne réagissait qu'au moment où, l'illusion se dissipant, la fausse armoire se détachait de l'autre. Aussitôt, et d'autant plus prompt à s'élancer qu'il avait été trompé davantage, qu'*il revenait de plus loin*, s'emparant des deux apparences ainsi dissociées, il s'appliquait inexplicablement à les recoller, à les fondre, à les mêler à nouveau, s'émerveillant tantôt de ce qu'elles avaient de pareil et tantôt de ce qu'elles avaient de dissemblable. Somme toute, il reprenait la métamorphose, il la faisait fonctionner pour son propre compte.

Par la suite, il m'a semblé que cet exemple éclairait singulièrement ma recherche. Dès alors je tenais la preuve que le trompe-l'œil ne nous propose pas un simple plaisir visuel copié sur ceux que nous offre la nature ni même un plaisir de virtuosité, mais un *plaisir métaphysique*, celui de faire entrer les objets de notre contemplation dans un système d'analogies. Je verrais plus tard que c'est le propre de toute entreprise poétique. Car si, peu à peu, j'allais apprendre à recueillir dans les œuvres une autre poésie que celle de la démystification, néanmoins, dans chaque élément d'une texture poétique, — fût-elle picturale, verbale ou musicale et indépendamment de ce que j'appellerai son degré figuratif — j'aurais la surprise de me retrouver devant une confrontation du pareil et du dissemblable.

Bien plus, ces analogies isolées, j'allais les voir se reproduire et se combiner analogiquement, attentives à me donner toujours le plaisir de différencier après celui de reconnaître. A vrai dire, des années s'écouleraient avant que je fusse en mesure de discerner et d'identifier les *rythmes*, car c'est d'eux qu'il s'agissait, de leur appliquer la *réflexion analogique* et de reconnaître dans le plissement et le recoquillement du champ plastique figurant la robe de la sainte Lucie de Grünewald un fragment de « *cette grande écriture chiffrée* que Novalis reconnaissait *sur les ailes, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux et les pétrifications, à l'intérieur et à l'extérieur des roches, des plantes, des animaux, des hommes, dans les étoiles du ciel et dans les courbes de la limaille autour de l'aimant.* »

SUZANNE LILAR

BLAISE CENDRARS

par PAUL GUTH

La prison de la Santé... Blaise Cendrars m'en avait souvent parlé. « *J'habite en face du mur de la Santé...* » Mais je n'étais jamais allé chez lui.

Le mur longe toute la rue Jean-Dolent. Il semble avoir incorporé dans sa substance toutes les sortes de pierres. Il entasse une espèce de couche géologique, farcie de fossiles. Il n'est même pas noir, il doit changer de couleur, suivant les heures.

Vers le milieu de cette forteresse, et en face, se pose une petite maison. Plusieurs personnes l'habitent. J'appuie sur le bouton qui correspond à la carte de visite de Blaise Cendrars et de sa femme, Raymone.

Blaise vient m'ouvrir dans sa tenue de chevrier. Un béret chargé de toutes les poussières de la sagesse, Un pantalon dont la ceinture engage le ventre à prendre ses aises. Sur le pull-over gris, une cravate écossaise au nœud gros comme le poing.

Cendrars a su donner à son visage le rayonnement d'une poterie toltèque. Les rougeoiements du feu y couvent encore. Quel plus noble honneur pour un potier que de se planter sur les épaules, en guise de tête, un de ses pots ?

La manche droite du grand blessé de la guerre de 1914 flotte dans son paletot kaki. Je retrouve cette noblesse d'accueil et cette chaleur inextinguible qui font de Blaise Cendrars, face à cette prison, un foyer d'humanité.

Ce tonnelet blanc tacheté de café au lait, qui roule à nos pieds, c'est *Wagon-Lit,* nommé familièrement *Wagon.* Un épagneul breton qu'un jardinier du Midi, pendant le séjour de Blaise sur la côte, appelait un *espagnol breton.* Ce matou aux frémissements de chacal, c'est *Légion.*

— Ses moustaches me rappellent celles d'un adjudant de la légion étrangère.

Sur la table, posée sur un grand buvard jaune, la machine à écrire

Ci-dessus portrait de Blaise Cendrars (*Photo Doisneau*).

sommeille dans son enveloppe transparente de matière plastique. On l'aperçoit à travers cette membrane. On devine qu'elle ne va pas tarder à crépiter.

Par la fenêtre, on voit la pelouse d'un jardin et, à travers les arbres, le métro aérien qui sort de la station Saint-Jacques.

Napoléon offrit cette maison à Masséna. Elle était alors en pleine campagne. Quand Masséna pendit la crémaillère, il invita son notaire. « L'Empereur a été bien généreux ! » s'écria le tabellion, admiratif. « Eh bien ! répliqua gaillardement Masséna, je vous fais cadeau à mon tour de cette maison, mais au prix où me l'a donnée l'Empereur !... »

Il prie son notaire de se rendre au bout du jardin. Il le vise avec une carabine : « Voici le prix que me l'a fait payer l'Empereur !... Quarante-quatre balles dans la peau !... Quarante-quatre blessures !... »

Ici vint plus tard le peintre Renoir, qui s'était amouraché d'une fille de la maison. Sur les murs et dans l'escalier, il y eut jusqu'à quatre-vingts Renoir. On les a vendus cent vingt mille francs : chacun vaudrait aujourd'hui plusieurs millions.

Renoir a peint ici *la Balançoire*. Cette balançoire est encore là-bas, paraît-il, derrière ce bosquet. Des enfants l'utilisent à la belle saison.

Le long de l'embrasure d'une fenêtre, on a inscrit des dates et des noms au crayon. 1870... 1871... 1875... 1894... 1914... On toisait les enfants pour mesurer leur croissance. Pour faire sa cour à la jeune fille de céans, Renoir a dû se laisser toiser.

Le « progrès » mange les maisons. Surtout les vieilles et les petites. Il prétend les remplacer par des casernes de béton. Il y a quelques années le pic du démolisseur menaça le refuge de Cendrars.

— Il ne faut pas seulement classer les palais des rois, protesta l'écrivain, mais aussi les bonnes maisons de famille françaises. Sinon, bientôt, il n'en restera plus !... Georges Pillement écrivit un article dans *Arts*. On retint la pioche meurtrière.

Cahin-caha, Blaise Cendrars a repris quelques habitudes. Ce bourlingueur de la Sibérie et des Amériques, blessé par la vie presque autant que Masséna, essaie de ressouder les fragments d'une existence plus casanière maintenant avec ceux du temps où il avalait les kilomètres de routes et de rails et les milles marins.

Cet aventurier des audaces a toujours été, en même temps, un dévoreur de livres. Cet homme debout aimait se transformer en homme assis. Le front penché sous la lampe il partait à la conquête d'un univers plus vaste.

Les Allemands ont pillé sa bibiothèque d'avant-guerre au Tremblay-sur-Mauldre. Ils ont même arraché les couvertures de ses livres reliés pour les utiliser comme classeurs.

Il me montre un livre de chasse sur le Congo belge qui a subi ce traitement de Procuste. Nous nous attardons à feuilleter l'invalide. Cendrars me fait remarquer, au passage, que l'auteur a photographié plus de

négresses nues que d'éléphants. Au lieu de trompes et de défenses, ce tableau de chasse inattendu présente des trophées de seins à faire damner Phidias.

L'occupant a dépouillé Cendrars de ses documents brésiliens et de ses manuscrits. Cendrars se console en rêvant aux bibliothèques publiques. Il a beaucoup fréquenté ces paradis, qui se dressent au cœur des grandes cités comme des châteaux de l'âme. Il les compare en dégustateur. Il apprécie la qualité de leur silence, la finesse nerveuse dont il est chargé et qui permet à l'œil et à l'esprit de se livrer avec plus ou moins de vélocité à sa boulimie.

Il n'est pas revenu à la Bibliothèque Nationale depuis 1913. Il trouve qu'on y perd trop de temps et qu'on y craint trop l'incendie. Je lui démontre que M. Julien Cain et ses collaborateurs y ont accompli une œuvre admirable dans un espace effroyablement réduit.

Il réserve sa nostalgie aux grandes bibliothèques de Londres et surtout à la Bibliothèque Rockefeller de New York.

— Qui dort dîne, mais surtout qui lit dîne. Elle restait ouverte de sept heures du matin à deux heures du matin du jour suivant. Comme je ne voulais pas travailler ailleurs, j'y passais tout ce temps.

Il avalait tout : les histoires de la conquête des États-Unis et du Mexique, les livres tartares écrits sur les écorces de bouleau, la collection complète du *Mercure de France*. Il voulait composer une anthologie inca-maya-toltèque.

— Nous sommes étonnés du nombre de livres que vous demandez, vint me dire un jour un bibliothécaire. On va vous installer dans une petite chambre.

On me conduisit dans un local où je trouvai une machine à écrire, une rame de papier... Je me dis : « Ils y ont peut-être mis aussi un poulet froid et des cigarettes. » Mais, pour les cigarettes, je dus taper les nègres qui lessivaient, de haut en bas, le marbre blanc des murs et des escaliers.

Pourtant, ce lecteur infatigable ne payait pas de mine. Il ressemblait aux clochards qui vont se chauffer, en hiver, à la Bibliothèque Nationale.

— Je portais des chaussures que j'avais achetées 11 fr. 50 à *l'Incroyable*, boulevard Saint-Michel, et qui avaient fait le tour de la Russie, des États-Unis, du Canal de Panama. Ajoutez à cela un vieux grimpant et une barbe hirsute. Par contraste avec les gens bien habillés je forçais la note : je ne me rasais plus.

En ce temps-là, Blaise Cendrars, pour vivre libre, entendait ne pas travailler.

— Le fin du fin était de me laisser engager pour huit jours et de forcer mon patron à me mettre à la porte aussitôt. J'étais payé pour huit jours sans avoir travaillé un seul.

Pour obtenir ce résultat, il déploya des trésors d'ingéniosité. Dans un cinéma il projeta le film à l'envers. Dans une autre salle, il était pianiste.

Il joua des marches funèbres pour le film comique, des valses pour le film tragique. On le prit comme coupeur chez un grand couturier. *Vous avez des certificats ? — Non — Où avez-vous travaillé, à Paris ? — Chez madame Paquin !* (C'était sa marraine.)

Il prit juste le temps de s'asseoir, d'empoigner les ciseaux et d'échanger quelques coups de poing avec son patron. On l'expulsa avec les quatre-vingt-dix dollars de la semaine.

Il pétille de malice au souvenir des taquineries qu'il infligea au futuriste italien Marinetti.

— Je disais à Marinetti : « Vous êtes content ?... Il y a maintenant des robes futuristes... » Il me répondait, effrayé : « Mon futurisme ne va pas jusque-là ! Comment peut-on fendre la ligne idéale du lis féminin ? »

Les fausses audaces de Marinetti agaçaient Cendrars. Sous leur drapé théâtral il s'amusait à débusquer des prudences bourgeoises.

Au Brésil, à São Paulo, il s'asseyait, pour le terrifier, sur le bord d'un balcon, au vingt-cinquième étage d'un gratte-ciel.

— Je vous en prie, cessez !... murmurait Marinetti, blanc de peur, en enfonçant les ongles dans son bras.

« Que pensez-vous des gratte-ciel ? » demandèrent à Marinetti des journalistes de Rio. — « Ils abîment le paysage », répondit le faux audacieux. Pour se venger, les Brésiliens sifflèrent ses conférences à São Paulo.

Cendrars, au contraire, déclara : « Vos gratte-ciel sont magnifiques, mais peut-être un peu trop petits par rapport aux mornes de Rio. Vous devriez faire plus grand que les mornes ». On l'acclama.

***

Cendrars s'avance, bardé de la pureté du novateur, qui jamais ne courba l'échine devant les idoles.

Je lui parle des surréalistes.

— Je ne les connais pas, dit-il. Je les ai rencontrés tout juste en 1916, 1917. Soupault m'a amené Breton et Aragon. Ils m'ont demandé de faire une conférence chez les Dames de France. Ça ne m'intéressait pas. Je leur ai donné le nom d'Apollinaire. Lui fut fier et content d'aller se pavaner en uniforme de lieutenant parmi ces dames.

Ses rapports avec Breton et Aragon durèrent jusqu'à la publication de leurs *Champs Magnétiques*. Ils lui en envoyèrent les bonnes feuilles.

— Je m'étais cassé la g... en entrant en voiture dans un arbre. Je m'étais retrouvé avec la lèvre accrochée à l'oreille. Je leur dis : « Je viens de réaliser une chose que vous avez imaginée dans votre livre. » Cette concurrence illégale leur déplut. Depuis, ils ne m'ont plus rien envoyé.

Cendrars estime que les surréalistes n'ont rien apporté.

— Avant eux, dans les *Soirées de Paris*, on avait déjà tout ébauché. Ces gars-là ont fait machine en arrière. Ils sont retombés dans les clichés poétiques. Ils ont fait un tel plat de Lautréamont !... On le connaissait avant eux. C'est moi qui ai publié la première édition de Lautréamont à la *Sirène* en 1917, 1918... Un Lautréamont introuvable maintenant qui se vendait cent sous. J'ai fait le boulot. Je n'ai même pas mis mon nom.

Il évoque ces éditions de *la Sirène* qui publièrent *le Flâneur des Deux Rives* d'Apollinaire, *le Bestiaire* du même, avec des bois de Dufy, qui se vendait cent sous, *les Éventails* de Mallarmé, *les Mille et une Nuits* illustrées par Van Dongen, qui coûtaient 1 200 francs le volume. Tout Casanova, *Mon Cœur mis à nu* de Baudelaire, et, de Cocteau, *le Cap de Bonne-Espérance* et *le Coq et l'Arlequin*.

Avec un rengorgement de fierté, il me confie son secret.

— J'avais un petit truc à moi pour identifier mes éditions plus tard... Chaque exemplaire était numéroté. Au-dessus de chaque numéro, en corps gras, les initiales de l'auteur !... J'étais discret !...

Dans *la Sirène musicale*, il publia Satie et Auric.

— Ensuite ils ont voulu publier *la Veuve Joyeuse*... Je leur ai f... ma démission.

Cendrars attire le fabuleux comme le paratonnerre la foudre. Son fournisseur de charbon était Bessarabo. Je m'étonne qu'il n'ait pas eu Landru pour garagiste.

— Bessarabo avait épousé un bas-bleu à qui j'ai refusé trois romans. Le ménage devait clocher !... Elle a dit sans doute à son mari : « Comment !... Tu travailles pour un éditeur et tu ne peux même pas lui faire prendre mon roman !... » C'était une Mexicaine féroce. Un jour, j'attendais Bessarabo. J'entends des cris dans la rue. Les marchands de journaux annonçaient une édition spéciale : on venait de retrouver Bessarabo coupé en morceaux dans une malle !...

Cendrars se dit qu'un jour ou l'autre il devra écrire ses souvenirs. Il a déjà le titre : *Piquer la rouille*, comme on pique, en cale sèche, celle des navires qui ont beaucoup navigué.

Il a rencontré tant de gens ! Il a été le confident de tant d'écrivains et d'artistes, le caravansérail de tant d'amitiés !...

De *la Sirène* il passa, en 1919, à *la Rose Rouge*. Plus qu'un changement de continent, c'était un changement de rive.

— Les gens de la rive gauche se dévoraient. Je découvrais ceux de la rive droite, qui étaient très gentils pour moi. Tout Paris m'apportait sa copie. Le vieux Sylvestre, doyen des directeurs de théâtre, avait payé à son fils Pierre cette revue littéraire. Comme il admirait Maurice Magre il l'avait nommé rédacteur en chef.

La première fois que Cendrars rencontra le père Sylvestre, il lui dit : « Vous êtes fou !... Vous voulez inonder Paris de publicité... Contentez-

vous de tirer à 25 000 ! »... La revue, qui paraissait toutes les semaines, dura dix-huit numéros.

Il me la décrit avec gourmandise. Cinquante pages, une double colonne par page. On débuta avec un roman de Carco, qui emplissait douze pages chaque fois. Cendrars a vu défiler Apollinaire, Proust, Rostand...

— Jehan Rictus m'a épaté. Je l'imaginais débraillé, avec des cheveux longs... Je vois entrer un gentleman vêtu de lainages épais comme les deux doigts, chaussé de bottines qui venaient de Londres...

Cendrars a publié des inédits de Stendhal : ses pensées, ses cahiers de notes.

— J'ai publié aussi le plus petit livre qui ait paru sur Stendhal. *Le plus petit livre du monde sur le plus grand auteur du monde,* avais-je annoncé. En une double page le résumé de tout ce que l'on sait sur Stendhal, y compris l'achat de ses bretelles. Ce document était du peintre Paul Signac.

Signac était venu féliciter Cendrars d'avoir décrit, dans un de ses ouvrages, un personnage qui s'avançait le long de la mer en portant un quartier de viande. Les poulpes se soulevaient hors de l'eau pour le suivre des yeux.

« J'ai remarqué ce fait à Antibes », vint confirmer Signac.

Cendrars aimait beaucoup Apollinaire.

— L'autre jour, j'ai retrouvé *le Poète Assassiné* d'Apollinaire, et son manuscrit de *la Tristesse d'une Étoile* avec trois fautes d'orthographe.

Il hoche la tête gravement. Il évalue le poids de ce péché.

— Apollinaire me disait : « *Je classe les gens en trois catégories. Ceux qui écrivent Apollinaire avec deux p et un l. Ceux qui l'écrivent avec un p et un l. Ceux qui l'écrivent avec deux p et deux l.* » Cette fois, il s'est rangé lui-même dans la première catégorie : il a signé avec deux p et un l.

Cendrars disparaît lentement dans la pièce à côté. Je l'entends froisser des papiers, tandis que *Wagon-Lit* trottine et pousse des jappements de confiance. Cendrars revient, en portant une relique : une carte postale du 1er avril 1925, timbrée à vingt centimes.

Un poème que le peintre Rouault lui écrivait pour le féliciter d'avoir publié *l'Or :*

Merci de votre OR
titre beau et musique suave
à l'oreille
au cœur du pécheur
chaud au regard
doux au toucher
or pourrissant.
Je te plains
sans si bien te connaître.
Johann-Auguste-Suter
rien qu'à flairer tes débiteurs

froids et téméraires
livre à peine entrouvert
miserere.
C'est toujours la guerre
j'ai tué
trop tué
avec le sourire extasié
des illuminés.
Sommes-nous pas des assassins
très tendres et très considérés.
O Jésus crucifié !
J'ai tué illusions très chères en moi
et chez mon frère personne ne s'en est douté.
Je suis d'autant plus riche et fier.
Miserere.

Le grand Rouault des Christs et des prostituées s'est appliqué. Il a raturé plusieurs mots. Il a ajouté des corrections à l'encre noire. Il déploie tout le zèle de celui qui entra à quatorze ans comme apprenti chez un verrier.

***

Que pense Cendrars de la littérature d'aujourd'hui ? Il remonte sa lèvre en une moue puissante.

— Vous trouvez, vous, qu'il y a une littérature d'aujourd'hui ?... Un ensemble qui tienne ?... Les écrivains, maintenant, se prennent atrocement au sérieux. Et cette course aux prix, c'est puant ! Ils s'encensent mutuellement. Ils n'ont plus aucune indépendance à l'égard de personne. Les jeunes méprisent beaucoup de gens, mais ils n'osent pas le dire.

D'ailleurs Cendrars ajoute qu'il ignore cette littérature. Pour la bonne raison qu'elle ne lui fournit pas, matériellement, l'occasion de la lire.

— On ne m'envoie pas plus de trente volumes par an. Moi qui adore les livres !...

Il aime surtout les récits de voyages. Mais là aussi il déplore le conformisme et les entraves à la liberté. Certains pays d'Amérique du Sud, par exemple, se réservent la primeur des explorations sur leur territoire et gênent les tentatives des étrangers.

Cendrars soupire en évoquant les vaillants pionniers d'antan, ces gaillards à trois poils qui ne tremblaient ni devant les tigres ni devant les douaniers.

— Quand on pense au *Journal des Voyages* d'il y a cinquante ans !... Il envoyait des gars dans la forêt vierge, avec un peintre, pas avec un photographe !... J'ai donné mes exemplaires à t'Sterstevens. Il avait la collection complète, moins une année...

Les jeunes témoignent beaucoup de ferveur à Cendrars. Ils le consolent de l'ingratitude de certains vieux. Mais Cendrars ne se jette pas

pour autant à plat ventre devant les béjaunes, comme ces pontifes qui croient fructueux de lécher les pieds de l'avenir. Il s'indigne de l'incorrection de ceux d'entre eux qui, sous le prétexte que les temps sont troublés, violent sans façon les lois de la gratitude.

Nous revenons à la littérature d'aujourd'hui. Le nom de Sartre, évidemment, tombe sur le tapis.

— Avant la guerre, j'ai lu *le Mur*. C'est un livre comme on en écrit des tas. Un bonhomme qui se balade dans une ville de province... Tout ça me rase... De même que ses pièces à thèses... Dans ce genre le théâtre de Curel était déjà impossible. Moi j'aime les pièces où on ne se prend pas la tête à deux mains pour penser.

Il en est resté à Gémier dans *le Malade Imaginaire*. Il garde le souvenir des praticables qu'il avait installés pour descendre dans la salle.

— Autrefois, le public montait sur la scène. Maintenant, c'est le contraire.

Il n'a pas vu les spectacles de Jean-Louis Barrault ou de Vilar. Il ne sort plus.

Le nom de Cocteau, volant dans l'espace, nous effleure.

— Au temps de mes éditions de *la Sirène*, j'ai créé une collection de tracts pour lui. Il m'a donné *la Noce Massacrée*, où il mettait en scène Maurice Barrès. Je voulais qu'il écrive quelque chose sur la comtesse de Noailles. Il a refusé. Je lui disais : « *Tu déjeunes avec Clemenceau, tu dînes avec Max Jacob... Tu tutoies tout le monde, et même moi. Tu as la petite fleur bleue du gamin de Paris, une vive intelligence, une certaine méchanceté. Tu peux être un chroniqueur merveilleux de la vie d'aujourd'hui.* »

Au hasard des questions que des journalistes ont posées à Cendrars, ces derniers mois, il pique au passage, de sa grosse fourchette, les noms du Panthéon des Lettres qui flottent dans sa marmite.

— On est venu m'interroger sur Victor Hugo. Quand j'étais gosse, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt *les Misérables...*, *Notre-Dame de Paris*, c'est bon pour initier un gamin à un faux moyen âge... *L'Homme qui rit*, ce n'est pas mauvais comme peinture de la pègre. Quant à son théâtre, à moins qu'on ne le prenne pour du comique, il ne vaut pas tripette. Si on laisse pousser la barbe à ses personnages il y a de quoi se marrer. Si on les rase, tout s'écroule... Ce que je retiens surtout de Victor Hugo, c'est qu'il est un précurseur du reportage. Ses « choses vues » sur la mort de Balzac c'est précis comme un inventaire d'huissier : les tableaux au mur, le prix des commodes...

Balzac est l'admiration majeure de Cendrars. Et le colosse Balzac, à cheval sur sa cafetière, le conduit, par un étrange détour, au petit Radiguet.

— Radiguet venait de plaquer sa famille. Max Jacob me l'envoie à *la Sirène*. Pour lui faire gagner quatre sous, j'ai dit au petit Radiguet : Copiez-moi les volumes introuvables de Balzac : *l'Art de nouer sa Cra-*

vate, etc. Je voulais faire un grand livre : *le Paris de Balzac*. Je m'étonne qu'aucun éditeur n'y ait pensé...

Il s'en va de nouveau, de son pas de procession, dans la pièce à côté.

Il revient avec plusieurs cahiers d'écoliers à couverture de moleskine. D'une écriture élégante, maintenant jaunie, Radiguet a copié *la Théorie de la Démarche* de Balzac : *Dans l'état actuel des connaissances humaines, cette théorie est, à mon avis, la science la plus neuve, et partant la plus curieuse, qu'il y ait à traiter...*

Sur un autre cahier, *les Petits Châteaux de Bohême*, de Gérard de Nerval.

— Quand je voyais qu'il était fatigué, je lui disais : *Pour changer, copiez-moi donc un peu les poèmes...* Il avait quatorze, quinze ans... Il était douillet, frileux, paresseux... Je l'aimais beaucoup, le petit Radiguet !...

Cendrars gardait un manuscrit de lui dans son tiroir. Un jour, Radiguet est venu le chercher avec Cocteau. Il l'a porté chez Grasset qui l'a publié : *le Diable au Corps*.

— Qui a trouvé le titre ? Grasset ?... Cocteau ?... Il sent un peu le roussi. C'est peut-être Cocteau...

***

Cendrars ne sort plus le soir et presque plus le jour. Il travaille. Autrefois, il écrivait de deux heures du matin à midi. A l'heure du déjeuner il avait déjà sa journée derrière lui. Maintenant, il a changé de rythme. Il s'est modelé sur sa femme, la douce Raymone, qui joue en ce moment, au théâtre Antoine, dans *l'Heure Éblouissante*. Elle rentre à une heure du matin. Pour mieux l'attendre, il travaille de huit heures du soir jusqu'au moment où il entend sa clef dans la serrure.

Il prépare un grand roman : *Emmène-moi au Bout du Monde*. Il m'en parle comme en rêve, à mi-voix. Ses trois cent cinquante personnages se tiraillent dans sa tête sous son béret.

Son héroïne est un monstre sacré. « Elle est viaiille, oui... elle est très viaiille... », articule-t-il sourdement avec son accent suisse. Il semble porter tout le poids de cette « *viaiille* » sur les épaules. Il a déjà écrit une partie de l'existence de cette comédienne de quatre-vingt-dix ans. *Vingt-quatre Heures de la Vie d'une Femme :* plus de deux cents pages. Ensuite viendront *Quarante Ans de la Vie d'un Homme*.

— Parmi mes personnages, j'ai mis un légionnaire. Il ne ressemblera pas au légionnaire de la chanson, qui *sent bon le sable chaud*. Ce sera un salaud, affranchi de tout, et même de sa saloperie, à la fin. Un type sans philosophie !...

Il a un petit ricanement doux.

— On trouvait que mon œuvre manquait de personnages féminins. Alors je vais leur montrer que je connais les femmes...

Les yeux mi-clos, il recense son gynécée, en marche vers lui, du fond de l'avenir.

— Après celui-ci, quatre autres bouquins dont les héroïnes seront des femmes. *L'Amour à l'américaine, la Femme aimée.* Ensuite *la Femme et le Soldat.* Enfin, la vie de Marie-Madeleine : *la Carissima.* Je travaille à mes cinq bouquins à la fois. L'un me défatigue de l'autre.

Je lui dis que Voltaire en faisait autant. Il me répond qu'on ne lit plus *Zaïre.* Je souhaite un meilleur sort aux cinq prochains livres de Blaise Cendrars qui se repose à l'ombre d'une prison d'avoir inventé tant de choses, et à qui, après qu'il eut découvert l'or en Sibérie, il restait à explorer le monde des femmes.

PAUL GUTH

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES CERISES DE LA LIBERTÉ

par Alfred ANDERSCH *(Éditions du Seuil)*

Ce bref roman, autobiographie à peine transposée, retrace la désertion d'un soldat allemand au cours de la campagne d'Italie, et les motifs qui l'ont amené à cet acte. La première partie, intitulée « Le Cheminement invisible », montre les réactions d'un jeune Allemand durant la République de Weimar et les premières années du règne d'Hitler ; hostile au nationalisme de sa famille, attiré un moment, puis déçu par le communisme, il est victime des Nazis qui finalement l'obligent à se battre malgré lui, dans une guerre qu'il juge criminelle et absurde. Mais l'auteur choisit l'acte qui, dit-il, « donna son sens à ma vie, l'acte qui fut dès lors l'axe et le centre de mon être » : il déserte, sans illusions d'ailleurs sur ce qui l'attend. Errant dans le no man's land au nord de Rome, il rencontre un cerisier sauvage dont les cerises sont « fraîches et âpres » comme la liberté reconquise et aussitôt reperdue.

Cette œuvre, dense et dépouillée, malgré quelques digressions à prétentions philosophiques, est sûrement à ranger parmi les meilleurs romans allemands de l'après-guerre. Inutile de dire que cette justification de la désertion a soulevé en Allemagne de violentes réactions.

P. B.

COMMENT VIVRE AVEC (OU SANS) SONIA

par Pierre DANINOS *(Plon)*

Pierre Daninos nous propose une suite de petits récits inspirés des *Comment* anglo-saxons (comment se faire des amis, comment gagner de l'argent, etc...) ; le recueil porte en sous-titre : « Un art de vivre atomique » (cet adjectif sent la mauvaise vulgarisation publicitaire). L'auteur a pris quelques thèmes traditionnels, sinon usés, comme les mésaventures de celui qui veut revendre sa voiture, briller en conversation ou passer de bonnes vacances, et les développe avec assez d'aisance, parfois même avec un certain don d'observation piquante. Mais dans l'ensemble il n'arrive guère à les renouveler, malgré un emploi abusif de calembours faciles.

La plupart de ces récits ont été publiés séparément, dans un journal où la proximité d'articles plus austères accentuait considérablement leur drôlerie. Réunis tous ensemble, ils laissent apparaître le procédé.

P. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 156.)

L'ART DES VIKINGS

par Marcel Brion

L'art des Vikings, tel qu'il se présente dans la magnifique exposition du Musée des Arts décoratifs [1], est de nature à dérouter ceux qui ne se sont pas familiarisés, déjà, avec l'extraordinaire monde de culture dont il est la manifestation. Pour y pénétrer, il faut d'abord pouvoir *lire* les formes qui y sont représentées et connaître les symboles qui s'y associent.

Nous nous trouvons ici, en effet, devant des constructions plastiques tout à fait différentes de celles auxquelles l'art méditerranéen nous a accoutumés. Même pour en apprécier seulement la beauté extérieure, il convient de se replacer dans la société et dans l'époque dont ces constructions plastiques sont les manifestations, et il est plus difficile encore d'assimiler l'ensemble de croyances religieuses, de mythes, d'idées, exprimés par ces « formes symboliques ».

A certains égards, cet art est aussi éloigné de nous que l'art chinois, l'art africain ou l'art précolombien, et pour les mêmes raisons. La civilisation qui s'est développée, durant le haut Moyen Age, dans les pays scandinaves, était en contact avec la civilisation de l'Europe centrale et méridionale, mais il s'y mêlait tant d'éléments empruntés vraisemblablement à l'Asie, que le caractère hybride de cet art le rend plus énigmatique encore. Il se rattache à un ensemble d'idées et de formes semblable aux idées et aux formes de notre propre Moyen Age, mais le déplacement dans l'espace crée aussi un décalage dans le temps : la civilisation nordique au IXe et au Xe siècles, qui sont l'apogée de la culture des Vikings, n'est pas très dissemblable de ce qu'elle était dans l'Europe méridionale à l'âge du fer.

Le fait, enfin, que les pays scandinaves, et surtout la Norvège, ont été christianisés très tard, et que les croyances païennes ont survécu longtemps à cette christianisation, l'imprégnant souvent de traditions dont elle a mis très longtemps à se débarrasser, donne à cet art une physionomie composite extrêmement curieuse et difficile à déchiffrer.

A. Art norvégien. Mille ans de tradition viking. — Ci-dessus : girouette « viking ».

Un épisode significatif de la *Heimskringa*[1] montre le roi chrétien Olaf Trygveson, surprenant des chefs attablés à un banquet rituel où l'on consommait de la chair de cheval consacrée à Odin. Le cheval mythique d'Odin, Sleipnir, était vénéré comme un être semi-divin. Les convives pressent Olaf de prendre part au banquet, mais il refuse, n'acceptant qu'une coupe de bière ; encore fait-il sur elle le signe de la croix avant de boire.

Ce geste déchaîne leur colère ; pour les apaiser, l'écuyer du roi atteste qu'Olaf n'avait pas fait le signe de la croix, mais dessiné dans l'air l'image du marteau de Thor. Thor étant un aussi grand dieu qu'Odin, il n'y avait donc pas sacrilège.

Cette anecdote montre à quel point les Vikings restaient attachés à leurs antiques divinités, après que le pays eut été officiellement converti au christianisme ; d'une manière évidente ou secrète, les allusions aux dieux bannis par le Christ se glisseront dans l'art norvégien jusqu'à une époque très proche de la nôtre. La ressemblance du marteau et de la croix, une vague similitude entre la destinée tragique de Balder, le « dieu blanc », et la Passion du Christ, ont facilité cette fusion des éléments chrétiens et des éléments païens dans cet art.

La théorie, professée par certains archéologues, que les formes compliquées de l'art du haut Moyen Age ont pour but de déguiser les images des dieux païens afin de les introduire sans danger dans les églises chrétiennes mêmes, présente une certaine vraisemblance, même si les caractères extrêmement singuliers de cet art dérivent avant tout d'une conception esthétique des formes tout à fait différente de la conception méditerranéenne.

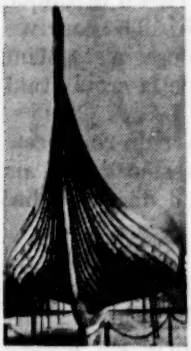
On ne s'étonnera donc pas de voir les épisodes de l'histoire de Sigurd représentés sur les montants de porte de l'église de Hyllestad, en Setesdal, qui datent du XIIe siècle, et figurent à cette exposition, ou d'apprendre que les skaldes, c'est-à-dire les poètes-chanteurs, analogues aux bardes bretons, qui accompagnaient les rois à la guerre, entonnaient le *Biarkamal* à la louange d'Odin, au cours de la bataille de Stikbestad, où le roi Olaf portait une croix gravée sur son bouclier.

⁂

Si les créations de l'art viking, sculptures sur bois et orfèvreries, témoignent d'un prodigieux raffinement, les hommes qui portaient ces splendides bijoux et ces armes magnifiquement ornées étaient des êtres farouches, obéissant à leurs passions et à leurs appétits avec une violence sans frein.

1. Le grand poème qui raconte la vie et les aventures du roi Olaf Trygveson.

Je sais bien que les expéditions des Vikings au-delà des mers ont eu, souvent, des buts commerciaux et pacifiques, que les conditions politiques de la Norvège, les querelles de clans, la pauvreté du pays, l'intransigeance des chefs, rendaient l'émigration presque nécessaire, mais le caractère même de ces hommes, épris d'aventures lointaines et de furieuses batailles, explique qu'ils soient allés chercher querelles et fortune dans des terres aussi lointaines que l'Islande, le Groenland et l'Amérique du Nord où il est établi, aujourd'hui, qu'il a existé des colonies norvégiennes au xe siècle ; qu'ils aient traversé sur leurs navires toute l'Europe orientale, utilisant les fleuves pour aller de la Baltique jusqu'à Constantinople, où ces colosses blonds constituèrent quelque temps la garde palatine du basileus. Au retour de ces voyages, et lorsqu'ils n'avaient pas trouvé la mort en terre étrangère, les Vikings se faisaient enterrer dans des tombes étranges et solennelles constituées par leurs propres navires devenus leurs cercueils. C'est grâce à ces tombeaux-navires, et aussi aux dépôts d'offrandes consacrées aux dieux, que se sont conservées jusqu'à nous les merveilles de leur art.



Il arrivait parfois que le corps d'un chef viking disparût avec son navire auquel on mettait le feu et qu'on lançait vers la haute mer ; un Arabe, Ibn Fosslan, ambassadeur du calife El Mouktedir auprès d'un prince russe, a assisté aux funérailles extraordinaires d'un viking tué au cours d'une expédition sur la Volga, et il nous en a laissé un récit très précis et très saisissant.

Il arrivait aussi qu'à terre même, on brûlât le navire et ceux qui l'avaient occupé avant d'entasser, au-dessus de leurs restes, le tumulus. On a trouvé en Bretagne, dans l'île de Groix, une tombe semblable contenant un navire brûlé. Il arrivait aussi que des barques fussent enterrées en offrandes aux dieux, en même temps que des armes, des bijoux, des monnaies, produit des pillages dont la dîme revenait aux Immortels. Dans ce cas-là, le bateau était préalablement brisé, comme on l'a vu dans la sépulture de Kvalsund.

Le « clou » de l'exposition viking du Musée des Arts décoratifs, est la proue du vaisseau funéraire d'Oseberg : c'est le plus beau, en effet, des cinq cents navires-tombeaux qui ont été découverts dans les pays scandinaves. Il remonte à la première moitié du IXe siècle, et il avait servi de sépulture, croit-on, à la reine Aase, mère du roi Harald-aux-Beaux-Cheveux. Lorsque le tumulus qui le recouvrait a été dégagé en 1904, on a trouvé le navire, la proue dirigée vers le sud, dans la direction de la mer, la poupe amarrée par un gros cordage à une énorme

Ci-dessus : Bateau d'Oseberg, 800 après J.-C.

pierre, comme si l'on avait supposé que, même sous l'amas de terre et de pierres qui le recouvrait, l'esquif aurait été capable de bondir dans l'espace.

Les trois navires vikings exposés au Musée de l'Université d'Oslo n'appartiennent pas à l'espèce des « longs navires » qui servaient aux expéditions lointaines, mais ils n'y étaient pas inaptes puisque, il y a quelques années, une copie exacte du bateau de Gokstad, analogue au bateau d'Oseberg, atteignit sans encombre l'Amérique, répétant le tour de force des Vikings qui abordèrent au Nouveau Monde, cinq siècles avant les Espagnols, mais précédés eux-mêmes, semble-t-il, par des Irlandais qui avaient touché les côtes américaines plusieurs centaines d'années auparavant.

Le « long navire », dont le type même est le *Long Serpent* d'Olaf Trygveson, long de cinquante mètres, était manœuvré par trente-quatre paires de rames, et pouvait porter deux cents hommes. C'était une embarcation extrêmement rapide, légère et puissante, particulièrement efficace dans les combats marins. Le *knorr*, plus large et plus court que le *langskip*, marchait, lui aussi, à la voile et à la rame. Il mettait neuf jours pour aller de la Norvège à l'Islande. Comme la plupart des bateaux funéraires, le navire d'Oseberg était du type dit *karfi* : navire de parade, employé pour la navigation côtière, magnifiquement décoré, il présente l'aspect fin et puissant des vaisseaux vikings, que l'on sent vibrants comme un arc, aussi sûrs qu'élégants, car dans les baies et à l'embouchure même des fjords se déchaînent souvent de très violentes tempêtes.

La reine Aase, que l'on sait, d'après l'examen de son squelette, avoir été une femme âgée et arthritique, avait été accompagnée dans la mort par une jeune femme, une servante tuée pour escorter la reine dans l'au-delà, en même temps que les chevaux préférés, les chiens familiers. (Dans le bateau de Gokstad on a trouvé, en plus des ossements des animaux habituels, ceux d'un paon ramené sans doute d'une expédition en Orient, et dont le propriétaire devait être si fier qu'il n'avait pas voulu s'en séparer.)

Dans la chambre funéraire installée sur le pont, au pied du mât, il y avait aussi des meubles de bois sculpté, des sièges, des fauteuils, des traîneaux. Tous les tumuli ayant été fouillés par les voleurs de sépultures, longtemps avant que les savants s'avisent d'y pénetrer, tous les objets de matières précieuses avaient été dérobés. Ce que les cambrioleurs sacrilèges n'avaient pas emporté, les meubles décorés et le bateau lui-même orné de sculptures splendides et étranges, a fait le bonheur des archéologues et c'est grâce à ces trésors que nous connaissons aujourd'hui l'essentiel et le plus beau de l'art viking à l'époque païenne, ou, du moins, à une époque où la pénétration chrétienne n'avait pas encore chassé entièrement le paganisme antique.

La place qu'occupe le navire dans la vie et dans la culture des Vikings justifie la magnifique décoration dont il était souvent paré. De même que

les armes, les navires recevaient un nom qui les assimilait à des êtres vivants. Ils possédaient une personnalité, un caractère, une *âme*. Les poètes avaient, pour parler d'eux, une richesse de comparaisons surprenantes qui n'a d'équivalent que dans les métaphores arabes pour l'épée : *Cheval du profond, Coursiers aux sombres tentes, Ski des brisants, Ski du champ des cygnes, Val du monde froid, Renne du champ des proues...* Pareille au *trobar clus* des troubadours, dans son désir de raffinements hermétiques, la poésie norvégienne mettait son orgueil dans ce qu'on appelait le *kenning*, c'est-à-dire les artifices littéraires dont usaient aussi les poètes précieux pour déguiser sous des formes assez extravagantes, même des objets simples et évidents. Les skaldes, dont l'art est, par ailleurs, direct, vigoureux, puissant et rude, ont porté le raffinement du *kenning* à un degré de virtuosité que Gongora et le Chevalier Marino, eux-mêmes, ces maîtres de l'arabesque verbale, n'ont pas dépassé.

⁂

L'art poétique du *kenning* a son équivalent dans la décoration du bois et du métal; il s'y manifeste sous la forme d'entrelacs extraordinairement habiles qui décorent la proue du navire d'Oseberg, qu'on retrouve dans les bois sculptés, les bijoux, les ornements des armes, la décoration des églises et des objets de culte, les châsses, par exemple, et jusque dans les objets usuels, où cette tradition se perpétuera jusqu'à l'époque moderne. Ces entrelacs sont constitués, presque toujours, par des figures animales, plus ou moins stylisées, déformées, ou ramenées à des lignes abstraites, articulées les unes avec les autres d'une façon si adroite qu'il est généralement très difficile de déchiffrer ces figures, même lorsqu'on a été habitué à faire un travail du même genre pour la « lecture » des bronzes archaïques chinois des dynasties Tchang et Tcheou, ou des manuscrits irlandais du VIIIe et du IXe siècles.

Les saisissantes analogies qui existent ainsi entre le bestiaire archaïque chinois, celui des ateliers irlandais, celui des sculpteurs et des orfèvres vikings, suggèrent, sinon une origine commune, du moins des interpénétrations qui paraissent difficilement contestables ; l'influence de l'Irlande sur les pays scandinaves est certaine, puisque dès le VIIe siècle, les Vikings avaient pris l'habitude de dévaster les côtes de l'Ile des Saints, dont les villes, les monastères, offraient un riche butin. Si nous connaissons aujourd'hui si peu de manuscrits irlandais, alors que l'abbaye de Kells

Ci-dessus : Portail de bois de l'église de Aal (XIIe siècle).

en possédait plus de quatre-vingts, aussi beaux peut-être que le *Book of Kells* conservé à la Bibliothèque de Trinity College à Dublin, si peu d'orfèvreries, dont la Croix de Cong, la Broche de Tara, le Reliquaire de Saint-Patrick, sont les chefs-d'œuvre survivants, c'est parce que les Vikings, au cours de leurs razzias, emportaient en Norvège les trésors des églises et des couvents.

L'influence artistique de l'Irlande n'était pas la seule. A bien étudier les thèmes et les formes de l'art viking on y retrouve les traces de diverses leçons. Celles de l'art des invasions, d'abord, qui a essaimé des pays germaniques dans toute l'Europe ; combinant la tendance à l'abstrait qui caractérise l'homme nordique, par opposition au goût de la représentation naturaliste, propre au Sud, comme l'a bien montré Worringer [1], avec l'art animalier des steppes, issu de l'esthétique sibérienne, l'art germanique de l'époque des Grandes Invasions est arrivé dans les pays scandinaves à la suite des expéditions des Vikings.

Ces expéditions conduisaient les *drakkar*, c'est-à-dire les navires à tête de dragon, non seulement en Islande, en Groenland et en Amérique, comme nous l'avons dit, mais aussi jusque dans la steppe russe, à Constantinople, dans la Mer Noire et dans la mer Caspienne, sur les côtes d'Asie Mineure, en Grèce. La France et l'Italie ont connu les raids des Normands et leurs terribles destructions, suivies, parfois, de longs et stables établissements, parfois rapides et dévastateurs.

Le butin dont étaient chargés les *drakkar* était constitué par l'orfèvrerie mérovingienne et franque, les bijoux « scythes » ou « sarmates », les chefs-d'œuvre byzantins, les évangéliaires carolingiens. Tout cela se retrouve dans l'art norvégien, mais fondu dans un style d'une puissante originalité qui fait de cet amalgame quelque chose de jamais vu. A le bien analyser, on décèle cependant des souvenirs sassanides et, naturellement, un héritage romain : certaines médailles, ou monnaies, des Vikings, imitent des prototypes romains ou byzantins, mais suivant un processus de stylisation, d'abstraction, qui ramène le visage à un ensemble de formes non figuratives, processus que Worringer avait reconnu déjà dans l'art germanique des invasions.

Quant à l'influence chinoise, on ne sait comment elle a pu s'exercer. Mais la parenté du dragon scandinave et du dragon chinois doit cependant être soulignée, dans l'esprit et dans les formes. En ce qui concerne l'esprit, d'abord, il faut remarquer que le dragon est un animal sacré et bénéfique, malgré son aspect terrible, et c'est à cause de cet aspect effrayant qu'il éloigne les démons, les forces mauvaises.

La tête de dragon taillée dans la pointe de la proue du navire, les entrelacs de dragons sculptés sur ses flancs, avaient une fonction de protection qui se perpétue dans les sculptures des églises chrétiennes du xe au xiie siècle. Ici, les entrelacs de dragons entourent la porte et

1. *Abstraktion und Einfühlung*. Pifer, Munich, nouvelle édition, 1948.

souvent même la serrure, afin d'empêcher les esprits malfaisants d'entrer dans le sanctuaire. Les portails des églises d'Urnes, de Stedje, d'Aal, de Hylestad, qui figurent à l'exposition du Musée des Arts décoratifs, traitent le symbole du dragon dans le même esprit que les sculptures des navires et des meubles de l'époque païenne. Pendant tout le moyen âge, les églises de bois *debout*, aux toits en pagode, portent sur leurs pignons, en même temps que la croix, la tête du dragon [1] et la girouette ecclésiastique se décore des mêmes motifs que les pennons de métal placés au sommet du mât ou à la proue du navire [2].

Ce rôle *prophylactique* du dragon se rencontre également en Chine où il représente le principe humide, qui assure la fertilité de la terre. Générateur de vie, intermédiaire entre le ciel et la terre, symbole du printemps, du renouveau, de la résurrection, de la victoire de la vie sur la mort, le dragon est un des thèmes les plus importants de l'art chinois, et des plus riches en significations multiples. L'arabesque qui court sur la panse des vases de bronze archaïques, et que les Chinois appelaient la *ligne-de-foudre*, ou *l'ornement-tonnerre*, n'est peut-être qu'une schématisation du dragon, et nous observons le même processus de stylisation en Norvège, lorsque les ondulations du corps monstrueux se transforment en des enchevêtrements de lignes abstraites pour ne pas effaroucher les chrétiens, peut-être, tout en conservant la protection que le dragon dispense aux objets marqués de son signe.

Cela est si vrai que ce ne sont pas seulement les églises de bois, les *stavekirker*, qui garderont l'image plus ou moins naturaliste du dragon, mais encore des objets de culte, les bancs, les reliquaires. Jusqu'à l'époque baroque, le dragon orne les tables, les sièges, les vases, les puisoirs de bois, et au moment où une exubérante décoration végétale en capricieuses volutes remplace les formes antiques, c'est le dragon encore qui affecte maintenant le masque innocent des grands branchages contournés, entrelacés, dans lesquels les artistes transposent inconsciemment, avec l'involontaire intention d'en préserver aussi l'effet, les représentations de dragons chères à leurs ancêtres [3].

Il n'est pas impossible, enfin, que les civilisations précolombiennes, avec lesquelles les Vikings ont été en contact, lors de leur établissement en Amérique — et nous ignorons jusqu'où ils ont pu aller — aient aussi cédé quelques-uns de leurs monstres à l'imagination nordique. Certains détails d'ornements, dans le style dit de Jellinge, en particulier, ou de Ringerike, paraissent provenir de prototypes mexicains ou mayas.

Les Vikings, enfin, ont participé aux Croisades, et même si cela nous amène à une époque où le christianisme était fortement assis en Norvège, c'est-à-dire une époque tardive par rapport à celle de l'*âge héroïque*

1. Voir la maquette de l'église de Borgund.
2. La girouette de Heggen, par exemple.
3. Le retable de Kors (Romsdal) par exemple, qui est de 1759.

des Vikings, la rencontre avec l'Islam n'a pas été sans influence sur l'évolution de l'art nordique ecclésiastique et populaire.

Dans tous les milieux de civilisation, c'est l'art populaire qui conserve le plus longtemps les caractères traditionnels, en raison de sa fidélité aux éléments autochtones, de son indifférence aux apports étrangers. Les données géographiques de la Norvège, les longues distances qui séparent les villes, même les villages, la difficulté des communications, s'ajoutant à un caractère vigoureusement marqué, à un tempérament original assez volontiers fermé sur lui-même, ont aidé l'art norvégien à évoluer *en vase clos*, pour ainsi dire, du moins à l'écart des grands courants novateurs.

La vie d'un pêcheur du XVIIIe siècle ne différait pas beaucoup de celle de ses ancêtres du Xe ou du XIIe siècle. On comprend alors que, spontanément, et sans aucun parti-pris d'archaïsme, le sculpteur paysan du XVIIIe siècle ait continué de représenter la saga de Gunnard dans la fosse aux serpents, au dossier d'un banc d'église, surmonté de têtes de dragons le fauteuil du père de famille, tracé les entrelacs millénaires sur une porte d'armoire ou un panneau de table.

La charmante fantaisie, au gai coloris, des appartements paysans qui figurent à l'exposition, la reconstitution, rue de Rivoli, de la ferme Myking, dans le Hallingdal, peinte dans un rococo rustique par Nile Baerad, en 1829, les portes décorées par Ola Hansson avec un curieux mélange de talent et de naïveté, la savoureuse rudesse des sculptures paysannes du XIXe siècle, nous font penser à la polychromie joyeuse et violente des navires vikings, brillants d'argent, d'or, d'écailles, de la proue à la poupe, et qui éblouissaient les étrangers. Plus qu'ailleurs, sans doute, l'art norvégien, dans son expression essentiellement originale, *nationale*, reproduit les caractères antiques. Profondément intégré à sa vie, l'art de ce peuple est toujours resté la parure de la vie quotidienne, répétant sans lassitude et sans satiété les leçons d'une esthétique millénaire.

MARCEL BRION

PROUST ET SAINTE-BEUVE

par **Bernard de Fallois**

En 1909, *Proust projeta d'écrire et écrivit en partie un* Sainte-Beuve *ou plutôt un* Contre Sainte-Beuve, *dont les pages achevées étaient demeurées jusqu'à ce jour inédites. Un fragment en a été publié récemment dans* le Figaro Littéraire. *L'auteur de* Swann *y critique durement la méthode de Sainte-Beuve* « qui ne sépare pas l'homme de l'œuvre ». *On a pu lire dans le dernier numéro de* la Revue de Paris *un commentaire de ce fragment. Les parties encore non publiées de l'essai de Proust ne se limitent pas, d'ailleurs, à cette critique du binome « homme-œuvre ». C'est l'esprit même de Sainte-Beuve qui est analysé sans bienveillance, Dans quelles conditions est né cet essai, c'est ce qu'explique ici Bernard de Fallois qui a eu l'occasion d'étudier le manuscrit de Proust. Toutes les citations de Proust incluses dans cet article sont inédites et tirées de notes écrites par Proust avant de rédiger son* Contre Sainte-Beuve. (*N.D.L.R.*)

Dès 1909, Proust renonce au *Contre Sainte-Beuve* qu'il préparait depuis un an, pour se lancer dans une œuvre beaucoup plus vaste, qui allait devenir, quelques années plus tard, *la Recherche du Temps Perdu*. On ne peut donc se faire une idée exacte ni complète du livre qu'il projetait. Entraîné par la marée des souvenirs, des personnages, des réflexions qui demandaient à être exprimés, l'auteur a dévié presque aussitôt de son projet initial. Sa critique de Sainte-Beuve est fragmentaire. Egalement inachevé, l'article sur Nerval, dont les derniers mots annonçaient un développement capital, qui n'a pas été écrit. Seuls ont été terminés les chapitres sur Baudelaire et sur Balzac, ce dernier surtout, que Proust a eu le temps de corriger et d'enrichir, selon son habitude, d'additions considérables. Mais l'ensemble aurait eu des proportions beaucoup plus vastes, si l'on en juge par les notes amassées dans un petit carnet en vue de cette étude.

On a pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de présenter ici, un choix des plus importantes. Elles nous font suivre Proust dans ses lectures, en nous révélant tout d'abord leur étendue. Le plus grand nombre provient des *Lundis*, des *Nouveaux lundis*, des *Portraits Contemporains*. Mais Proust avait aussi lu ou relu *Chateaubriand et son groupe*, *l'Essai sur Virgile*, *Port-Royal*. C'est là une documentation assez remarquable.

Le plan n'était pas moins bien établi. Trois notes nous permettent de le reconstituer dans ses grandes lignes. La première concerne la préface : *débuter par méfiance de l'intelligence.* Puis vient un schéma de la seconde version : *Maman le matin*[1] *me dit de me rendormir, me donne mon article, lueur plus claire dans les rideaux, pluie par un temps doux à l'aube, marche du boucher dans la rue suffisant à me faire voir la journée qui commence et à la continuer tout en faisant dormir mon corps. Odeur des automobiles en campagne. Maeterlinck a tort et Barrès.* Quant à l'étude sur Sainte-Beuve, quelques mots placés en tête résument la démonstration : *Cette erreur consiste à. Erreur Stendhal. Les gens qui nous ont connus poètes. En réalité la poésie est quelque chose de secret. Sainte-Beuve ne l'a pas compris. Dès le début salons. Plus tard lundis meilleurs, plus monde, femmes, mais encore extérieurs : méthode salons, Louis XIV, politique, pas de postérité, belle saison poétique cette année, ceux qui nous suivent. Mauvais écrivain à cause de cela. Allons plus avant : l'intelligence...* Ce cryptogramme se déchiffre assez facilement. La sottise du jugement de Sainte-Beuve sur Stendhal montre l'erreur de sa méthode, qui consiste à interroger les témoins, les gens qui ont connu un écrivain. Car le moi du poète est caché, celui que Sainte-Beuve saisit est purement extérieur. Plus superficiel au début au temps des salons, des femmes du monde auxquelles il destine ses articles, il n'a pas été beaucoup plus loin dans les *Lundis*, où toute une série d'expressions nous le révèle sensible à l'époque, attaché aux formes sociales, à la littérature. Les défaillances de son style ne s'expliquent pas autrement.

Presque toutes les citations relevées par Proust viennent s'ordonner autour de ces thèmes directeurs. Le plus grave et le plus fréquent reproche fait à Sainte-Beuve est d'avoir écrit dans son temps et pour son temps : *Sainte-Beuve sensible au temps : « Une saison poétique » (Béranger).* Cette servitude se voit partout. Dans une expression : *nager en plein courant.* Dans sa façon même d'aimer la littérature : *Article sur Deschanel. Bientôt on n'aimera plus la littérature. Voit tout historiquement.* C'est pourquoi Sainte-Beuve regrette un siècle où la littérature lui paraît avoir été plus sociale : *Regret qu'il n'y ait pas de Louis XIV. « Monsieur Despréaux avait plus de goût que moi »*, car pour Sainte-Beuve le goût reste une question de personnes, il est fait de l'opinion d'une élite. Et c'est ainsi que sa critique, au lieu d'éclairer de l'intérieur, finit par ressembler à une conversation, par être vide : Oui, c'est agréable de dire : *Mendelssohn, qui s'y connaissait autant que vous, et Musset, admiraient Horace Vernet. Mais cela fait cet ensemble de jugements insignifiants.* Et toute la finesse que Sainte-Beuve introduit dans des propos de ce genre ne l'empêche pas de rester superficiel et mondain : *Sainte-Beuve* (Causeries du Lundi, *tome XIII*) *nous disant que*

1. L'essai devait prendre la forme d'une conversation entre Proust et sa mère.

Musset avait été adopté par la meilleure société. Naturellement tout cela avec intelligence (les demi-juges, Villemain) mais c'est la vie spirituelle prise à l'envers, par ce qui ne donne aucune idée d'elle.

Et c'est ainsi qu'est née cette fameuse méthode, dont l'article sur Stendhal montre bien les conséquences désastreuses. Sainte-Beuve ne demande qu'aux autres ce qu'on ne peut demander qu'à soi. Il croit que la vérité peut sortir d'une enquête, non de la sympathie qui lui livrerait le moi profond d'un écrivain. Pour juger Chateaubriand, il s'imagine avoir *un avantage sur Javrin, qui n'a pas assisté à la lecture des* Mémoires d'Outre-Tombe, c'est pourquoi, pense-t-il, on connait mieux les écrivains contemporains. *Sur Béranger : Articles faits du vivant, gênés par l'affection. Mais après la mort, que d'erreurs : gens qui n'ont pas connu, qui interprètent mal. Regrets que Valincourt n'ait pas laissé sur Racine. L'incessant bavardage de Sainte-Beuve — qu'il a peu de consistance dans ses notes mondaines.* Ses références, sa culture même et sa curiosité inlassable, tout cela recouvre cet esprit de conversation que Proust a déjà condamné chez d'autres, parce qu'il masque et nous dérobe à nous-mêmes notre pensée véritable : *il faut l'opinion du XVIIIe sur les salons du XVIIe* (Chateaubriand et son groupe). *Erreur qui vient de ne pas comprendre l'originalité du génie et la nullité de la conversation.* Incompréhension qui s'explique d'ailleurs, si l'on pense à l'idée que Sainte-Beuve se fait du génie. « *Monsieur de Régnier (article sur Chateaubriand), Sainte-Beuve à Paris (Pontmartin), et à ce propos, Sainte-Beuve croit qu'on est soi d'abord, non qu'on se met à jour, lentement.* Mais si la conversation nous cache notre personnalité, l'érudition est plus grave encore, car elle la tue, en nous laissant attendre la vérité d'une révélation extérieure : elle est l'idôlatrie artistique. Et Proust qui a fait lui-même l'expérience de cette hérésie note encore : *on change vite. Idôlatrie dans Préface de Bible d'Amiens. Tout le contraire maintenant et article sur lecture.*

Cette faiblesse de sa méthode, Proust en cherche une explication dans le caractère de Sainte-Beuve. Plusieurs de ses notes semblent en effet réunir les éléments d'un portrait moral assez peu flatteur. « *Dernière page du volume (C. L. VI) masquée de mesquinerie et de petitesse. — Lettre où il se croit obligé d'aligner toutes les banalités. — Obscur quand il loue (ces aimables frères, pris sur la réalité), franc quand il blâme (Béranger, illustre commère, qu'en savez-vous ?). — Toujours des justifications, des lâchages après la mort.*

» *Mauvaise humeur contre le critique qui dit : vous écoutiez le Maître, après article sur Chateaubriand — Rosserie : autant que M. Villemain, j'ai le droit de dire. — Content d'entendre ces vers dits par M. Favart. Insincérité de ce plaisir.* »

Tous ces défauts sont bien connus. Mais la conclusion qu'en tire Proust est importante, car elle nous montre les incidences du caractère sur la pensée. *Cette médiocrité du moi l'empêche de se placer dans l'état*

où était l'écrivain. Elle l'empêche aussi de comprendre. Et finalement, la fameuse sagesse de Sainte-Beuve n'est pas moins dangereuse. Car pour reprendre un principe de définition qui lui était cher, aimer Sainte-Beuve, ce n'est pas aimer l'art et le mieux comprendre. *Aimer Sainte-Beuve, c'est sans doute aimer dans le monde ce qui y perce à jour le ridicule, ce qu'il y a de niais dans la fatuité de Lamartine, d'indélicat, dans l'égoïsme de Cousin, de risible dans le poète Vigny.* Sainte-Beuve au fond, n'écoute pas un écrivain, il juge un homme, il est *un redresseur qui dit à Vigny : Ce n'est pas le mot qui convient ; à Lamartine : Ce n'est pas cela Bossuet ; à Musset : Vous n'étiez pas noble, etc...* et Proust ajoute : *Cette sagesse est le contraire de la divination littéraire.*

De là les fautes de goût, les sottises que Sainte-Beuve accumule au long de son œuvre et que Proust s'amuse à relever avec un humour féroce. Il insiste particulièrement sur les contradictions : *Le style des* Mémoires d'Outre-Tombe *dans les* Nouveaux Lundis *et dans* Chateaubriand et son groupe, *qui « sent un peu le bas breton » (dont il avait si fort préconisé la jeunesse). — Article sur la lecture des* Mémoires : *autres contradictions.*

Tantôt c'est une erreur esthétique : *Bêtise artistique, pages 445 et 446 des* Nouveaux Lundis. Tantôt un éloge injustifié : *Erreur de l'admiration pour le passage Taine sur les Pyrénées.* Mais ce sont surtout les jugements de Sainte-Beuve sur ses contemporains qui enchantent Proust. Certains rapprochements ont une saveur particulière : « *Antony Deschamps et Musset, voilà les deux contraires.* » Sainte-Beuve qui assignait pour tâche essentielle au critique de discerner les vrais talents de son époque a toujours méconnu précisément les génies de son temps, qu'il confond avec les plus médiocres écrivains. *Flaubert entre Barrière et Dumas fils — Balzac mêlé à Eugène Sue et Soulié — Baudelaire à Moiseler.* Il lui arrive même de les ignorer de façon plus complète. *Gérard de Nerval qui était comme le commis voyageur de Paris à Munich* ou de les condamner absolument : *il trouvera Vernet merveilleux et Flaubert, Stendhal, etc..., mauvais.*

L'idéal de Sainte-Beuve ne s'est jamais beaucoup élevé : *Penser que tous ces gens ont été plus grands que lui. Il admirait surtout Taine (tout de travers) et Renan. C'est-à-dire rien de merveilleux.*

La plus grande partie de ces notes est consacrée, comme on pouvait s'y attendre, aux expressions de Sainte-Beuve, à son style. C'est lui le grand révélateur : ce sont les tics de l'écriture, les mots favoris, qui peuvent le mieux dévoiler un caractère, comme plus tard ce sera par leur conversation que se révéleront Charlus ou Albertine. Et Proust, qui a déjà écrit deux pastiches de Sainte-Beuve et en possède à merveille toutes les nuances, se montre alors inépuisable. Il relève la manie de double adjectif : « *Quand il écrit, il est nature et exquis. — L'ami aliéné et ulcéré. Les nuits composées et méditées. — L'habitude aimée et préférée* » ; les impropriétés « que Sainte-Beuve partagera plus tard avec

le duc de Guermantes) : « *Sa bénigne figure — une société regrettable* » ; les fausses élégances : « *En musique, en peinture, Beyle perce aussitôt d'une veine nouvelle* » ; la vulgarité de ses apostrophes : « *Sur Gautier : Bravo, ô stoïcien d'art. Bonnes gens, je vous arrête. Sur Flaubert : Bonnes gens, il était parti pour Carthage. Sur Royer-Collard : Et voilà notre homme coiffé* » ; la vanité secrète : « *Le poète, notre ami... le Docteur, notre ami...* » et la bonhomie protectrice : « *Je leur en demande bien pardon. J'y étais et je l'ai entendue.* »

Tout cela ne veut pas dire que Proust refuse à Sainte-Beuve tout mérite. Il se plaît au contraire à souligner l'ouverture d'un esprit curieux, l'effort infatigable qui a fait sacrifier au critique tant de pensées personnelles, pour apporter chaque semaine à ses lecteurs des connaissances nouvelles. *Bien dire* (*à propos d'articles sur Diderot, le duc de Luynes, etc...*) *comme il est charmant, fin, s'intéresse à tout...* » Il reconnaît son sens du pittoresque, la finesse avec laquelle Sainte-Beuve analyse une lettre, raconte une anecdote (*très jolie anecdote sur Victor Hugo voyant Chateaubriand au Luxembourg*), enfin tout ce qui a fait de son œuvre, sans même parler de l'épicurien ni du poète, une sorte de bréviaire du dix-neuvième siècle intellectuel et cultivé. Mais précisément ce sont là les limites d'un esprit incapable de création véritable. « *Je dirai : si vous vous plaisez à retrouver une vieille érudition...* »

Et il serait dangereux de laisser de ses livres *prendre le pas sur de vrais livres*. Car le génie de Sainte-Beuve est un génie de classement, c'est le génie des groupes, des races. « *Groupe de la pitié et de la pudeur pour Aïssé. Toujours groupes littéraires. Que de races chez Sainte-Beuve, et comme chaque littérature en commande un.* C'est le Buffon de la critique. — Un écrivain n'est pas pour lui un univers irremplaçable, lentement mis à jour dans une œuvre. Aimer Molière, pour Sainte-Beuve ce n'est pas aimer le monde et les mots de Molière, ce n'est pas aimer Molière lui-même, c'est aimer une famille d'esprits. « *Aimer Molière* (*volume sur Vernet*). *Vérification par les ennemis* (*article sur Chateaubriand*). *France, France* (*fin de l'article sur Vernet*). *Tout cela signifie que les écrivains sont des critériums, des représentatifs.* » Ni l'ampleur, ni la richesse, ni les nuances de Sainte-Beuve ne font de lui un écrivain. C'est un immense clavier sur lequel on ne peut jouer aucun air. L'intelligence ne lui manque pas, mais c'est l'intelligence des espèces, il n'a jamais été *qu'un Chateaubriand épicier*.

Cette dernière critique est la plus forte. Car le principe que Proust vient de dénoncer, parce qu'il ôte à ses yeux toute valeur à Sainte-Beuve, est justement celui qui a fait la richesse et la fécondité de son œuvre. La littérature est pour Sainte-Beuve un commerce, il ne cherche pas l'individuel. C'est pourquoi nous l'avons vu si souvent mêler à son jugement des appréciations morales qui n'avaient aucun rapport avec lui. Mais sous toutes ces erreurs se cache une erreur plus profonde : le prix accordé à l'intelligence. « *Allons plus avant : l'intelligence...* »

Ainsi s'achève le plan esquissé par Proust pour son étude. Et celle qu'il ébauche sur Nerval se termine de façon identique : « *Peut-être y a-t-il trop d'intelligence dans sa nouvelle* » et la première phrase de sa préface déclarait déjà : *Je crois de moins en moins à l'intelligence.* Telle est la préoccupation constante de Proust à cette époque. Le but de l'art n'est pas l'intelligence. Ce n'est pas parce que Sainte-Beuve écrit mal qu'il est un mauvais écrivain, c'est parce qu'il est un mauvais écrivain qu'il écrit mal, parce qu'il s'est trompé d'un bout à l'autre sur la signification de la littérature et la tâche qu'un écrivain doit se fixer. Proust le souligne encore une fois dans une de ses notes, la dernière où il soit fait allusion à Sainte-Beuve : *Dans la dernière partie, montrer le point de vue opposé des gens intelligents et des artistes : Sylvie, Baudoche. Et indiquer que les gens du monde tiendront bête, précisément ce que j'ai voulu faire, en ayant toujours de l'irrationnel comme objet. Dans la politique, émotion pour Waldeck, etc..., faux Sainte-Beuve, homme de grande érudition, se rend compte des nuances, et d'ailleurs comprend tout. Mais ne cherche pas assez à faire de l'irrationnel.*

⁂

Il ne faut donc pas s'étonner si les trois écrivains que Proust devait choisir dans son essai pour confondre Sainte-Beuve sont de ceux pour qui l'irrationnel existe. C'est bien pourquoi Sainte-Beuve ne pouvait le comprendre. Il est toujours resté fidèle à un certain goût de la mesure et sans doute est-ce à lui que nous devons la brillante et si fausse formule de « la France modérée ». Tout ce qui lui échappe de son époque, c'est précisément ce qui par la folie, la sensibilité ou la puissance, atteint une grandeur sans mesure. Mais si Proust interroge avec passion les œuvres de Balzac, de Nerval, de Baudelaire, c'est au fond bien moins pour y trouver des arguments contre Sainte-Beuve que des encouragements pour lui-même, et comme une préfiguration de son œuvre à lui. Et c'est alors que son jugement, déjà infaillible sur Sainte-Beuve, s'enrichit d'une pénétration particulière. Toute critique suppose une esthétique, et l'étude sur la méthode de Sainte-Beuve le montre bien. Elle exige aussi une soumission à l'artiste envisagé, une faculté de sentir, jusque dans les moindres nuances ou faiblesses de l'écriture, une sensibilité étrangère : les pastiches, les notes sur les styles de Sainte-Beuve nous donnent un exemple de cette faculté. Mais un critique n'est rien si à ces deux qualités il n'en joint pas une troisième, si la vie dont il s'interdit de faire usage dans son œuvre de pensée n'est pas toujours présente derrière sa pensée, prête à en rompre les digues, si les livres dont il parle ne retentissent pas en lui, dans les livres qu'il porte en lui, bref si son travail n'est pas, plus qu'une critique de critiques, une critique de créateur.

BERNARD DE FALLOIS

par THIERRY MAULNIER

La production théâtrale des dernières semaines a été abondante et diverse. Les mois de mars et d'avril sont les derniers qui permettent sans trop de risques de donner carrière à des œuvres nouvelles. Ensuite, les grandes vacances d'été sont trop proches, et les fins de semaine trop creuses. Les pièces déjà « lancées » peuvent connaître encore de belles soirées dans la période d'animation mondaine qu'on appelle la « saison de Paris » et qui est plutôt la saison des étrangers à Paris, au mois de juin. Mais l'exercice estival de l'industrie théâtrale devient chaque année plus difficile en raison des progrès constants réalisés par le plus grand ennemi de l'art dramatique dans la société contemporaine : ennemi qui n'est ni le cinéma comme on put le croire un moment, ni la télévision dont les progrès sont lents en France, quantitativement et qualitativement et qui fera sans doute plus de tort au cinéma qu'au théâtre (elle pourrait même constituer pour le théâtre un excellent agent de diffusion publicitaire) ; ennemi qui est tout simplement l'automobile. L'automobile fait un double tort au théâtre, d'abord parce qu'elle dévore la plus grosse part du budget des distractions, et ensuite parce qu'elle emporte des centaines de milliers de citadins aisés loin des villes, à chaque fin de semaine.

La morte-saison théâtrale menace donc dans les temps qui viennent de commencer chaque année un peu plus tôt. Elle n'imposera sans doute pas de règles absolues. Le *Diable et le Bon Dieu* de Jean-Paul Sartre, les *Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos ont été mis à l'affiche dans les tout derniers jours de mai 1951 et de mai 1952, ce qui n'a nullement empêché ces deux œuvres de faire les carrières que l'on sait. On verra sans doute encore des cas semblables. A l'heure où j'écris, plusieurs théâtres, parmi lesquels la Michodière, avec une œuvre de jeune auteur jouée par madame Yvonne Printemps et par Pierre Fresnay, entendent encore jouer leur chance avant l'été. Mais déjà la compagnie de Jean-Louis Barrault, celle de Jean Vilar achèvent leur saison parisienne pour entrer dans leur période de tournées, et certains théâtres,

qui n'ont pas su cette année miser sur le bon cheval, se préparent à fermer leurs portes jusqu'en septembre. Le temps des sports d'hiver (autres dangereux adversaires du théâtre) s'achève à peine, et déjà l'on pense aux robes de plage et aux chambres d'hôtel à retenir pour juillet. Le train où va le monde fait prévoir aux directeurs de théâtre soucieux des jours moins faciles que ceux de l'après-guerre.

Parmi les pièces nouvelles venues, il en est trois qui méritent une attention particulière : *N'importe quoi pour elle*, de M. Stève Passeur ; *Un nommé Judas*, de MM. Claude-André Puget et Pierre Bost ; et *La Cocktail Party*, du grand écrivain catholique anglo-américain T. S. Eliot.

M. Stève Passeur était en train de faire oublier par un silence persistant qu'il avait été l'un des auteurs les plus brillants et les plus heureux de l'entre-deux guerres. Sa rentrée en scène — au sens presque littéral de cette expression — a provoqué à juste titre un grand mouvement d'intérêt. J'avoue être incapable de prévoir si *N'importe quoi pour elle* fera la carrière éclatante de *l'Acheteuse*, ou celle, encore ouverte après dix ans et je ne sais combien de reprises, de *Je vivrai un grand amour*. Ce qui est sûr, c'est qu'en dépit de quelques défauts, la pièce dont il s'agit est sans doute la meilleure que nous ait donnée l'auteur depuis ce même *Je vivrai un grand amour*. Parce que l'action, violente et mouvementée, en est située au temps de la Fronde, parce que le sang de l'assassinat y coule au premier acte et le sang du supplice au dernier, parce que le cœur des spectateurs est invité à battre avec celui des héros au rythme de la passion et du péril, on a dit que *N'importe quoi pour elle* était un mélodrame, et l'auteur lui-même a accepté, sinon proposé le mot. Mais si le mélodrame se définit moins par la violence des situations — aucun mélodrame ne dépasse à cet égard Shakespeare et la tragédie française — que par la simplicité des caractères — le jeune héros généreux, la jeune victime menacée du déshonneur et de la mort, le valet ou la servante au grand cœur, le tyran, le traître — et par le caractère manichéen du conflit — les bons d'un côté, les méchants de l'autre, — *N'importe quoi pour elle* est très loin du mélodrame traditionnel. La piste sur laquelle nous lance l'auteur non sans quelque malice — en emprisonnant ses personnages dans un château rébarbatif sous la garde de geôliers redoutables, ou en donnant à son héroïne le nom de Trisa de Tardanne — est manifestement une fausse piste. Ses personnages terriblement complexes, qui restent présents de toute leur intelligence analytique dans leurs plus grands égarements, se font souffrir et se regardent souffrir avec une âpre lucidité, n'appartiennent pas à l'univers de Pixérecourt ni même à celui de Dumas père ou du père Hugo, mais au seul univers de Passeur. Une veuve furieusement avide de vengeance, mais portant une sorte de noblesse jusque dans la cruauté, une jeune femme dont l'ardeur sensuelle et la grandeur d'âme se masquent ensemble d'une glaciale ironie, l'étrange valet Quietus, frère du

Modeste de *Je vivrai un grand amour*, lié à sa maîtresse par une adoration sans espoir à quoi se mêle un ressentiment presque sadique, oui, ce sont bien là des personnages de Passeur ; et plus encore celui de ce jeune homme qui s'éprend de pitié pour une jeune inconnue menacée par la mort sans que l'on puisse dire si c'est la pitié qui exalte et nourrit en lui le désir, ou le contraire ; et plus encore, enfin, celui de cette belle Trisa de Tardanne qui nous apparaît d'abord comme une vierge vengeresse, Electre ou Charlotte Corday, et qui, dans sa prison, découvre sa féminité dans les bras d'un fougueux adorateur, et que la sensualité, en l'attachant à la vie, rend lâche, d'une lâcheté panique, défaite, hurlante, d'une lâcheté de bête à l'abattoir dans la débâcle de tout le « surmoi » cornélien qu'elle s'était forgé pour affronter le meurtre et la mort, — qui enfin se reprend, va vers la hache avec un nouveau courage, et dans une double épreuve, en obtenant d'abord de son amant qu'il soit lâche comme elle, en le forçant ensuite à l'abandonner et à s'évader seul, mesure son pouvoir, affirme pleinement sa domination de femme. Tout cela est subtil et violent en même temps, d'une grande force dramatique et d'une grande intelligence, et madame Madeleine Robinson, après un premier acte où elle n'est pas tout à fait à l'aise dans le rôle de la meurtrière virginale, est proprement admirable dans son épouvante quasi animale du second acte. La pièce est du reste fort bien jouée par les autres interprètes : mesdames Michèle Lahaye et Marie-France Planèze, MM. Renaud Mary et Lucien Nat.

⁂

Un nommé Judas, de MM. Claude-André Puget et Pierre Bost, est une pièce solidement et simplement construite, sans longueurs, avec un dialogue théâtralement efficace et un excellent rythme dramatique. La donnée en est ingénieuse. Il s'agit, sinon d'une réhabilitation de Judas, du moins d'une explication, et cette explication est d'une logique assez séduisante, encore qu'elle prenne d'assez grandes libertés avec la lettre des Écritures. Donc, le Judas de MM. Claude-André Puget et Pierre Bost est une sorte de révolutionnaire, d'anarchiste du Premier Siècle. Il hait l'injustice sociale, les prêtres, les riches, et les dieux même, qui sont d'accord avec les prêtres et les riches pour opprimer les pauvres. Arrive Jésus. Judas est méfiant. Nous l'avons dit : il n'aime pas les dieux. Mais Jésus chasse les marchands du Temple. Ce Dieu-là n'est pas comme les autres : « Ce n'est pas seulement un Dieu. C'est un homme. » Voilà Judas conquis. Il sera désormais le plus sûr, le plus fidèle et peut-être aussi le plus intelligent. C'est ce qui va le perdre. Arrivent les heures sombres, la Cène, Gethsemani. Les disciples dorment, ou s'interrogent. Ce qui est pire Jésus lui-même n'est-il pas en train de faiblir, de faillir ? Cette angoisse qui semble grandir en lui est effrayante... Il faut que Judas en finisse avec l'inquiétude des disciples, avec sa propre inquiétude. Il

faut que la divinité de Jésus éclate, apparaisse à tous les yeux. Par le miracle. Il faut forcer Jésus à faire un miracle, et pour cela le livrer à ceux qui veulent sa mort. On ne peut tuer un Dieu, n'est-il pas vrai ? On ne pourra donc pas tuer Jésus, et la divinité de Jésus apparaîtra, et la cause de Jésus sera gagnée devant le monde... Judas ne sait pas, il ne peut pas savoir que le vrai miracle de Jésus, celui pour lequel il est venu sur la terre, c'est précisément d'être un homme, c'est précisément d'épouser la condition humaine jusque dans l'agonie, jusque dans l'angoisse de l'agonie et jusque dans la mort. Pour Judas, puisque Jésus est mort, c'est qu'il n'est qu'un homme comme les autres, et Judas meurt aussi, désespéré. Comment saurait-il qu'il y a un Troisième Jour ?

Je l'ai dit, la pièce est bien menée, avec des moments d'une belle intensité théâtrale. Ce que j'y aime le moins est l'affectation de simplicité presque argotique dans le langage. Je sais bien que ceux qui entouraient Jésus étaient des hommes du peuple, et que la transposition de leur langage dans le langage du peuple d'aujourd'hui est théoriquement tout à fait justifiable. Quand j'entends ce tableau du Jardin des Oliviers : « Il a la trouille, et les autres roupillent », je ne suis pas choqué, certes, — un peu surpris au premier abord, tout au plus, et il n'y a rien là de sacrilège. Au contraire. Ce qui me gêne est peut-être ce qu'il y a dans un tel langage de simplification familière pour être à la portée de tous, — la familiarité un peu trop bon enfant du curé spécialiste des paroisses ouvrières. Cela même qui a choqué certains spectateurs dans *l'Alouette* d'Anouilh.

Fort bien mis en scène par Jean Mercure, *Un nommé Judas* est dans l'ensemble très bien joué, en dépit d'un certain désaccord de ton entre madame Madeleine Jamois, dont la parole et le geste sont très loin du réalisme quotidien, et M. Paul Meurisse qui est au contraire le naturel même, avec une justesse parfaite d'ailleurs.

THIERRY MAULNIER

LIVRES D'HISTOIRE

par PIERRE AUDIAT

NAPOLÉON VULNÉRABLE

AVEC le seizième tome : *Les Cent Jours, Waterloo* [1], M. Louis Madelin, de l'Académie française, achève sa grande *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Waterloo en marque bien la fin, Sainte-Hélène ne formant que l'épilogue d'un drame qui semble mené à une allure si rapide que le spectateur ne trouve point le temps de se ressaisir.

Il a fallu seize tomes à M. Louis Madelin pour couvrir quelque vingt années de la vie de Napoléon ; encore n'est-il parvenu à loger dans ces huit mille pages une matière immense que grâce à une vue plongeante sur les champs de l'histoire. Embrassant d'un regard l'ensemble et le détail, M. Louis Madelin domine. Cela lui permet, non de nous éblouir par des synthèses ou des raccourcis, mais de dérouler sous nos yeux des milliers de traits qui, peu à peu, se composent et prennent un sens. L'art de M. Louis Madelin s'apparente à celui du jongleur qui, selon des arabesques aériennes, imprime à des objets qu'il nous faudrait, à nous, dix mains pour saisir, une vie si légère qu'elle semble affranchie de la pesanteur.

Dans le dernier acte du drame, la densité et la rapidité se conjuguent pour laisser apparaître une très grande virtuosité. Sur ces cent jours pendant lesquels Napoléon, gagnant et reperdant son empire, doit rallier ses soldats et leurs chefs, forger un armement, choisir entre la dictature et le libéralisme, modifier la Constitution, pourvoir à des élec-

1. Hachette.

tions, tenir en mains une Chambre qui, à peine née, songe à l'abandonner, rassurer une Europe irritée, communiquer à l'opinion maussade un peu de flamme, dresser des plans en vue d'un inévitable conflit, sur ces cent jours dix seulement se serrent autour de Waterloo. Le 11 juin 1815, Napoléon quitte l'Élysée pour rejoindre ses armées qui se concentrent sur la Sambre ; quand le 21 juin, à huit heures du matin, il regagne, épuisé, son Palais, tout est perdu. Durant les huit jours qui précèdent un départ sans retour, il fera songer au joueur qui attend le miracle : un inconnu misant une dernière fois pour lui et le renflouant.

Distinguer et dénombrer les causes multiples d'un écroulement vertigineux est justement à quoi s'emploie M. Louis Madelin. Certaines trahisons, celle de Fouché en tête, sont flagrantes ; la mauvaise conscience de beaucoup de maréchaux et de généraux, qui n'avaient plus confiance, a pesé lourdement ; des fautes dues en partie à l'absence de Berthier, le major-général qui avait su donner son efficacité à la stratégie et à la tactique napoléoniennes, ont changé en défaite la bataille de Belgique qui s'annonçait comme une victoire, sinon décisive, du moins de grand effet sur l'opinion ; l'affaiblissement physique de l'Empereur, tourmenté par la cystite et par des ulcères à l'estomac, l'a jeté à certains moments dans cette sorte de distraction où se mêlent la lassitude et l'indifférence. Surtout — et M. Louis Madelin atteint ici l'explication profonde — il y a une chute de la volonté. L'intelligence, la lucidité de Napoléon restent entières. Il ne perd rien, ni des manœuvres tortueuses de Fouché, ni des intrigues parlementaires, ni des hostilités sournoises qu'il rencontre, ni de la tiédeur de son état-major, mais il n'a plus la force de briser, de galvaniser, de redresser.

Il semble que sa prise de contact avec une réalité, que sa course triomphale du golfe Juan à Notre-Dame lui avait masquée, ait cassé en lui un ressort. Il croyait trouver auprès de sa famille et de ses camarades une chaleur plus vive que celle qui l'avait entouré sur la route, et c'était exactement le contraire. Le scepticisme, le doute, le pessimisme l'accueillaient au bout de sa chevauchée. Or, cet homme de nerfs avait besoin, pour être lui-même, d'une atmosphère qui le tonifiât et le grisât un peu ; cette griserie, que donnent la joie des visages, le bruit des acclamations, l'amour tremblant des femmes, lui manquait pour la première fois, car même à l'île d'Elbe, il s'en était encore enivré.

— Pauline, la seule de ses sœurs qui lui eût témoigné un ardent dévouement, n'était pas auprès de lui. Sa belle-fille et belle-sœur, la reine Hortense, l'avait déçu par ses sollicitations auprès de Louis XVIII : son titre, tout frais, de comtesse de Saint-Leu, sonnait fâcheusement aux oreilles de l'Empereur. Joséphine était morte pendant l'interrègne ; encore ignorait-il, lorsqu'il vint à la Malmaison évoquer son ombre, qu'elle avait ouvert ses appartements au tsar Alexandre. De ses frères, Napoléon ne

pouvait attendre grand réconfort. Joseph était tout à ses calculs égoïstes, Louis, morose, boudait. Lucien, généreusement, déployait une ardeur jacobine qui, par malheur, n'était plus de circonstance. Quant à Jérôme, le benjamin, son courage ne compensait pas sa tête légère. Sa présence sur un champ de bataille, où de si hauts intérêts étaient en jeu, fut une mauvaise carte entre les mains de Napoléon.

M. Jules Bertaut vient justement de nous donner une biographie de Jérôme [1] qui peint avec vivacité et esprit cet enfant choyé que, par anachronisme, nous appellerions volontiers un éternel J3. La faiblesse de l'Empereur pour ce dernier-né des Bonaparte, qui passa naturellement du collège aux Tuileries et auquel il tint lieu de père indulgent, s'était affirmée en chaque occasion. Jérôme lui devait tout, y compris un royaume, à la vérité éphémère, et une épouse de race princière qui, au surplus, possédait toutes les vertus conjugales de la bonne Allemande, mais il avait le sentiment que tout lui était dû et que, par suite, les dons de son impérial aîné ne méritaient ni reconnaissance ni effusions exceptionnelles. Sa futilité, sa recherche du plaisir, son désir de tirer de l'existence tout le suc qu'elle contient, sa conviction qu'il se sortirait toujours d'affaire quoi qu'il puisse advenir aux siens, composent en lui une ingratitude passive dont la forme est différente de l'ingratitude positive, mais dont les effets sont analogues.

Les fées qui l'avaient enchanté à sa naissance se retrouvèrent au déclin de sa vie. Son neveu, Napoléon III, eut, pour un oncle de peu de cervelle mais de robuste appétit, des ménagements ou des attentions, des générosités qui rappelaient celles du grand frère. Tout fut accepté très cordialement, comme si c'était la moindre des choses et que la munificence commençât sensiblement au-delà. Malgré ses défauts, l'homme n'est ni déplaisant ni ennuyeux ; en le portraiturant avec bonne humeur, M. Jules Bertaut nous incline à une sympathie amusée envers lui.

— Les hommes qu'il aurait fallu à Napoléon pendant les Cent Jours, c'étaient ses premiers compagnons d'armes, ceux qui, sous lui mais près de lui, avaient été les loyaux artisans de ses victoires et qui, sans amertume et sans envie, lui en avaient laissé la gloire, mais ou bien ils étaient morts, ou bien ils s'étaient aigris à mesure que l'intervalle croissait entre le maître et les serviteurs. Peut-être Louis Desaix, tué à Marengo, au moment où il donnait à Bonaparte une victoire qu'il avait arrachée à l'ennemi, eût-il gardé à l'Empereur l'amitié, la fidélité, le dévouement qu'il avait témoignés au général commandant l'armée d'Italie et l'expédition d'Egypte.

La figure, relativement peu connue de Louis Desaix, est extrêmement attachante et l'on sait gré à M. Armand Sauzet [2] d'avoir pris à la modeler

1. *Le Roi Jérôme* (Flammarion).
2. *Desaix, le Sultan juste* (Hachette).

tant de soin. Le livre qui lui est consacré n'a pas pour but de faire briller l'historien, mais de fournir à notre imagination, sans qu'elle se mette en frais, les éléments de tableaux successifs qui nous présentent la vie d'un homme dans son déroulement et dans sa lumière réels. Nous saisissons ici directement et sans commentaires superflus, comment un cadet de petite noblesse, né loin de la cour, pouvait, sans fortune, atteindre le rang auquel, sous l'ancien régime, lui donnait droit sa naissance. Nous partageons les hésitations, le trouble, les embarras d'un officier du roi auquel son transfert à une armée révolutionnaire, mais patriote, pose de délicats problèmes ; nous assistons à cette recherche de la ligne droite qui, dans les grands bouleversements, n'est pas aisée à distinguer ; nous percevons aussi comment l'esprit républicain a interféré avec l'esprit de conquête et comment Bonaparte, ancien jacobin, consul en puissance, empereur en devenir, a pu être le chef reconnu, approuvé, admiré de soldats qui venaient de tous les coins de l'horizon politique. Avec sa culture, sa solide formation militaire, son application aux tâches qui lui sont confiées, son intelligence, son humanité, sa sensibilité, Desaix s'oppose presque point par point à l'aventurier héroïque et chamarré qui, ordinairement, représente le général-type des armées napoléoniennes. Rien de plus touchant que le roman d'amour esquissé peu avant sa mort par ce divisionnaire de trente ans.

— L'illusion que conserva le plus longtemps Napoléon est, peut-être, que Marie-Louise l'avait aimé et que, l'ayant aimé, elle ne pouvait l'avoir complètement oublié. Mais jusqu'à sa mort, et dans les affres mêmes de l'agonie, il rêva que son fils le relèverait un jour, avec l'orgueil de poursuivre l'œuvre d'un tel père. Ce rêve napoléonien, la légende de l'Aiglon l'a projeté dans l'histoire, mais il apparaît de plus en plus que la réalité en fut très éloignée.

On pouvait compter sur M. Jean Savant pour faire disparaître toutes les traces de légende qui subsistaient encore après la publication — par M. Pietro Pedrotti — du *Journal inédit du capitaine baron de Moll* et du livre de M. Johann Karl von Moll : *La Fin du Roi de Rome*, car M. Jean Savant traque la légende avec l'âpreté d'un justicier pourchassant un criminel. *Tel fut le Roi de Rome*[1] comprend deux parties : la première où l'auteur poursuit avec Napoléon une querelle de caractère personnel ; la seconde où il découvre le caractère instable, capricieux, difficile, de celui qu'il faut bien appeler le duc de Reichstadt. De la première partie, nous ne dirons pas grand'chose — car Napoléon, même mort, est assez grand pour se défendre — sinon que contester ou nier l'amour qu'il portait à son fils (son fils, mais aussi le petit-neveu de Marie-Antoinette, l'arrière-petit-fils de Marie-Thérèse) nous semble une

1. Fasquelle, édit.

entreprise audacieuse et qu'elle devrait être appuyée sur des textes plus probants que ceux qui sont cités.

La seconde partie, en revanche, est tristement convaincante. Bien qu'on n'eût pas étouffé en lui le souvenir de Napoléon — on ne l'a pas exalté non plus, évidemment ! — le roi de Rome ne paraît bien avoir eu d'admiration pour son père que celle qu'un écolier accorde à un maître illustre. Ce sont les qualités militaires de Napoléon auxquelles il semble avoir été uniquement sensible, mais son ambition, réelle, ne le poussa point à la restauration d'un Empire qui lui était étranger ; une simple couronne de roi l'eût satisfait. Il ne vit même pas d'un bon œil les intrigues bonapartistes qui cherchaient à l'enlacer. S'il eût vécu, il est vraisemblable qu'il se fût coupé lui-même les ailes.

LE POIDS DU MONDE

Notre admiration doit aller à ceux qui portent un monde sur leurs épaules. Ne fût-ce qu'un instant : Hercule ne relaya Atlas que peu de temps et cette performance suffit à ajouter un numéro à la liste de ses travaux merveilleux.

— Ramasser en cinq cents pages l'histoire de l'Égypte ancienne, démêler à tâtons les origines d'un peuple composite, distinguer les apports de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe dans la vallée du Nil, mettre quelque clarté dans l'enchevêtrement des dynasties et dans le tourbillonnement des guerres, essayer de reconstituer des institutions, des croyances, des mœurs soumises à d'assez brusques variations, reconstituer trois mille ans de la vie, non d'un peuple mais de plusieurs, est une entreprise herculéenne. Il fallait l'intrépidité de M. Marcel Brion [1] pour la tenter et sa souplesse athlétique pour la réussir. Nous ne jurerions point que tous les jugements portés par M. Marcel Brion recevront l'approbation des égyptologues, mais on peut affirmer que le lecteur trouvera dans ce livre un exposé aussi clair que possible et les réponses les moins incomplètes aux innombrables énigmes que pose la terre des Sphinx.

De l'Égypte ancienne, nous ne savons guère autre chose que ce que nous révèlent les hypogées ou les temples. Il nous manque les archives de brique qui nous ont permis, et qui nous permettront, d'avoir une idée assez précise des empires mésopotamiens ; il nous manque aussi, parce qu'ils furent en majeure partie détruits dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, les précieux papyrus qui avaient été recueillis sous les Ptolémées et qui, sans nul doute, nous eussent éclairés sur l'organisation administrative et économique de l'Égypte. Nous eussent-ils livré l'essen-

1. Marcel Brion : *Histoire de l'Egypte* (Fayard).

tiel, c'est-à-dire le fond de sa pensée religieuse ? C'est moins sûr, car Hérodote qui parcourut l'Égypte, avant son hellénisation, interrogea les prêtres et fut initié à certains de leurs mystères, n'a pas, semble-t-il, percé les secrets d'un symbolisme à plusieurs degrés. On pressent pourtant que tout découlait d'une métaphysique et d'une mystique qui, dès l'origine, fusèrent à des hauteurs inouïes.

Dès l'origine ? Mais quelle origine ? M. Marcel Brion s'emploie à discerner d'où venaient les Égyptiens avant que ne s'ouvre l'époque historique. La vérité, si nous l'atteignons un jour, nous réserve probablement des surprises. Des indices de plus en plus nombreux donnent à penser qu'aux époques, dites préhistoriques, il y eut un brassage étonnant de peuples, que les hommes de toute race et de toute couleur furent en perpétuel mouvement et que — peut-être parce que rien ne les retenait nulle part — ils pratiquèrent le grand tourisme à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Nous sommes devenus, avec l'âge, relativement casaniers.

M. Roland Mousnier, professeur à la Faculté de Strasbourg, embrasse, lui, en une seule étreinte toute la civilisation du monde[1] de 1492 à 1715. Pour apprécier le travail, il faut réfléchir que, non seulement M. Roland Mousnier doit avoir assimilé une documentation écrasante, mais qu'il lui faut posséder en toutes choses : science, arts, philosophie, théologie, stratégie, politique, économie, des clartés assez vives pour sinon porter des jugements de valeur — cela serait contraire à l'esprit de la collection que dirige M. Maurice Crouzet — du moins pour classer les faits et rétablir entre eux un enchaînement logique. Cela donne le frisson. On se sent soi-même accablé à la seule pensée d'une immense braderie dans laquelle nous serions contraints de mettre de l'ordre et de la raison.

Heureusement, quelques idées conductrices, plutôt induites que déduites, guident l'auteur, et aussi le lecteur, dans un amoncellement de matériaux. En gros, M. Roland Mousnier croit que tandis que la civilisation d'Orient stagnait, voire déclinait, la civilisation européenne, sous la poussée du capitalisme naissant, a dégagé un individualisme offensif qui s'est heurté aux impératifs et aux tabous anciens, et a ainsi suscité une crise, grâce à laquelle l'humanité, « dans le sang, les angoisses et les larmes, la confiance et la joie, s'apprête à faire un grand bond en avant ». Admettons ; reste à faire cadrer les faits avec la thèse et ce cadrage provoque, naturellement, l'esprit critique. Est-il vrai que « la Renaissance est fonction du développement de la bourgeoisie capitaliste et de la monarchie absolue » ? Plus simplement, nous y verrions un retour aux sources grecque et latine, à un paganisme qui s'exprima, sur-

1. *Histoire générale des Civilisations*, t. IV : XVIe et XVIIe siècles (Presses Universitaires de France).

tout dans les arts plastiques, avec l'aide d'amateurs qui ne manquaient pas de moyens. Peut-on dire que « l'humanisme est profondément religieux » ? Oui, mais on peut dire aussi qu'il est foncièrement areligieux, à moins que l'on ne tienne l'enthousiasme panthéiste pour une religion. Faut-il dater de la Renaissance la formation d'un « prolétariat réduit à vivre au jour le jour », tandis que les bourgeois se rapprochant des seigneurs le distançaient sur l'échelle sociale ? Si le prolétariat se caractérise par l'existence au jour le jour, il remonte en France beaucoup plus haut que le XVIe siècle, et la constitution au Moyen Age de la bourgeoisie apparaît comme une tentative, réussie, du prolétariat pour échapper à sa condition. Les famines et les épidémies furent-elles plus graves à cette époque qu'aux âges précédents ? Descartes a-t-il « raffermi la croyance en Dieu et l'espérance d'une vie éternelle bienheureuse » ? Les Aztèques « conservaient-ils les bases d'une forte organisation en démocratie autoritaire communiste » ? M. Roland Mousnier l'affirme sans nous ôter toujours du doute. Il est vrai que l'ouvrage, comme les autres tomes de l'*Histoire générale des Civilisations*, s'adresse non à des disputeurs mais à des auditeurs de bonne volonté prêts à suivre le maître. L'on en connaît de moins sûrs ou de plus échauffés que M. Marcel Mousnier.

— La méthode qu'emploie M. Lucas-Dubreton pour nous guider dans un monde plus éloigné du nôtre que ne l'indique la chronologie, est fort différente. Dans l'Italie du XVe siècle [1], où éclate un prodigieux feu d'artifice, il procède à des coupes en série, se gardant des synthèses, et s'attachant à recueillir des observations curieuses, sans prétendre les relier par une explication. De Pérouse à Venise, de Rome à Florence, de Milan à Ferrare, il a opéré des « prélèvements » en des milieux très divers : artistes, prélats, condottieri, honnêtes dames, courtisanes, princes, et ces prélèvements, il les analyse sous nos yeux, dans une démonstration brillante et pittoresque. Ainsi se compose un Quattrocento assez différent de celui que nous avons coutume d'imaginer : moins violent dans l'action, mais peut-être plus hardi dans la pensée. Le fait que le peintre Vanucci, dit le Pérugin, célèbre, de son vivant, par l'art qu'il avait d'exprimer la suavité et l'extase religieuse, ait été résolument athée, niant l'existence de l'âme jusque sur son lit de mort, modifie sensiblement les vues traditionnelles.

— Il se peut également qu'un livre comme celui-ci : *Quand la Chine s'ouvrait* [2] nous donne de la Chine et des Chinois au XIXe siècle, un aperçu moins conjectural que des ouvrages plus ambitieux. Dans le cas de civilisations si distantes, l'érudition la plus laborieuse ne saurait, croyons-nous, remplacer l'expérience directe. Pour rendre hommage à Charles

1. *La Renaissance italienne. La Vie et les Mœurs* (Amiot-Dumont).
2. Bibliothèque d'Histoire coloniale (Librairie Larose).

de Montigny, qui fut, sous la Deuxième République et le Second Empire, consul de France à Shanghaï, Jean Fredet, lui-même secrétaire de la Chambre de commerce française de Chine, de 1916 à 1946, avait entrepris de retracer, à l'aide de notes et de carnets retrouvés, la vie de celui qui l'avait précédé, sur un terrain difficile, dans une œuvre souvent ingrate. Sa mort, survenue en 1948, l'a empêché de voir la publication d'un livre qu'il avait visiblement écrit avec beaucoup de soin et d'amour.

L'intérêt d'une telle biographie est de nous montrer aux prises avec une réalité épineuse un homme qui, n'ayant ni la souplesse ni l'autorité des diplomates de carrière, réussit malgré tout à faire beaucoup plus qu'on n'espérait de lui et à consolider la position de la France dans une zone que l'Angleterre et les États-Unis tenaient déjà aussi fortement que le permettait l'inquiétude ombrageuse des autorités chinoises. Outrepassant les instructions de la hiérarchie, traitant avec les gouverneurs chinois à la manière d'Extrême-Orient, c'est-à-dire usant de la réticence, du sous-entendu, de l'équivoque tacite, Charles de Montigny, loué par les uns, blâmé par les autres, parvint à obtenir la concession française de Shanghaï, à faciliter la tâche de nos missions, à ouvrir à notre économie l'accès d'un continent très fermé. Ecœuré par un « avancement » qui sentait la disgrâce, Montigny rentra en France, mais il eut la satisfaction d'accueillir, en 1861, l'ambassade siamoise et de la présenter à Napoléon III. Un tableau de Gérôme, actuellement au Musée de Versailles, commémore l'événement et nous offre une belle image de Montigny ; mais c'est dans les notes, souvent amères, laissées par lui, qu'on découvre l'homme même.

— Pour les quatorze années, qui s'étendent de 1879 à 1893, et en considérant seulement la France, M. Jacques Chastenet, de l'Institut, reconnaît qu'il n'a point sans mal mis un peu de clarté dans une histoire d'aspect chaotique. Pourtant, les témoins de cette époque sont loin d'avoir tous disparu ; pourtant les documents de toute sorte abondent, emplissent les bibliothèques, les archives et les musées ; pourtant, les échos de querelles et de luttes bruyantes parviennent jusqu'à nous ; pourtant, M. Jacques Chastenet est l'un des hommes qui connaissent le mieux la Troisième République. Voilà qui doit nous rendre quelque peu sceptiques sur l'explication des temps anciens, et sur la simplification qui lui est nécessaire. Comme pour l'atome, l'histoire de la plus courte période, du mouvement le mieux marqué, se révèle de plus en plus complexe à mesure qu'on la creuse.

Le deuxième tome de l'*Histoire de la Troisième République : La République des Républicains* [1] est donc un tour de force qui a valu à M. Jacques Chastenet des applaudissements mérités. L'auteur n'inscrit pas la vie confuse et discordante de notre nation dans des cadres ingénieux, il en

1. Hachette.

dégage les tendances, les aspirations véritables, même si elles ont échappé, au moins en partie, aux contemporains. Bien voir que ce qui a désuni les Français c'est, s'opposant aux croyances religieuses, la foi en une science de la matière qui, un jour ou l'autre, devait résoudre tous les problèmes de l'homme ; bien voir aussi que ce qui les a unis, c'est la blessure de la patrie, la volonté, par un effort obstiné, de la guérir. Là, des mystiques — car le matérialisme scientifique repose, lui aussi, sur une mystique — qui s'affrontent, ici un sentiment commun aux esprits les plus divers. Au passif de la désunion les agitations du forum, les tumultes des assemblées, les scandales envenimés par la haine ; à l'actif de l'union, la solidité de nos finances, l'intelligence de notre diplomatie, le rayonnement de la France outre-mer. La balance est, sans doute, au bénéfice d'une République, dont les amis mêmes manquèrent parfois de conviction quand ils rejetaient les accusations de ses ennemis. Il faut dire qu'une génération prend malaisément sa propre mesure ; elle doit laisser ce soin aux générations suivantes.

PIERRE AUDIAT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

INTRODUCTION AU MESSAGE DE SIMONE WEIL

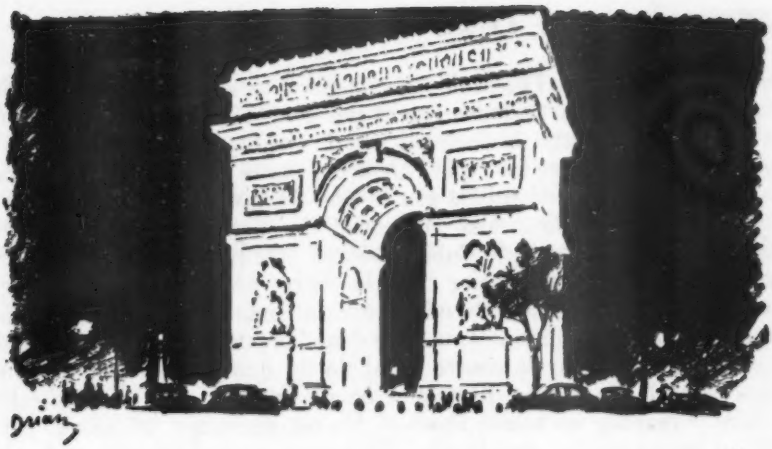
par Marie-Magdeleine Davy *(Plon)*

L'auteur, sensible au caractère unique de l'expérience mystique, inexprimable pour celui qui ne l'a pas vécue, se défend d'avoir voulu faire autre chose qu'une simple introduction qui doit nous rendre mieux réceptifs au message de Simone Weil. Une étude exhaustive serait d'ailleurs prématurée, tant que les ouvrages posthumes et la correspondance de l'auteur de *La Pesanteur et la Grâce* n'auront pas été publiés. Mais l'ouvrage de M.-M. Davy, très documenté, muni d'un index développé qui permet de mieux retrouver les différents thèmes de la pensée de Simone Weil, dépasse cependant le cadre d'une simple introduction. L'auteur ne traite ici que de la pensée mystique, réservant l'expérience ouvrière pour un autre ouvrage. Une importante partie de cette introduction est consacrée aux influences formatrices qui ont agi sur Simone Weil.

Les nombreuses références à des penseurs très différents, qui pourraient sembler alourdir un peu cette étude, sont rendues nécessaires par la difficulté à saisir cette pensée, qui échappe à nos cadres habituels, autrement que par rapprochements, différenciations et approximations incessantes. On sera surtout reconnaissant à M.-M. Davy de la ferveur qu'elle a apportée à sa tâche. N'écrit-elle pas à la fin de cette introduction : « Platon remercia les dieux d'être le contemporain de Socrate. Nous pouvons aujourd'hui rendre grâce d'être les contemporains de Simone Weil » ?

P. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 172.)



LE MOIS A PARIS

Une saison de gravure. — L'art de la gravure, où la France excelle encore malgré la disparition déplorable de toutes les revues qui lui étaient consacrées, et malgré le nombre de plus en plus limité des amateurs sensibles à la vie du blanc et noir, a été l'objet, ces dernières semaines, de plusieurs expositions d'importance. Tandis qu'à la Bibliothèque nationale la galerie Mazarine évoque le rayonnement d'Anvers, métropole artistique et commerciale, et l'activité de l'officine de Plantin — *l'archi-typographe* d'origine tourangelle qui substitua la taille-douce au bois dans l'illustration du livre — c'est à Laboureur que la galerie Mansart est consacrée.

Quand celui-ci fonda, en 1923, avec Raoul Dufy, le groupe des *Peintres-graveurs Indépendants,* qui dura dix ans, cette conjuration de talents provoqua, aussi bien dans la lithographie que dans la gravure sur cuivre — que les peintres avaient presque tous abandonnées pour le bois — un renouveau rappelant par son ampleur les grandes poussées de l'estampe originale vers 1880 sous l'influence de Bracquemond, et, vers 1890, sous l'influence de Lautrec et de ses amis. Chaque année, un hommage était rendu à un grand aîné : Daumier, Delacroix, Bresdin, James Ensor, les Impressionnistes. Au-dessus de tous les envois, une toile ou un dessin rappelait que si l'aquafortiste ou le graveur sur pierre atteignait au grand art, c'est parce qu'il était, *d'abord,* peintre ou sculpteur.

J. E. Laboureur fut l'un des premiers à restaurer l'antique burin. Un parti pris architectural, manifeste déjà dans ses bois et souligné sous l'influence du cubisme, va tendre, à partir de 1917, à faire prévaloir les combinaisons linéaires. Mais ce frère des Anglo-Saxons, qui adore leur comportement et saura si bien les illustrer, corrige par des sourires

ou des demi-sourires, l'excès de rigueur qu'offraient alors les artifices de construction issus de Cézanne. Il sort des généralisations pour préciser, par amour du présent, le particulier et l'insolite ; l'écriture et les personnages s'humanisent sans que Laboureur perde ces qualités de flegme et de concision qui constituent son charme propre.

Pour Jacques Villon, dont la galerie Carré présente l'essentiel de l'œuvre en blanc et noir, le Cubisme devait être plus qu'un passage. En gravure, l'imagination linéaire étant la source première du plaisir, cet exécutant, aussi sensible qu'érudit (voyez ses interprétations de Matisse ou de Bonnard à l'aquatinte), montre dans l'organisation des tailles une maîtrise exquise. Par la course parallèle de stries sans bavures, rompues ça et là de coupes diagonales ou de quadrillages, Villon excelle à faire triompher les blancs réservés. Un nu, un visage, un village surgissent de ces résilles translucides. Un milieu réceptif est créé où la vie des objets ne fait qu'un avec celle des fonds pris dans les mêmes trames.

Louis-Joseph Soulas, qui vient d'être emporté brusquement au seuil de la cinquantaine, fut un des plus solides espoirs de la *Jeune Gravure Contemporaine*, fondée en 1919 par Pierre Guastalla. Ayant débuté par le bois, très vite ce fils de paysans découvrit dans le burin l'instrument le plus approprié à sa nature, le plus apte à traduire la superbe monotonie des villages et des labours, le dialogue de la Beauce et du ciel. Quand il creuse le cuivre, il imite l'acte fatal et religieux accompli par ses ancêtres poussant la charrue, éventrant la dure terre. Dans ses planches concises et solitaires, semées à l'infini de gerbes ou de meules et comme accablées de grand air, nous sentons marcher le soleil, le vent, la pluie.

L'extrême rigueur avec laquelle André Jacquemin procède à l'organisation de ses eaux-fortes (galeries Le Garrec), témoigne d'un tempérament robuste et loyal, plus réfléchi que passionné, et qui, de justesse, évite la froideur. Ses meilleures estampes sont celles où, restant en contact avec le rude climat de sa Lorraine, il évoque sans tremblement et sans anecdote le retour des mêmes effets que renouvellent les saisons. Cette austérité se concilie, dans ses natures mortes traitées à la pointe sèche avec une sorte de gourmandise sensuelle, le plaisir de caresser de près et de différencier les épidermes, les plumages, la matité d'un fruit, l'humide du poisson.

Dès la troisième exposition des *Peintres-Graveurs* (1925) Luc-Albert Moreau affirmait par un ensemble de lithographies (les deux *Boxeurs*, le *Jongleur*, l'*Excentrique musical*), une maîtrise qui le désignait comme un fils spirituel de Géricault, de Daumier et de Lautrec. Curieux de tout ce qui touche à l'homme et de tout ce que l'homme touche, c'est avec autant de force que de finesse qu'il pèse le poids d'ombre ou de lumière qui se mêle aux particularités de chaque geste, de chaque décor, avec une grande ferveur qu'il reconstitue un univers dense et velouté. Soutenu par une sensualité vigoureuse, mêlée de rêve, Moreau, compagnon des

poètes, illustra tout à tour Carco, Colette, Fargue, Desbordes-Valmore, Verlaine et Rimbaud. Passées les années terribles dont il resta hanté, ce grand blessé de 14 s'affirme fidèle à ses frères de misère par le *Chant funèbre pour les morts de Verdun* — son plus beau livre avec la *Naissance du jour* — et par un ensemble de petites toiles que la Maison de la Pensée française a pieusement réunies, témoignages irrécusables qu'on est heureux de voir entrer définitivement au Musée de la guerre : c'était leur place.

CLAUDE ROGER-MARX

Mémento : Tandis que le Musée des Arts Décoratifs montre, avec *Mille ans de tradition Viking*, la maîtrise que la Norvège a su garder dans l'art du bois ; que Beaux-Arts présente, avec *les Trois Riesener*, une lignée d'artistes, la galerie Charpentier, poursuivant ses grandes présentations synthétiques, nous offre le *Pain* et le *Vin*, nourritures à la fois terrestres et spirituelles, et supplée à l'absence des grands Vénitiens, de Rembrandt et de Vermeer par un choix judicieux d'intimités, de natures mortes et de paysages, des Primitifs à nos jours.

Conversations de Jean Guitton avec Monsieur Pouget. — « Les Grecs avaient une si haute idée de la connaissance qu'ils n'admettaient guère qu'on pût *être* sans *être connu.* » Monsieur Pouget, qui formula cette remarque, se faisait de l'esprit une image plus haute encore. Tout a droit à l'existence, il le savait, qui est seulement touché par le regard de Dieu. Lui-même, aveugle pendant près de trente années, privé de tout enseignement parce qu'il raisonnait trop, n'écrivant pas à cause de la vanité de l'écriture, semblait condamné, dans sa cellule de Lazariste, à n'exister jamais aux yeux du monde.

Mais la sagesse joue parfois des tours à la foi : on entendit — le diable sait comment ! — parler du solitaire, on voulut l'entendre. Des prêtres en firent leur confesseur pour les plus lourds secrets et les conseils difficiles ; de jeunes hommes vinrent, cherchant, comme celui de l'Évangile, les commandements de la vie éternelle ; Bergson, au soir de sa vie, tourmenté par les mêmes questions, les soumit à ce petit prêtre paysan qui répondait par aphorismes. Voici que fut, malgré tout, *connu*, celui qui ne voulait qu'*être*.

Ce n'est rien encore : en 1942, le philosophe Jean Guitton (l'un des jeunes hommes dont je parlais ; il y en avait un autre qui s'appelait Emmanuel Mounier) publiait cet inoubliable *Portrait de Monsieur Pouget* (Gallimard), qui amenait à l'aveugle obscur, mort depuis dix ans, des milliers d'amis, célèbres ou non, croyants et incroyants. Le seul rayon-

nement de sa modestie — exceptionnellement servie, il faut le dire, par l'art probe et perspicace du biographe — faisait du Père Pouget l'une des grandes figures spirituelles de ce temps. Il est d'ailleurs significatif que le siècle de la publicité ait choisi pour maîtres une Thérèse de l'Enfant-Jésus, une Simone Weil, un Monsieur Pouget.

Aujourd'hui, Jean Guitton, pressé par la pieuse curiosité de ceux qui lui demandaient, comme le fit Alain, s'il aurait « assez de charité, l'homme étant mort, pour le continuer ou plutôt pour le « construire, sous les regards de l'envie », nous donne des *Dialogues avec Monsieur Pouget* (Grasset. Col. « Église et Temps présent »). On saisit, sous sa forme énigmatique, l'idée d'Alain, dont Jean Guitton dit expressément qu'elle est à l'origine du présent essai : non plus restituer la figure historique de Monsieur Pouget, ainsi qu'il l'avait fait dans le *Portrait*, mais prolonger sa figure idéale. Parler avec lui comme avec le vivant qu'il n'a pas cessé d'être ; lui poser des questions sur le monde contemporain et se servir de ce que l'on connaît de sa pensée pour reconstituer les linéaments d'une réponse vraisemblable, c'est-à-dire vraie pour le cœur. L'idée était belle, certes, et ingénieuse. Mais, est-ce scrupule pédant d'historien ? Elle nous paraît avoir quelque chose de gênant. C'est de pousser au mythe le personnage de Monsieur Pouget qui nous attirait, au contraire, par sa prodigieuse densité charnelle. Pour faire un Socrate, il a fallu, non seulement le génie de Platon, mais aussi le génie poétique de tout un peuple. Et j'ai bien peur que nous ayons perdu ce génie-là, si nous le possédâmes jamais. La voix du Père Pouget, dont nous avons encore dans l'oreille l'accent authentique, il est désagréable de l'entendre — évoquée comme par quelque table tournante — nous entretenir de la navigation transplanétaire, des prêtres-ouvriers ou de Jean-Paul Sartre.

Cependant, le talent de Jean Guitton, et sa piété, évitent le pire et, parfois, approchent du meilleur. Envers et contre toutes les objections de principe, à deux ou trois moments, peut-être davantage, le miracle se produit : nous oublions les développements raffinés, un peu précieux, du philosophe Guitton pour nous trouver, brusquement, face à face avec le Père Pouget. Il est là, dans sa méchante soutane, la calotte sur la tête ; il nous *regarde* (comme le fait son étonnant masque mortuaire) de son orbite écarquillée ; il nous parle avec ces mots savoureux, cette sainte simplicité, cette robuste certitude, qui ne cesseront de nous toucher. Ne serait-ce que pour ces moments, il faudrait savoir gré à Jean Guitton de nous avoir donné ce livre. Mais il y a encore mieux. L'avouerai-je à l'auteur (je sais pourtant qu'il me comprendra) ? Je donnerais tout le volume pour les quarante pages de « logia » qui le terminent. Paroles saisies, toutes vivantes, sur les lèvres de Monsieur Pouget et notées au vol, absolument *vraies*. Nous rêvons alors à la pure joie d'un « dialogue avec Monsieur Pouget »...

BERNARD VOYENNE

Le Cinéma. — Je viens de voir *Tant qu'il y aura des Hommes*, film américain couvert d'Oscars, de médailles et de lauriers et il faut bien avouer que je suis déçu. Même ce que les Américains excellaient traditionnellement à évoquer, le comportement d'une communauté masculine, ils le font moins bien, avec moins de conviction que naguère et comme si, vraiment, le souci de plaire au public dominait tous les autres. D'où ces effets de mélodrame, cette niaiserie dès qu'intervient une aventure féminine, ces faiblesses du scénario, ces concessions. Je préfère *Stalag* 17, qui a fait moins de bruit ; mais, surtout, comme nous sommes loin des *Meilleures années de notre vie*, où le conformisme n'avait pour ainsi dire aucune part ! Ici, malgré des apparences de hardiesse et de brutalité, nous retombons sans cesse dans la convention.

En principe, la thèse est hardie. On veut nous dire que tout n'était pas pour le mieux dans l'armée américaine (au moins avant 1941), qu'il y avait des officiers indignes, des sous-offs brutaux et des soldats brimés. Mais le scénario s'égare vite. On nous raconte sans grande raison l'idylle entre la femme du capitaine et un sergent, l'autre idylle entre la femme de boîte de nuit au cœur pur et un simple soldat. Ce soldat, ancien boxeur qui, d'un coup de poing, a rendu aveugle un camarade, ne veut plus boxer et c'est pour cela qu'il est brimé. L'attaque de Pearl Harbour (l'action du film se passe à Hawaï) arrange les choses en ce sens qu'elle fait passer une vague de camaraderie sur tous ces Américains mais, malgré un optimisme de commande, nous restons un peu sceptiques en ce qui concerne les effets bienfaisants de la guerre sur l'amélioration de la race humaine.

Il y a quelques bons passages dans ce film qui n'est jamais ennuyeux, mais ils apparaissent comme noyés dans une pâte un peu sucrée.

— Certes, il ne me viendrait pas à l'idée de parler de *Touchez pas au Grisbi*, comme d'un grand film. C'est une galéjade, une sorte de parodie du roman policier, où l'argot joue un rôle plus important que l'invention. Mais cet argot est savoureux et Jean Gabin, plus retenu, plus « intérieur » qu'il ne l'a jamais été, donne une sorte de réalité pittoresque à son personnage de gangster régulier, fidèle en amitié et merveilleusement loyal à la parole donnée.

Quant aux Italiens, ils ont repris avec *Nous, les Femmes*, un genre qui tombait en désuétude : le film à sketches, illustré jadis par *Si j'avais un million* et par *Carnet de bal*. Ici, les sketches, joués par quatre vedettes authentiques, sont profondément inégaux. Celui d'Isa Miranda ne vaut rien ; celui d'Ingrid Bergman, pas grand'chose. Ceux d'Anna Magnani et d'Alida Valli seraient bien meilleurs, surtout s'ils se terminaient par une chute que les scénaristes n'ont pas trouvée. On le regrette d'autant plus qu'ils comportaient l'un et l'autre des moments

savoureux, l'un dans un registre à la Courteline, l'autre à la Maupassant. Et, avec des qualités bien différentes, l'une réservée et l'autre volcanique, ces deux actrices sont bien remarquables.

JEAN FAYARD

De Montsalvat à Soho. — L'Opéra de Stuttgart est venu pour la troisième fois rendre visite à Paris. Après *Tristan* et les *Maîtres*, il nous a apporté, cette année, *Parsifal*, et ces trois représentations ont battu tous les records de recettes de la salle Garnier. Ce qui prouve, dieu merci, que la bonne musique peut attirer plus de monde que les *Indes Galantes !* La seconde et la troisième exécution du Drame Sacré de Wagner, mieux au point que la première, étaient aussi belles que l'on peut le souhaiter en dehors de Bayreuth. Ne l'oublions pas, en effet, la troupe qui est venue à l'Opéra est celle qui chante chaque soir dans la capitale du Wurtemberg, sans l'adjonction d'aucune étoile étrangère. Quand aurons-nous à Paris une basse comme M. Von Rohr — admirable Gurnemanz — un baryton comme M. Neidlinger, qui a atteint, dans la plainte d'Amfortas, le comble du pathétique, quand aurons-nous surtout un groupe de filles-fleurs comme celles de Stuttgart ? Hélas, pour trouver à l'Opéra de Paris des artistes d'une qualité comparable, il faudrait remonter à trente ans en arrière, à l'époque des Delmas, des Franz, des Rouard, des Lubin ! Peut-être aurons-nous un jour l'occasion de rechercher les raisons d'une décadence dont le rythme paraît s'aggraver, alors qu'elle semble enrayée à Vienne ou à Milan.

Ce qui nous console un peu, c'est que, sous la direction de M. Leitner, un des meilleurs chefs de l'heure présente, notre orchestre a fait un travail considérable de mise au point. Le résultat a répondu à l'effort : la précision des attaques, la beauté du son, l'équilibre des timbres, tout cela méritait les plus vifs éloges. Comme nous étions loin de l'à peu près dont on se contente trop souvent chez nous ! La réforme du régime de l'orchestre n'a donc pas été longue à faire sentir ses effets. Mais, attention : je me suis laissé dire que déjà certains chefs de pupitre avaient eu quelques vélléités de se faire remplacer pour ces représentations exceptionnelles. Que l'administration reste donc vigilante et ne laisse pas le désordre se glisser de nouveau dans la place !

L'annonce de la reprise de l'*Opéra de Quatr'sous* au théâtre de l'Empire avait provoqué un vif mouvement de curiosité. Certes, la pièce que Bert Brecht a tirée du vieil *Opéra des Mendiants*, de Gay et Pépusch, ne vaut pas mieux que son adaptation de *Mère Courage ;* tout cela, c'est de la littérature pour cours du soir. Mais la musique de Kurt Weill

vivait dans nos mémoires avec les nostalgies de ses chansons, avec les rengaines de ses orgues de Barbarie, les tristesses canailles de son orchestre de beuglant. M. Thiriet a ARRANGÉ cette partition (c'est le mot que M. Busser a remis à la mode), mais son travail trop habile a affaibli la saveur populaire de l'œuvre de Weill : en musique comme en cuisine, on n'améliore pas les sauces en les allongeant.

Ce n'est pourtant pas le plus grave reproche que nous devions faire à cette reprise. Alors que Pabst, dans son film de 1932 avait resserré puissamment l'action de l'*Opéra de Quatr'sous* et lui avait imprimé un rythme dramatique âpre et fort, dont la progression culminait jusqu'à l'insoutenable séquence de la *Marche des Mendiants*, le nouvel adaptateur a délayé ses tableaux dans un dialogue d'une platitude irrémédiable : à aucun moment le spectateur n'est pris, l'intrigue perd toute crédibilité, tout intérêt humain.

M. Wakhevitch a tiré brillamment son épingle du jeu en construisant de très beaux décors. Entre ces murailles de briques rouges et noires engluées de brouillard, aurait pu naître une atmosphère de crime et de misère, digne cadre aux exploits de Macky, petit cousin de Jack l'Éventreur, mais la pièce est jouée sur un ton qui hésite entre la niaiserie d'une représentation de patronage et la vulgarité d'une revue marseillaise. Seule, madame Françoise Rosay a su donner son relief au personnage de Mrs Peachum.

Beaucoup d'argent et un grand effort perdus, sans que nous puissions même en tirer une conclusion valable pour ou contre l'art de Kurt Weill. Il faudrait revoir d'autres œuvres de lui : *Mahagonny, le Tzar se fait photographier, l'Incendie*, ou bien l'opéra de Krenek, *Johnny joue*, pour savoir si leur tentative de créer vers 1925 un opéra populiste écrit selon les formules du jazz était valable, ou si elle n'a été qu'un essai malheureux, une préfiguration imparfaite des succès de Menotti. Mais qui risquera l'expérience ? Sûrement pas l'Opéra-Comique, qui donne tous ses soins au chlorotique *Jongleur de Notre-Dame*.

JEAN MISTLER

Des Villas de la Vénétie à l'Hôtel de Bourrienne. — Une très intéressante exposition de photographies consacrée aux Villas de la Vénétie vient d'avoir lieu à la galerie Beaux-Arts. Tout le monde connaît les palais de Venise et de Vicence, mais on ignore généralement ces villas non moins splendides qui étaient décorées de fresques de Véronèse, de Tiepolo et de leurs disciples et entourées de jardins pleins d'agrément et de fantaisie. A l'automne, tout Venise quittait la lagune et venait en villégia-

ture sur la terre ferme. Ce n'étaient que fêtes et divertissements champêtres pendant trois mois.

Nombre de ces villas existent encore et la Surintendance des Bâtiments de la Vénétie est en train de remettre en état celles qui avaient été laissées à l'abandon ou avaient été endommagées par la guerre.

Certaines, celles de Falconetto, de Jacopo Sanmicheli, de Palladio et de Scamozzi sont de la Renaissance. Mais celles des XVIIe et XVIIIe siècles construites par Frigimelica, Preti Massari, Giannantonio Selva, Muttoni sont encore plus fastueuses avec leurs colonnades gigantesques et leurs grandioses cariatides.

Les plus pures sont celles de Palladio : villas temples aux « élégants pronaos », villas palais avec leur grande salle centrale surmontée d'un dôme. Il faut, quand on se rend à Vicence et à Venise, voir ces chefs-d'œuvre de lignes et de proportions que sont la villa Cornaro, la villa Santa Sofia, la villa Pisani, la Rotonda, la villa Emo, etc.

Palladio a eu de brillants imitateurs en France à la fin du XVIIIe siècle, dont le plus génial fut Ledoux, mais ils eurent moins de chance que lui, les villas qu'ils édifièrent aux portes du Paris d'alors, les « folies » comme on les appelait, ont presque toutes disparu, dédaignées des pouvoirs publics et sacrifiées à la spéculation. Il ne nous reste guère que Bagatelle, la Folie Sainte-James, que J.-C. Moreux doit restaurer pour le compte de l'Éducation Nationale — mais les crédits se font attendre et elle est laissée dans un complet abandon — et quelques charmantes maisons plus ou moins défigurées dans les quartiers de la Chaussée-d'Antin et du Faubourg-Poissonnière.

La mieux conservée de toutes vient d'être ouverte au public, pour les visites en groupes ou pour des réceptions, c'est l'Hôtel de Bourrienne, au 58, rue d'Hauteville qui avait été construit en 1787 pour madame de Dompierre et qui fut la propriété en 1792 de madame Hamelin, la belle créole amie de Joséphine et une des merveilleuses les plus admirées. Elle confia à Bélanger le soin de le décorer au goût du jour, décoration qui fut renouvelée en 1801 lorsque Bourrienne, alors secrétaire intime du Premier Consul, en devint propriétaire à son tour.

L'hôtel a été surmonté d'un étage, un immeuble de rapport a été construit en bordure de la rue, mais la décoration intérieure est restée intacte et elle est charmante avec les stucs et les camaïeus à sujets mythologiques du grand salon, les bas-reliefs et les panneaux à arabesques sur fond bleu imitant les porcelaines de Wedgwood de la salle à manger, le décor léger dans le goût pompéien de la chambre à coucher, la salle de bains d'inspiration égyptienne. Le propriétaire, M. Jean Peignot, vient de la remettre en état avec beaucoup de soin et d'amour, après le passage dévastateur d'une administration de tourisme ; rendons-lui hommage en souhaitant la même chance aux quelques folies qui n'ont pas encore été démolies.

GEORGES PILLEMENT

Péguy, socialiste ou chrétien ? — Le *Péguy socialiste*[1] de M. Félicien Challaye n'apporte pas de grandes lumières sur son œuvre et on ne le lit pas sans agacement. Les souvenirs de l'auteur (qui a connu Péguy à Normale et collaboré aux *Cahiers*) n'ont pas la saveur de ceux des Tharaud ou de Romain Rolland ; le style est plat et semble hésiter constamment entre la grandiloquence affectée des discours de monuments aux morts et des reproches à la résonance électorale (Péguy-la-guerre, « nationaliste étroit, germanophobe et revanchard ») ; ce qu'il y a de plus original dans le génie littéraire de Péguy semble avoir tout à fait échappé à notre auteur, qui trouve *Eve* illisible et pense qu' « on servirait sa gloire en présentant de son œuvre une édition fort abrégée » ; et, s'il fallait le croire, les fidèles de Péguy ne se jetteraient point sur ses œuvres « afin de les savourer comme le font, par exemple, les dévôts d'Anatole France, de Pierre Loti ». Mais M. Challaye n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa pensée, qui était sans doute de nous montrer que Péguy, cœur généreux, socialiste sincère à sa vingtième année, a perdu tout intérêt depuis qu'il a rompu avec Jaurès, dédaigné le Parti Unifié pour écrire des œuvres obscures, et d'une bigoterie inexcusable. « Du génie, Péguy a sans doute... une certaine naïveté, mais il lui manque le caractère essentiel : une exceptionnelle puissance créatrice » (*sic*). Quel dommage que les dons du pamphlétaire fassent défaut à M. Challaye ! Nous aurions eu au moins un livre amusant !

Car les défauts de Péguy, comme ceux de Hugo ou de Claudel (ceux du génie, justement) ne sont pas de ceux qui passent inaperçus. L'orgueil : « Dante invente. Moi, je découvre ! » — « Pascal raisonne trop. Moi, je crée ! » — « *Polyeucte* excepté, tout permet de penser qu'*Eve* est l'œuvre la plus considérable qui ait été produite en catholicité depuis le XIVe siècle. » La vanité ; Péguy glisse à Lotte : « Ne plus parler de moi comme d'un maître ; dire *négligemment* : « Péguy sera de l'Académie d'ici peu. » Un goût, parfois délicieux, pour l'exagération marseillaise : « Les saints français, généralement, et saint Louis en particulier, sont des saints qui enfoncent les autres saints... Une parole de Jeanne ou de saint Louis met tout saint Augustin par terre. »

Quant à la thèse fondamentale du livre (à savoir qu'il y aurait deux Péguy : un Péguy socialiste qui serait le « bon », et un Péguy chrétien faux et sans intérêt) toute l'œuvre et toute la vie de Péguy la démentent : « *Notre socialisme était profondément spiritualiste... il était profondément mystique et profondément une discipline mystique... Il n'était nullement antifrançais, nullement antipatriote, nullement antinational... Loin d'affaiblir ou d'effacer la nation, au contraire il l'exaltait.* » Péguy

1. Amiot-Dumont.

ne reniera jamais les belles illusions de la Turne Utopie, mais ceux qui les ont trahies. Les inédits qu'on vient de publier[1] — et qu'il ne faut pas mettre sur le même plan que l'ensemble de l'œuvre, car il s'agit de brouillons — nous éclairent sur ce point : « *Ce que nous avons connu, hélas ! c'est que le socialisme n'est plus rien dans le monde, et que nos maîtres, hélas ! n'ont jamais été rien dans le socialisme... Nous avons vu ce malheureux socialisme descendre de chute en chute... Le socialisme n'est pas dans le monde... (et) le monde lui-même n'est pas dans le monde... il faudrait remonter jusqu'à la ruine du monde antique pour trouver un exemple d'un monde qui soit aussi dépris de lui-même... qui soit aussi plein de cendre, qui sonne autant le creux, qui se démente autant soi-même...* » Et dans la condamnation impitoyable du socialisme tel qu'il est devenu se trouve entraînée la jeune démocratie chrétienne de Marc Sangnier (« qui a imaginé cette belle opération de ramasser la démocratie quand personne à Paris et même à Saint-Mandé n'en voulait plus »).

S'il dément le *Péguy socialiste* de M. Challaye, *Un poète l'a dit* ne tourne pas le dos au Péguy que nous connaissions, chrétien comme il fut socialiste, d'un même cœur et d'une même âme.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Danse et cinéma au Festival de Cannes. — Au Festival du film de Cannes, l'amateur de danse trouva peut-être plus de satisfactions que l'amateur de cinéma : un grand nombre de films faisaient au ballet une part souvent considérable, et nous avons cru entrevoir que le cinéma, dans son effort pour se renouveler et se revivifier, s'avisait de développer ses rapports avec la danse. Ce rapprochement du plus ancien peut-être de tous les arts du spectacle et du plus récent, tous deux arts du rythme, apporte probablement plus de promesses que tous les cinémascopes et les stéréophonies...

Le Carrousel napolitain a été réalisé par Ettore Giannini avec la collaboration du chorégraphe Léonide Massine, avec le concours d'Yvette Chauviré, des artistes du Ballet du marquis de Cuevas, des danseurs

1. *Un poète l'a dit* (Gallimard).

noirs de Keita Fodeba et du danseur espagnol Antonio, s'ajoutant à un vaste ensemble d'artistes de théâtre et à une nombreuse figuration. Une vingtaine de chansons napolitaines fournit, sinon le thème, du moins les épisodes successifs de ce grand spectacle de comédie et de danse, de farce et de pantomime, de chant et de guignol, de défilés et de feux d'artifices, de cris et de disputes, de paysages et de couleurs. De cette énorme profusion, de cette diversité, surgit un portrait complet, « intégral » de Naples, et c'est là le vrai sujet du film !

Étoiles du Ballet Russe résume trois grands ouvrages chorégraphiques célèbres : *Raymonda*, anecdote courtoise du temps des Croisades, réglé naguère à Saint-Pétersbourg par le chorégraphe marseillais Marius Petipa, appartient au seul répertoire du ballet en Russie ; *le Lac des Cygnes*, chef-d'œuvre du même Marius Petipa, est au contraire inscrit à l'affiche de tous les théâtres et de toutes les compagnies de danse dans le monde ; *la Fontaine de Bachtchisaraï* enfin, œuvre plus récente, est une création du ballet soviétique. Le film est extrêmement remarquable : d'abord parce qu'il nous présente les plus grands et célèbres artistes soviétiques : mesdames Oulanova, Plessitskaïa et Doudinskaïa avec leurs partenaires K. Serguéev et I. Jdanov, et ensuite par l'habileté extrême de la prise de vues : jamais « l'analyse » ne détruit la « composition » : plans rapprochés et plans généraux s'insèrent, se succèdent, se complètent les uns les autres. Ce film est une bonne démonstration de la méthode par laquelle on peut filmer un ballet.

Dans *Tout est possible à Grenade* (Espagne), on retrouvait Antonio et sa partenaire Rosita Segovia avec leur ensemble de danseurs, mêlés à une action de fantaisie brillante, vive, colorée, où le fantastique et la même magie rejoignaient le romanesque ; *le Cœur danse* (Allemagne) faisait paraître de bons danseurs de Berlin : Maria Fries, Rainer Kochermann, avec Michel Rayne de Paris et madame Toni Lander étoile de l'Opéra de Copenhague. L'action tragique et guerrière de *Scander Beg* (U.R.S.S.) et celle du *Dernier Pont* (Autriche) s'allégeait aux moments où paraissaient des ensembles de danseurs paysans yougoslaves ; *les Saltimbanques* (Tchécoslovaquie) montrait, avec une poésie mélancolique, les pauvres et naïves attractions de danse et de pantomime d'un modeste cirque de villages... *Apollon et Daphné* (Grèce) illustrait la légende de la nymphe que la Terre, sa mère, pour la protéger des ardeurs du dieu solaire, transforme en laurier.

La Porte de l'Enfer (Japon) enfin, qui étonna par la qualité savante, raffinée de sa « mise en couleurs », rappela les formes traditionnelles du Nô, ses conventions rigoureuses, ses brusques variations de rythme, et son extraordinaire intensité d'expression.

PIERRE MICHAUT

Cirques. — Un directeur de tournées théâtrales m'a dit : « Quand un grand cirque plante son chapiteau aux abords d'une ville où nous devons jouer la comédie, nous ferions mieux d'aller planter nos choux ailleurs. La concurrence est trop forte, et pour un mouton à cinq pattes que nous pouvons parfois nous permettre d'engager pour une pièce, les cirques, eux, exhibent toujours vingt phénomènes au moins qui séduisent, attirent et draînent les masses. »

Il est, paraît-il, inexact d'affirmer que le public qui va au théâtre n'est pas le même que celui qui va au cirque. En province presque tout le monde va au cirque, les uns parce qu'ils y conduisent leurs enfants, les autres parce qu'ils ont une âme d'enfant. Le spectacle qu'on leur offre répond à leur désir de se divertir ou de s'émerveiller sans avoir à trop penser, et sans trop délier leur bourse. Mais les prix minimes des places, malgré les frais énormes des cirques, ne sont possibles qu'en raison du nombre considérable de spectateurs que l'on peut loger sous les toiles de tente. Le Super-Circus peut contenir trois mille cinq cents personnes, le Cirque Amar six mille cinq cents ! Pauvres directeurs de tournées de comédies même à succès, avec qui voulez-vous lutter ?... Et c'est d'autant plus difficile que ces gigantesques entreprises disposent de moyens publicitaires imbattables : la caravane du Cirque Amar qui comprend cent quarante voitures s'étire sur plusieurs kilomètres. Vous avouerez que cela se remarque un peu plus qu'une affichette sur les murs d'un théâtre municipal. Et les cavalcades bruyantes et bigarrées qui sillonnent les rues de la ville où viennent d'arriver les bateleurs ont autrement d'effet qu'un malheureux placard dans un journal. A dix lieues à la ronde d'immenses panneaux violemment bariolés viennent allécher le paysan à domicile. Jean-Jacques Vital qui, l'an dernier, promena Tino Rossi et l'orchestre Jacques Hélian à travers toute la France sous un chapiteau ambulant, m'a raconté qu'il lui était arrivé de s'arrêter dans des patelins de trois mille habitants où il attirait en quatre représentations plus de douze mille personnes, venues des environs, qui en vélo, qui en moto, qui en carriole. C'est que la campagne n'est pas gâtée et qu'il est souvent préférable de camper dans d'humbles bleds, plutôt que d'avoir à subir la concurrence des cinémas des grands centres ou des foires des gros bourgs.

Et depuis que les cirques ambulants ont adopté une formule hybride qui leur permet de faire une seconde partie music-hall avec une super-vedette de la radio et du tour de chant, leurs spectacles connaissent une vogue étonnante. Quand, pour trois ou quatre cents francs, on peut s'offrir vingt chevaux, douze acrobates, dix lions, six éléphants, des jongleurs, des équilibristes, des cascadeurs, des fantaisistes, des clowns et une Edith Piaf avec son mari Jacques Pills, vous pouvez toujours vous aligner avec votre petite comédie en trois actes, un décor et sept personnages en quête de spectateurs.

SERGE VEBER

Madame Minchin. — *La Revue de Paris* publiait le 15 septembre 1919, une chronique de Fernand Vanderem (*Les Lettres et la Vie*) dans laquelle l'auteur citait cette pièce de vers :

LES ADIEUX

O mes amis, qui pleurerez, ne croyez pas
Que le tombeau me prenne !
Ne craignez rien, mon corps léger seul descendra
Vers la nuit souterraine...

J'aurai perdu le Temps, la Douleur et l'Espoir
Mais mon ombre étonnée
Reconnaîtra le jour, l'aube tendre et le soir
Sur la terre embaumée.

etc..., etc...

Fernand Vanderem, après avoir prodigué ses éloges au poème dont nous venons de reproduire les premières stophes, invitait ses lecteurs à deviner quel en était l'auteur. Y avait-il là de quoi piquer vivement leur curiosité ? Quoi qu'il en soit, il le leur « révéla » le mois suivant. Dans son numéro du 1er novembre 1919, le *Mercure de France*, à son tour, sous la signature de Charles-Henri Hirsch, présentait l'auteur des *Adieux*. C'était une danseuse, madame Andrée Minchin-Kerteux, « artiste admirée » et fervente amie des livres.

Madame Minchin avait parmi ses ascendants un homme célèbre, son grand'père, Lord Henry-Seymour, Milord l'Arsouille, le fondateur de la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France et son premier président.

En 1912, madame André Minchin-Kerteux ouvrit, avenue d'Iéna, un cours de danse qui fut bientôt adopté par la société parisienne et eut son heure de célébrité. On y mit le tango à la mode (un tango revu et corrigé), ainsi que diverses danses de style. Joignant l'exemple aux préceptes, madame Minchin apporta un jour sa collaboration à une conférence sur les danses anciennes et modernes qui fut prononcée par Marthe Régnier en 1919 à l'Athénée. Cappiello avait exécuté le portrait de la danseuse qui était reproduit en tête du programme.

Un jour vint où madame Minchin renonça aux poèmes et aux cours de danse et se retira complètement du monde. Son nom n'a pas été oublié pourtant par les Parisiens qui, ces jours-ci, n'ont pas appris sans émotion qu'elle venait de s'éteindre dans un hôpital de Neuilly-sur-Marne.

JEAN STERN

Politique intérieure. — Partisans et adversaires de la Communauté Européenne de Défense, depuis des mois, s'opposaient, s'entravaient, piétinaient. Les choses allaient prendre soudain un cours nouveau.

Le gouvernement Laniel s'est engagé à demander à l'Assemblée de fixer, le 18 mai, une date pour le débat au fond. C'en est assez pour mettre le ministère à deux doigts de l'abîme. Voilà, d'un trait, le climat politique de ces dernières semaines et l'annonce de prochains remous.

Tout commence par une fin de banquet. A Auxerre, le maréchal Juin fait un éclat : il répudie, dans leur forme actuelle, les traités de Paris et de Bonn, affirmant — deux ans après leur signature, — n'avoir été consulté, lors de leur élaboration, que sur des aspects techniques particuliers. A l'heure même où le Conseil des ministres délibère sur son cas, il récidive. Unanime, le gouvernement retire au maréchal Juin l'ensemble de ses attributions. Emotion sporadique au Parlement : ex-R.P.F. et communistes cherchent à exploiter l'incident, mais les socialistes les plus farouchement anti-C.E.D. s'y refusent.

L'accalmie est mise à profit pour liquider le travail législatif : budget de l'Education Nationale, crédits militaires, réforme fiscale passent sans dommage au crible des deux Chambres, respectueuses des vacances pascales.

La tension reprend au moment où l'on apprend que les négociations franco-britanniques sur la Communauté de Défense sont sur le point d'aboutir. Un Conseil des ministres est spécialement convoqué pour en connaître : une association entre les forces de la Grande-Bretagne et celles de la Communauté Européenne a été élaborée, le gouvernement anglais est prêt à faire une déclaration « de politique commune et d'intentions réciproques ». C'est plus que personne n'osait escompter lorsque les premiers contacts avaient été pris à ce sujet entre Paris et Londres, il y a un peu plus d'un an. Mais les ministres ex-R.P.F. s'irritent. Ils n'en veulent retenir qu'une conséquence : la prise de position britannique va peser sérieusement en faveur de la ratification des traités de C.E.D. Ils se débattent, ergotent, d'autant que M. Teitgen saisit l'occasion pour presser le Conseil de prendre date sur le débat au fond devant l'Assemblée. Une petite guerre des communiqués s'instaure, gagne l'A.R.S. et jusqu'aux rangs des radicaux. M. Edgar Faure rallie les opposants. Une mise au point du Quai d'Orsay et une déclaration de M. Laniel apportent néanmoins quelque apaisement. La crise est évitée de justesse. Il est entendu, après trois heures de nouvelles délibérations gouvernementales, que les « conditions préalables » au débat sur la C.E.D. seront respectées (il ne s'agit plus, effectivement, après les engagements britanniques, que du règlement de la question sarroise). Du moins reste-t-il acquis que le gouvernement, dans sa majorité, est décidé à en finir avec

les tergiversations, les dérobades qui ont, en fait, paralysé la vie politique française depuis si longtemps.

Mais, de toute évidence, de nouvelles et profondes agitations demeurent en perspective. Les plus sérieuses pourraient affecter le parti socialiste. Conduite par MM. Daniel Mayer, Jules Moch et Max Lejeune, la majorité du groupe (59 sur 104) a diffusé un manifeste anti-C.E.D. destiné aux fédérations. M. Vincent Auriol lui-même rompt le silence de sa retraite et s'insurge : « Plutôt, écrit-il, qu'une C.E.D. improvisée et votée — au mieux — à une faible majorité, choisissons une formule de rechange. » Au contraire, M. Guy Mollet, secrétaire général du parti, applaudit aux conventions de Londres qui viennent renforcer la Communauté de Défense. Un Congrès extraordinaire de la S.F.I.O. en discutera aux premiers jours de mai. D'ores et déjà, M. Guy Mollet semble assuré de la majorité des mandats (2.400 pour, 700 contre, 700 abstentions, estiment les spécialistes des anticipations chiffrées). Mais une scission paraît difficilement évitable : vingt députés socialistes, assure-t-on, refuseront d'observer la discipline de vote en faveur de la C.E.D.

La crise de conscience des ex-R.P.F. semble devoir être moins grave dans ses effets : la cassure pour eux équivaudrait à un émiettement. Ils feront tout le possible, voire ce qui est présentement impossible, pour maintenir leur cohésion de façade.

Et puis, la C.E.D., quelle que soit la gravité de son enjeu, n'est pas une pièce isolée. Elle se ramifie à d'autres problèmes : conférence de Genève sur l'Indochine, évolution des questions asiatiques, réorganisation de l'économie européenne.

Nous voilà loin, pour une fois, des contingences électorales individuelles.

MARCEL GABILLY

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LE DEUXIÈME BUREAU AU TRAVAIL (1935-1940)

(Amiot-Dumont.)

Peu nombreux sont les officiers de l'armée française qui auraient été capables de traiter de façon aussi objective, aussi complète, aussi convaincante que l'a fait le général Gauché, le sujet délicat du « Deuxième Bureau au travail ».

C'est que le général Gauché est un ancien de la vieille équipe des Deuxièmes Bureaux de la Grande Guerre, de cette équipe qui pendant quatre ans suivit heure par heure, jusqu'à sa fin dernière, les faits et gestes de l'armée impériale allemande et par son labeur incessant fut un des modestes artisans, trop méconnus, de la victoire finale. En 1918, le général Gauché appartenait au Deuxième Bureau de notre IVe armée, à ce bureau qui avant l'ultime offensive allemande du 15 juillet en Champagne donna au général Gouraud les fameux renseignements qui lui permirent à la dernière minute de déjouer l'offensive de Ludendorff et d'écraser sous les feux de notre artillerie les vagues d'assaut allemandes.

Après la Grande Guerre, le général Gauché appartint presque sans interruption au Deuxième Bureau de l'état-major de l'armée et spécialement à la section allemande jusqu'au jour où, en avril 1935, il prit lui-même la direction du bureau.

Le général Gauché était donc bien qualifié pour dire ce que fut le Deuxième Bureau au travail en 1935-1940.

Avant toutes choses il définit la mission du Deuxième Bureau, chose bien nécessaire, car combien de Français, même parmi les élites, confondent Deuxième Bureau et S.R. (Service des Renseignements) et, induits en erreur par les romans policiers et les films cinématographiques, ne voient dans les officiers du Deuxième Bureau que des espions et des chefs de contre-espionnage.

La mission étant définie, le général Gauché s'attache à démontrer que le Deuxième Bureau a bien renseigné régulièrement et exactement le gouvernement et le commandement sur le développement de l'armée allemande, sa valeur et ses possibilités. Les preuves qu'il en donne sont irréfutables. Il détruit ainsi la légende selon laquelle : « Nous ne savions pas, nous n'étions pas renseignés. »

Après toutes les défaites il en est ainsi ; on cherche un responsable, non parmi les dirigeants, non parmi les chefs, mais parmi les humbles qui d'ordinaire ne peuvent se défendre.

Déjà après la Grande Guerre, pour expliquer les défaites des batailles des frontières — Lorraine, Charleroi, Ardennes — on avait répandu la légende des corps d'armée de réserve allemands que le Deuxième Bureau aurait ignorés et dont il n'aurait pas signalé les possibilités d'emploi dans le corps de bataille, alors qu'il avait écrit à maintes reprises que les armées allemandes comprendraient en première ligne des corps de réserve. Mais certains chefs et d'autres bureaux n'avaient pas voulu y croire.

Par son étude, le général Gauché a rétabli la réputation du Deuxième Bureau et fait connaître la vérité : les causes de notre défaite sont à chercher ailleurs que dans l'absence de renseignements. Son livre est à lire et à méditer.

GÉNÉRAL L. KOELTZ,
du cadre de réserve.

LES LÉVRIERS DE LA MER

par Paul Carré *(France Empire)*

« Ces lévriers de la mer » sont trois contre-torpilleurs français entrés en service avant la guerre 1939-1945, et remarquables par leur vitesse, leur puissance de feu et leur efficacité.

La carrière du *Fantasque*, du *Terrible* et du *Malin* fut exceptionnellement heureuse. Nés sous une bonne étoile, bien commandés, armés par des équipages d'élite, ces trois bateaux, qui ont survécu à la guerre et sont encore en service, se sont distingués en maintes circonstances notamment en Adriatique en 1944 où ils ont porté au trafic ennemi des coups très sévères.

L'intérêt particulier de ce livre tient à la personne de son auteur, un ancien quartier-maître radiotélégraphiste du *Fantasque*. Ce n'est pas cette fois un homme d'Etat ou un grand chef de guerre qui nous révèle des secrets, c'est un exécutant qui rapporte sans voiles et sans fards, la vie quotidienne d'un équipage, les réactions, les réflexions, les espoirs et les désillusions de ces hommes tous solidaires de leur bateau, de leurs officiers, de leurs armes.

Quiconque s'intéresse à la mer et à ceux qui y vivent ou se battent sur mer, trouvera, j'en suis sûr, un vif plaisir dans le récit de ces heures si pleines, vécues dans

la tempête ou par une mer calme et phosphorescente, sous les bombes des JU. 88 ou dans le fracas des canons déchaînés contre les convois allemands, à terre aussi, dans une bordée tirée à l'escale.

C'est simple, c'est vrai, et parfaitement présenté. J. M.

LA ROME ANTIQUE

par Philippe LEFRANÇOIS *(Bellenand)*

ROME, cette ville immense qu'habitaient plusieurs millions d'habitants, souffrit, dès la fin de l'Empire, de destructions dont, le plus souvent, on apprécie mal l'ampleur. Au XIe siècle c'était devenu une petite cité de 15.000 âmes noyée dans un amas de ruines. Les vestiges de la plupart des palais et basiliques devaient bientôt disparaître sous 13 mètres de déblais. Avant 1788 on ignorait jusqu'à l'emplacement du Forum. Depuis lors archéologues, savants et architectes ont accompli d'immenses travaux et l'on peut aujourd'hui, comme vient de le faire Philippe Lefrançois, donner un guide de la Rome antique avec des descriptions et un historique d'une assez étonnante précision. Cet ouvrage destiné aux étudiants comme aux touristes est illustré par de bonnes *restaurations* et une intéressante série de photographies. M. T.

LES DUKAY

par Lajos ZILAHY *(Stock)*

LAJOS Zilahy se fait l'historiographe, parfois un peu minutieux, de la famille Dukay, l'une des plus illustres de la noblesse magyare. Vers 1910, quoique sur le déclin, elle possède encore en Hongrie des dizaines de milliers d'hectares, le colossal château d'Ararat, des palais à Budapest et à Vienne. Ce n'est qu'à la veille de la deuxième guerre mondiale que les enfants d'Iswan Dukay, dernier chef de cette puissante maison, feront craquer l'édifice, chacun d'eux entendant vivre à sa guise son destin personnel.

Si curieuse que soit la peinture d'une société — quasi féodale — engloutie par la dernière guerre, le début du livre est languissant. Le tonus s'améliore avec le mariage de Zia, dernière fille du comte Dukay — la description de ce mariage d'un faste royal est extraordinaire — comme la suite des aventures de Zia qui après l'échec de son mariage épouse un sociologue « progressiste », renonce à son héritage en se brouillant avec son père et devient photographe pour vivre.

SOLANGE DE LA BAUME

HISTOIRE GÉOLOGIQUE DE LA BIOSPHÈRE

par H. et G. TERMIER *(Masson)*

CET ouvrage de géologie générale comprend deux parties ; la première retrace l'histoire géologique en insistant sur les liaisons entre paléontologie et stratégraphie d'une part, entre sédimentologie, paléoécologie, paléogéographie d'autre part Les enseignements de l'écologie sont appliqués aux séries paléontologiques, ce qui permet une étude des biotopes et des biocœnoses aux diverses époques.

La seconde partie est une vaste fresque de l'histoire de la géographie terrestre depuis les temps précambriens jusqu'à la période actuelle ; cette analyse groupe les faits concernant la répartition des terres et des mers, l'orogénie, le volcanisme, les extensions glaciaires, les migrations animales. Trente-cinq cartes paléogéographiques (une pour deux étages) illustrent ces phénomènes.

Ce volume de plus de 700 pages, admirablement présenté, intéresse non seulement les géologues, les paléontologistes, les biologistes, mais aussi tous les curieux de la nature.

A. T.

BLAISE PASCAL

par Léon BRUNSCHVICG *(Vrin)*

CET ouvrage regroupe les diverses études consacrées par Brunschvicg à Pascal, études qui avaient été publiées séparément et se trouvaient actuellement épuisée. Il permet d'avoir une vue d'ensemble des thèses d'un des plus grands interprètes de la pensée pascalienne.

P. B.

NOTES INTER-ARTICLES

Herculanum et Pompéi, par le Comte CORTI, p. 108. — *Les Cerises de la Liberté*, par Alfred ANDERSCH, p. 129. — *Comment vivre avec (ou sans) Sonia*, par Pierre DANINOS, p. 129. — *Introduction au message de Simone Weil*, par Marie-Magdeleine DAVY, p. 156.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A Villebœuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Gaillaux.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1534-4-54.

à l'assaut des libraires !

PAUL GUTH

LE **naïf** SOUS LES **DRAPEAUX**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

CLASSIQUES DU XXe SIÈCLE

Collection dirigée par Pierre de BOISDEFFRE

VIENT DE PARAITRE :

13 - PAUL VALÉRY

par Edmée de La ROCHEFOUCAULD

Un volume de 160 pages . . . . . **240** fr.

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES

72, boulevard Saint-Germain - PARIS (5e)

L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

CLAUDE HOUGHTON

JE SUIS JONATHAN SCRIVENER

« Le plus grand livre de l'année. »
G. Venaissin (COMBAT).

HEINZ KNOKE

LA GRANDE CHASSE

Un « GRAND CIRQUE » allemand.

ÉLISABETH SAUNDERS

LA DAME AUX CAMÉLIAS ET LES DUMAS

Marie Duplessis et ses amants.

Collection LE CHEMIN DE LA VIE
dirigée par Maurice NADEAU

FRANCIS JOURDAIN

JOURS D'ALARME

Une seule passion : celle de la Vérité.

HAROLD MAINE

QUAND UN HOMME EST FOU

Préface de **HENRY MILLER**

Collection L'ESPRIT VIVANT
dirigée par Armand PIERHAL

Père R. W. GREENE

MON CALVAIRE EN CHINE

Un prêtre américain chez les communistes chinois.

CATHERINE MARSHALL

UN HOMME APPELÉ PIERRE

Une vie exemplaire.

CORRÊA

NOUVEAUTÉS

Collection SCIENCES POLITIQUES

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française

TABLEAU DES ÉTATS-UNIS

BILAN 1954

Un vol. in-8, 6 cartes, 352 pages, 970 fr. En vente le 7 mai.

★

M. DUVERGER

LES PARTIS POLITIQUES

Nouvelle édition revue et augmentée.

Un vol. : 950 fr.

R. GRÉGOIRE

LA FONCTION PUBLIQUE

Qui est-elle? Que veut-elle? Que peut-elle?

Un vol. : 1.200 fr.

COLLECTION ARMAND COLIN

La propriété littéraire et artistique, par H. Desbois.
L'Ère du Rail, par L. M. Jouffroy.
Les Antilles, par E. Revert.
Les philosophies de l'existence, par J. Wahl.
Physique nucléaire, par Th. Kahan.
Histoire des lettres hispano-américaines, par Ch.-V. Aubrun.

Chaque volume in-16 : 250 fr.

ARMAND COLIN

PLON

MAZO DE LA ROCHE

LES FRÈRES WHITEOAK

Un nouveau Jalna

Collection « FEUX CROISÉS » 480 fr.

●

KARL JASPERS

ORIGINE ET SENS DE L'HISTOIRE

« L'éternité est amoureuse des ouvrages du temps » 840 fr.

●

R. P. BRUNO de J. M.

LE SANG DU CARMEL

« Le vrai dialogue des Carmélites » 1.200 fr.

dans la série inaugurée par C. W. CERAM

●

JACQUES MAUDUIT

QUARANTE MILLE ANS D'ART MODERNE

990 fr. - relié : 1.500 fr.

●

JEAN STOETZEL

JEUNESSE SANS CHRYSANTHÈME NI SABRE

La jeunesse japonaise d'après-guerre 600 fr.

●

LES ARCHIVES SECRÈTES DE LA WILHELMSTRASSE

Tome V — Livre I

L'Allemagne et la Pologne — Les petites puissances de l'Europe

Juin 1937 — Mars 1939 1.725 fr.

PLON

Vient de paraître

PIERRE JOLLY

LES SURVIVANTS VONT MOURIR

Une étonnante évocation d'un certain
vendredi 13 octobre 1916
Un récit de grande classe

★

Éditions BERGER-LEVRAULT

Un volume in-16 jésus : 360 F.

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

JEAN DESCOLA

LES CONQUISTADORS

L'histoire de cette légion composite et bigarrée qui, à la suite de Christophe Colomb, porta jusqu'à l'Amazone les frontières de l'Espagne. Les Conquistadors : des bandits, des héros et des saints.

Un volume 950 frs.

LOUIS BERTRAND
de l'Académie française

MES AMBASSADES

ITALIE - ALLEMAGNE
CANADA - ESPAGNE

Oui... Louis Bertrand fut un véritable ambassadeur.

Un volume 500 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

Si vous aimez :

- **L'évasion ;**
- **Les explorations ;**
- **Les récits de voyage.**

Abonnez-vous... Abonnez vos amis

A

PANORAMA

La grande revue française de l'exploration
et des curiosités du monde.

Au sommaire de chaque numéro :

- **Des relations passionnantes de grands voyages ;**
- **Des comptes-rendus d'exploration ;**
- **La description des coutumes et des mœurs étranges de peuples lointains ;**
- **Des récits de grandes chasses et d'aventures marines ;**
- **Le reflet des civilisations antiques : Egypte des Pharaons, Mexique, Mésopotamie, etc. ;**
- **Des histoires d'animaux curieux ;**
- **De palpitants récits de découvertes scientifiques.**

Prix du numéro : **350** fr. - Abonnement annuel : 8 numéros : **2.400** fr.

Pour tous renseignements écrire à PANORAMA,
184, boulevard Saint-Germain, PARIS (6e)

LES ANNALES

Sommaire de Mai

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
Mademoiselle Aïssé

GEORGES LE FÈVRE
Pourquoi je suis devenu reporter

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
Aspects du XXe siècle
III. — L'âge du secrétariat

MARCEL THIÉBAUT
Maurois et la vie de Victor Hugo

GRAND CONCOURS DES FAUSSES CITATIONS ET DES FAUSSES LÉGENDES

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

● **Vient de paraître**

L'ANNUAIRE DESFOSSES-SEF 1954

EN DEUX VOLUMES
totalisant 3.700 pages

entièrement remis à jour comprenant : **Notices complètes sur sociétés cotées, Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Etablissements financiers.**

Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1953)

PRIX :

Aux bureaux de l'Annuaire

(42, rue N.-D.-des-Victoires).....	**7.500 fr.**
Franco.....	**7.800 fr.**
Etranger (franco).....	**9.000 fr.**

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal **1889-86** Paris à

« COTE DESFOSSES »

42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Tirage limité

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

L'ACADÉMIE IMAGINAIRE

TEXTE DE PAUL GUTH
PORTRAITS DE JEAN-MARIE MARCEL

Un album imprévu, étonnamment vivant, réunissant quarante portraits de personnalités choisies dans les activités les plus diverses; tout le monde voudra connaître les quarante membres de cette « Académie imaginaire ».

Un album (24 × 30) de 64 pages de texte et de 40 planches en héliogravure, sous couverture rempliée avec jaquette : 1.650 fr.

ART BAROQUE
EN AMÉRIQUE LATINE

TEXTE DE GÉO-CHARLES

L'auteur, dans un texte d'une documentation très sûre et d'une poésie attachante, retrace l'histoire de cet art souvent méconnu et cependant remarquable par son importance et sa richesse exubérante.

Un album (16 × 22,5) de 80 pages, 66 reproductions en héliogravure : 600 fr.

LES SAINTS DE SOLESMES

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
PAR LES MOINES DE SOLESMES

MASQUES PRIMITIFS

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
DE I.-L. SCHNEIDER

MANIÈRE DE MONTRER LES JARDINS DE VERSAILLES

TEXTE DE LOUIS-XIV — PRÉFACE DE RAOUL GIRARDET

Chaque album (16 × 22,5) illustré d'une trentaine d'héliogravures : 390 fr.

PORTRAITS DE PEINTRES

par ADOLPHE BOSCHOT, de l'Institut.

Ce livre, riche de faits et d'idées, évoque des maîtres qui furent d'époques et d'aspirations différentes : Dürer, David, Ingres, Delacroix, Fantin-Latour, Renoir; l'auteur les fait revivre dans leur milieu et tandis qu'ils élaborent leurs œuvres.

Un volume (14 × 19) de 208 pages : 495 fr.

LES ILES D'OR

LE GÉNÉRAL DENTZ
(PARIS 1940-SYRIE 1941)

par ANDRÉ LAFFARGUE
PRÉFACE DU GÉNÉRAL WEYGAND, de l'Académie française.

En retraçant la vie de ce chef exemplaire, l'auteur « a écrit un beau livre, exact, précis, sobre, digne... Les faits, les documents parlent d'eux-mêmes ».

Un volume (14 × 19) de 232 pages, avec 2 cartes et un portrait hors-texte : 495 fr.

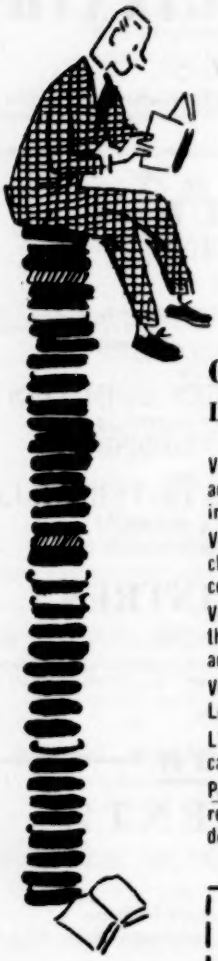
ROBERT MAGNEGNOZ

L'EXPÉRIENCE COMMUNISTE EN CHINE
(DE CONFUCIUS A LA NOUVELLE DÉMOCRATIE)

Le problème chinois et l'action de Mao-Tsé-Toung, deux éléments essentiels de la politique mondiale d'aujourd'hui.

Un volume (14 × 21) de 320 pages : 900 fr.

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière, PARIS-6e



SOYEZ UN PRIVILÉGIÉ DU LIVRE

Partagez immédiatement tous les avantages dont jouissent les 225.000 Français cultivés, déjà membres du

CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

Le Club des Français qui lisent

Vous recevez à domicile les meilleurs livres des meilleurs auteurs, dans des éditions sur beau papier, artistement imprimés en 2 couleurs et reliés pleine toile.

Vous choisissez librement parmi les 70 ouvrages sélectionnes chaque année par le Club. Vous ne payez pas plus cher pour ces splendides volumes que pour l'édition courante brochée.

Vous constituez ainsi, avec une dépense minime, une bibliothèque de livres de qualité, numérotés et hors-commerce Vos amis vous envieront votre bibliothèque.

Vous recevez gratuitement tous les mois "LIENS", revue des Lettres et des Arts.

L'adhésion est gratuite : nombreux autres avantages : livres-cadeaux, concours, etc...

Pour en savoir davantage ? Postez dès aujourd'hui, dûment rempli, le bon ci-dessous. Vous recevrez sans frais notre documentation illustrée.

R. L. Dupuy

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE
8, rue de la Paix, PARIS 2e

BON GRATUIT

Veuillez m'adresser gratuitement, et sans engagement de ma part, votre documentation.

NOM _____

Adresse _____

_____

Ci-joint 15 francs en timbres pour frais d'envoi.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, **PARIS**

Vient de paraître :

MAURICE BURTON
Docteur ès sciences

CURIOSITÉS DE LA VIE ANIMALE

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 38 gravures de L.-F. SAVAGE ..... 750 fr.

« Plus nous en savons sur les animaux, plus passionnément intéressants nous apparaissent leur structure et leur genre de vie. » Maurice BURTON.

S. B. CLOUGH
Professeur à l'Université de Californie.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES CIVILISATIONS

Les relations entre le développement économique et la civilisation. — L'âge du bronze. — L'Égypte. La Mésopotamie. — La Grèce ancienne. — Rome. — La civilisation occidentale. — XIXe et XXe siècles.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique*, traduit par Georges DENIKER, consul général de France, avec 8 cartes ..... 900 fr.

La prospérité économique est-elle un facteur de civilisation ?

Dr GILBERT DOUKAN
Vice-Président de la Fédération des Activités sous-marines,
Président du Club des Chasseurs sous-marins de France.

LES DÉCOUVERTES SOUS-MARINES MODERNES

Exploration sous-marine indirecte. — Chasse sous-marine. — Exploration directe au scaphandre autonome. Tourisme sous-marin. — Archéologie sous-marine. — Les épaves. — Profondeurs extrêmes. — Photographie et cinéma sous-marins. — Télévision sous-marine. — Plongées et biologie marine.

PRÉFACE DE LÉON BERTIN
Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 43 dessins de l'auteur et 16 photographies hors-texte ..... 1.500 fr.

« Votre livre est le seul, je crois, qui fasse une revue aussi ample des problèmes posés à la sagacité des chasseurs sous-marins. » Léon BERTIN.

MAURICE HONTANG

PSYCHOLOGIE DU CHEVAL

Sa Personnalité

Psychologie comparée. — Tests. — Cheval et rat. — Réactions sensorielles. — Facultés cérébrales. Exploitation de l'intelligence. — Langage conventionnel. — Éducation : ses limites. — Cheval et enfant.

PRÉFACE DU GÉNÉRAL DONNIO
Vice-Président de la Fédération Françaises des Sports Équestres,
Vice-Président de la Société Hippique Française.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 950 fr.

« Puisse la lecture de cet ouvrage déterminer de nouvelles et nombreuses vocations. »
Général DONNIO.

H. RIEMANN

DICTIONNAIRE DES GRANDS MUSICIENS ET DE LEURS ŒUVRES

Extrait de la troisième édition du DICTIONNAIRE DE MUSIQUE et mis à jour.

Un vol. in-8 ..... 900 fr.

Un livre indispensable à tous les musiciens, à tous les amateurs de musique.

ANTONIO TOVAR
Recteur de l'Université de Salamanque.

SOCRATE

SA VIE ET SON TEMPS

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique*, traduit de l'espagnol par H. E. del MEDICO ..... 1.700 fr.

« Je ne me souviens pas d'avoir rien lu d'aussi frappant, et lucide, et complet. » Robert KEMP.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

MAI 1954

HACHETTE présente LE MOIS DE L'HISTOIRE

Nos grandes Collections :

Histoire du Consulat et de l'Empire.
Histoire des Relations Internationales.
Histoire de la IIIe République.
La Vie quotidienne
etc...

Nos grands auteurs :

Louis MADELIN, de l'Académie française.
Pierre GAXOTTE, de l'Académie française.
Jacques CHASTENET, de l'Institut.
Pierre RENOUVIN, de l'Institut.

Nos grands succès récents :

Ph. ERLANGER : Monsieur Frère de Louis XIV.
R. PERNOUD : Vie et Mort de Jeanne d'Arc.

VIENT DE PARAITRE

MAURICE GENEVOIX
de l'Académie française.

FATOU CISSÉ

Roman — Un vol. 425 fr.

GABRIELLE ROY

ALEXANDRE CHENEVERT
CAISSIER

Roman — Un vol. 525 fr.

PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie française.

PASTEUR INCONNU

Un vol. 450 fr.

PAPINI

LE DIABLE

Traduit de l'italien par RENÉ PATRIS

Un vol. 550 fr.

COLLECTION « VISAGES DE L'HISTOIRE »

LA VARENDE

ANNE D'AUTRICHE

Un vol. 450 fr.

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

JACQUES WEYGAND

GOUMIER DE L'ATLAS

Un vol. ill. 600 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

NEVIL SHUTE

Le Lointain pays

roman

L'amour et le bonheur en Australie.
Un livre ensoleillé, par l'auteur du ***TESTAMENT.***

720 fr.

PAUL GALLICO

Mon amie Jennie

roman

Un amour de chat
enchante les jeunes, fait les délices de tous.

630 fr.

ÉDOUARD BOURDET

THÉATRE COMPLET
T. II

Vient de paraître
Le Sexe faible

Tout lettré, *tout amateur des œuvres de l'esprit et tout fervent du théâtre* ***se doit d'avoir*** *sur les rayons de sa bibliothèque ces deux chefs-d'œuvre dans lesquels on trouve tout le génie d'Edouard Bourdet.*

1 vol. 780 fr.